This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

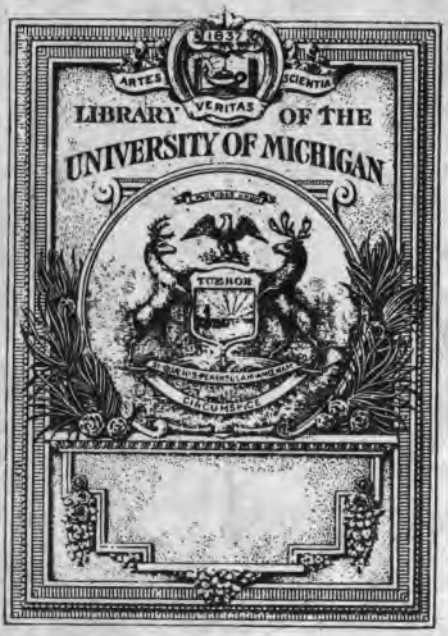
**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR B

a39015 00026114 2b

Digitized by Google




Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DD
405
.1805

Digitized by Google

Digitized by Google

# OEUVRES
## POSTHUMES
## DE
# FRÉDERIC II,
## ROI DE PRUSSE.

*Sixième Édition.*

---

# CORRESPONDANCE
## *AVEC*
## M. DE VOLTAIRE.

---

TOME III.

Friedrich II, der Grosse, King of Prussia, 1712-86

*A POSTDAM,*
AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CORRESPONDANCE
# DE FRÉDERIC II
## AVEC
# M. DE VOLTAIRE.

## LETTRE CXXXII.

*De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, auguſte 1740.

SIRE,

VOtre humanité ne recevra point cette poſte de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achèvement de l'ouvrage que je fais faire. Ce ſera pour le premier ordinaire; cependant, ce frippon de Van Duren débite ſa marchandiſe, & en a déjà trop vendu.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de reſpect & d'eſtime
Que vous donne le genre-humain,
Le très-fade couſin-germain (*a*)

(*a*) Le marquis de Fénélon, alors ambaſſadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs aſſez aimable & bon officier. Voyez l'*Eloge des Officiers morts dans la guerre de* 1741, dans les *Œuvres de Voltaire*, tome XLVII, édition gr. in-8vo. de M. de Beaumarchais.



369915

Digitized by Google

Du très-prolixe Télémaque,
Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner ſous main.
Ce bon papiſte vous condamne,
Et vous & le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainſi que tout auteur profane.
Il ſera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'eſt qu'un ſage, un honnête homme,
Je veux un frippon bon chrétien,
Et qui ſoit ſerviteur de Rome.
Ainſi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de ſon égliſe;
Comme ignorant je le mépriſe,
Mais je le crains comme dévot.

Lui & le jéſuite La Ville qui lui ſert de ſecrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phraſes inſolentes en faveur du prélat Liégeois. Ils parlaient ſur cela avec trop d'indécence (*a*). La dernière lettre de V. M. a fait par-tout un effet admirable. Qu'il me ſoit permis, Sire, de repréſenter à V. M. que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux proteſtations faites contre les contrats ſubreptices d'échange, & aux raiſons déduites dans le Mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce Mémoire eſt la ſeule pièce qui ait été connue & miſe dans les gazettes,

(*a*) Ceci concerne l'affaire de Herſtal; voyez-en les détails dans la *Nouvelle Vie de Fréderic II*, par M. l'Abbé Denina, pag. 47 & ſuiv.

Digitized by Google

je me flatte que c'eſt donc à cet abrégé que vous renvoyez, & qu'ainſi V. M. n'eſt plus mécontente que j'aie oſé ſoutenir vos droits d'une main deſtinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de V. M. ni ſur cela, ni ſur Machiavel.

C'eſt un plaiſant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que Van Duren ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, eſt en droit par-là de le vendre, ſelon les loix, & croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage ?

Cependant, comme il eſt abſolument néceſſaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraiſſe un peu plus chrétien, je me charge ſeul de l'édition, pour éviter toute chicane, & je vais en faire des préſens par-tout ; cela ſera plus prompt, plus noble & plus conciliant : trois choſes dont je fais cas.

Rouſſeau, cet errant hypocrite,
D'un vieil hébreu vieux paraſite,
A quitté ces triſtes climats.
Monſieur du *Lis*, l'*Iſraélite*,
Le plus riche juif des États,
A donné, d'un air d'importance,
L'aumône de cinq cents ducats
A ſon rimeur dans l'indigence :
Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique ;
Déjà ſon ame ſatyrique
Eſt dans les ombres du trépas,
Et ſon corps eſt paralytique.



Digitized by Google

Pour la pesante république
De nos seigneurs des Pays-Bas,
Elle est toujours apoplectique.

## LETTRE CXXXIII.

*Du Roi.*

Berlin, ce 5 auguste 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

J'Ai reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie & d'ennui. Je vous en suis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le Machiavel à votre disposition, & je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entiérement sur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame du Châtelet en conséquence de ce que vous désirez. A vous parler franchement touchant son voyage, c'est Voltaire, c'est vous, c'est mon ami que je désire de voir; & la divine Émilie avec toute sa divinité n'est que l'accessoire d'Apollon newtonianisé.

Je ne puis vous dire encore si je voyagerai ou si je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher Voltaire, que le roi de Prusse est une girouette de politique: il me faut l'impulsion de certains

Digitized by Google

vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les ſentimens qu'un roi eſt mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je ſuis l'eſclave de la fantaiſie de tant d'autres puiſſances, que je ne peux jamais, touchant ma perſonne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puiſſiez-vous être uni à jamais à mon bercail !

Adieu, mon cher ami, eſprit ſublime, premier né des êtres penſans. Aimez-moi toujours ſincérement, & ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait vous aimer & vous eſtimer plus que je fais. *Vale.*

---

## LETTRE CXXXIV.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 6 auguſte 1740.

MON CHER AMI,

JE me conforme entiérement à vos ſentimens, & je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos; & je ſuis tranquille, car mes intérêts ſont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier; voici la ſeconde que je vous écris de Berlin; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'Émilie accompagne Apollon, j'y conſens; mais ſi je puis vous voir ſeul, je pré-

Digitized by Google

férerai le dernier. Je ſerais trop ébloui, je ne pourrais ſoutenir tant d'éclat à la fois ; il me faudrait le voile de Moïſe pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher Voltaire, ſi je ſuis ſurchargé d'affaires, je travaille ſans relâche ; mais je vous prie de m'accorder ſuſpenſion d'armes. Encore quatre ſemaines, & je ſuis à vous pour jamais.

Vous ne ſauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais votre inviolable ami.

---

## LETTRE CXXXV.

### *Du Roi.*

Rémusberg, ce 8 auguſte 1749.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crois que Van Duren vous coûte plus de ſoins & de peines que Henri IV. En verſifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'hiſtoire de vos penſées ; mais en harcelant un ſcélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être oppoſé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, & je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaiſſance. Faites donc rouler la preſſe puiſqu'il le faut

Digitized by Google

pour punir la scélérateſſe d'un miſérable. Rayez, changez, corrigez & remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre diſcernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, & je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y ſoyez, je m'attends bien, à mon paſſage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embraſſer à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis eſt autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres ſujets que vous me *ferez plaiſir de m'indiquer.*

*Adieu*, charmant Voltaire; il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour diſputer le terrein à toutes ſortes de Van Duren politiques, qui pour ſurcroît de malheur n'ont pas des carmes pour confeſſeurs.

Aimez-moi toujours, & ſoyez sûr de l'eſtime inviolable que j'ai pour vous.

---

## LETTRE CXXXVI.

### *De M. de Voltaire.*

Bruxelles, ce 22 auguſte 1740.

CE ſera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine;
S'il en naiſſait quelque divin poupon,
Bien ce ſerait pour la nature humaine;
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien:

Digitized by Google

C'eſt bien aſſez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Émilie ;
Le monde & moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de linx ſur mon Salomon. Mais eſt-il vrai qu'il va en France ? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, & on l'élira pape, pour régénérer Rome. Paſſera-t-il par Bruxelles ? on parie pour & contre. S'il y paſſe, dit madame la princeſſe de La Tour, il logera dans ma maiſon. Oh ! pour cela, non, madame la princeſſe, S. M. ne logera point chez votre alteſſe ſéréniſſime ; & s'il vient à Bruxelles, il y ſera très-incognito ; il logera, lui & ſa ſuite aimable, chez Émilie. C'eſt la dernière maiſon de la ville, loin du peuple & des Alteſſes Bruxelloiſes, & il y ſera tout auſſi-bien que chez vous, quoique cette maiſon de louage ne ſoit pas ſi bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je penſe. Mais que fait la princeſſe de La Tour dans la campagne où elle eſt ? elle envoie tout courant ſavoir de madame du Châtelet, ſi S. M. paſſera ; & madame du Châtelet répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, & que tout ce qu'on dit eſt un conte. Ne voilà-t-il pas madame de La Tour qui ſur le champ envoie des courriers pour ſavoir la vérité du fait ! Sire, le monde eſt bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que V. M. va à Aix-la-Chapelle ou à Spa, pour dépayſer les nouvelliſtes.

Digitized by Google

Cependant s'il était vrai que votre humanité passât par Bruxelles, je la supplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaisir.

M. de Maupertuis est à *Vésel* pour vous observer & vous mesurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une si heureuse influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel est en très-bon train pour l'instruction & le bonheur du monde. Sire, vos sujets sont heureux, & ils le disent bien; mais je serai plus heureux qu'eux tous au *commencement de septembre.*

Je suis avec le plus profond respect & cent autres sentimens inexprimables, &c.

---

## LETTRE CXXXVII.

### *De M. de Voltaire.*

Bruxelles, ce 1 septembre 1740.

SIRE,

MOn roi est à Clèves; une petite maison l'attend à Bruxelles; un palais presque digne de lui l'attend à Paris, & moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la sage Rome
Aurait admirés jadis;

Digitized by Google

Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ſes écrits.

O Paris ! ô Paris ! ſéjour des gens aimables & des badauts, du bon & du mauvais goût, de l'équité & de l'injuſtice ; grand magaſin de tout ce qu'il y a de bon & de beau, de ridicule & de méchant ; ſois digne, ſi tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière & crottée. Puiſſe-t-il te voir incognito & jouir de tout ſans les embarras de la royauté ! puiſſe-t-il ne voir & n'être vu que quand il voudra ! Heureux l'hôtel du Châtelet, le cabinet des Muſes, la galerie d'Hercule, le ſallon de l'Amour !

Le Sueur & le Brun, nos illuſtres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles ;
Les neuf Sœurs elles-même ont orné ce ſéjour
Pour en faire leur ſanctuaire ;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf Sœurs eſt le juge & le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il eſt néceſſaire qu'on diſe un mot dans les gazettes d'une lettre de V. M. à M. de Maupertuis, qui y a été imprimée. Il y a ſans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne ſerait qu'une bagatelle pour tout autre ; mais, Sire, votre perſonne eſt en

Digitized by Google

spectacle à toute l'Europe : on parle des états & des ministres des autres souverains, & c'est de vous qu'on parle ; c'est vous, Sire, qu'on examine, dont on pèse toutes les paroles, & qu'on juge déjà avec une sévérité proportionnée à votre mérite & à votre réputation : pardonnez, Sire, à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre ; je vous importune peut-être ; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si V. M. agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint ; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse trop scrupuleuse, & ce qui touche le moins du monde votre personne m'est sacré ; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'est ainsi que l'amour est fait,
Et c'est ainsi que je vous aime.

---

## LETTRE CXXXVIII.

*Du Roi.*

Vésel, ce 2 septembre 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

J'Ai reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins & de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort

Digitized by Google

mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin; vous en trouverez la description ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre & l'impatience de ne vous avoir pas vu encore sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où & comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu.

*P. S.* J'ai vu une lettre que vous avez écrite à Maupertuis: il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remerciemens de la peine que vous avez prise à La Haye touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi; je sais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

LETTRE

Digitized by Google

# LETTRE CXXXIX.

## *Du Roi.*

Véſel, ce 5 ſeptembre 1740.

De votre paſſe-port muni,
Et d'un certain petit Mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi (*a*),
En s'applaudiſſant de ſa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma miſère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, *c'eſt choſe claire.*

» Apollon, qui me fit ces vers,
» Eſt dieu, dit-il, de médecine;
» Entendez ſes charmans concerts,
» Et ſentez ſa force divine. «

Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, ſont vos élus!
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaiſir & la ſanté
Que votre verve a ſu me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un ſaut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde & de Cythère
Entre les Arts & les Amours;
Cent fois j'embraſſerai Voltaire.

(*a*) Voyez, dans le tome XIII des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais, les Stances dont il avait chargé le marchand de vin Honi.



Digitized by Google

Partez, Honi, mon précurseur;
Déjà mon esprit vous devance :
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est la reconnaissance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon sort, la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus, je serai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaisir de vous voir avec la marquise. Ce sera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher Voltaire; je vous embrasse mille fois.

---

## LETTRE CXL.

*Du Roi.*

Vésel, ce 6 septembre 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

IL faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre-quarte plus tenace qu'un janséniste; & quelqu'envie que j'aie eue d'aller à Anvers & à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux; car à

Digitized by Google

préſent que je puis diſpoſer de ma perſonne & que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle & paraît avoir le deſſein de me diſputer cette ſatisfaction.

Trompons la fièvre, mon cher Voltaire, & que j'aie du moins le plaiſir de vous embraſſer. Faites bien mes excuſes à la marquiſe de ce que je ne puis avoir la ſatisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaiſſent l'intention dans laquelle j'étais, & il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je ſerai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous poſſéder véritablement à mon aiſe. Si votre vue ne me guérit pas, je me confeſſe tout de ſuite.

Adieu; vous connaiſſez mes ſentimens & mon cœur.

---

## LETTRE CXLI.

### *Du Roi.*

*Ce 8 ſeptembre 1740.*

JE n'oſe parler à un fils d'Apollon, de chevaux, de carroſſes, de relais & de pareilles choſes: ce ſont des détails dont les dieux ne ſe mêlent pas, & que nous autres humains prenons ſur nous. Vous partirez lundi après-midi, ſi vous le voulez, pour Bareith; & vous dînerez chez moi en paſſant, s'il vous plaît.



Digitized by Google

Le reſte de mon Mémoire eſt ſi fort barbouillé & en ſi mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les Chants VIII & IX de la Pucelle. J'en poſsède à préſent le I, le II, le IV, le V, le VIII & le IX; je les garde ſous trois clefs, pour que l'œil des mortels ne puiſſe les voir.

On dit que vous avez ſoupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux eſprits du canton,
Tous raſſemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en ſcandaliſiez pas, eſt pris ici, dans un ſens général, pour un lieu de plaiſir & de joie. Voyez la remarque ſur le dernier vers du Mondain (*a*). *Vale.*

(*a*) Cette remarque ne ſubſiſte plus. M. de Voltaire l'avait faite pour ſe ſouſtraire aux clameurs des hypocrites qui feſaient ſemblant de ſe ſcandaliſer de ce vers :

» Le paradis terreſtre eſt où je ſuis «.

Digitized by Google

## LETTRE CXLII.

### *Du Roi.*

*Sans date du jour, septembre 1740.*

TU naquis pour la liberté,
Pour ma maîtresse tant chérie,
Que tu courtise, en vérité,
Plus que Philis & qu'Émilie ;
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
*La courtiser toute ta vie :*
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie ?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

Mandez-moi, je vous prie, les frais & les avances que vous avez faits pour l'impression, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des savans, des ouvrages d'esprit, des instructions, & à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime & de reconnaissance, & l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous.



Digitized by Google

## LETTRE CXLIII.

### *De M. de Voltaire.*

La Haye, ce 22 septembre 1740.

OUi, le monarque prêtre est toujours en santé,
Loin de lui tout danger s'écarte ;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaste pays de l'immortalité ;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il est fêté,
Sur son teint toujours frais est la sérénité ;
Mais mon prince a la fièvre-quarte !
O fièvre, injuste fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, & qui du moins doit l'être !
Va tourmenter notre vieux prêtre ;
Va saisir, si tu veux, soixante cardinaux ;
Prends le pape & sa cour, ses monsignors, ses moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines ;
Laisse Frédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à présent à l'imprimer ; peut-être cette copie sera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps pressait ; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris & pour la Hollande, relire toutes ces copies & les corriger. Si V. M. veut faire transcrire celle-ci correctement, si elle a le temps de la revoir, si elle veut qu'on y change quelque chose, je ne suis ici que pour obéir à ses ordres. Cette affaire, Sire, qui vous est personnelle, me tient au cœur bien vivement. Continuez,

Digitized by Google

homme charmant autant que grand prince, homme qui reſſemblez bien peu aux autres hommes, & en rien aux autres rois.

L'héritier des Céſars tient fort ſouvent chapelle,
Des tréſors du Péron l'indolent poſſeſſeur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre ſa jeune femme & ſon vieux confeſſeur.
George a paru quitter les ſoins de ſa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'eſt mon maître, je le révère;
Il faut le louer & me taire:
Mais plût à *Dieu, grand Roi, que vous fuſſiez le mien?*

M. de Fénélon vint avant-hier chez moi pour me queſtionner ſur votre perſonne, je lui répondis que vous aimez la France & ne la craignez point; que vous aimez la paix & que vous êtes plus capable que perſonne de faire la guerre; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des loix; que vous faites tout par vous-même, & que vous écoutez un bon conſeil. Il parla enſuite de l'évêque de Liège & ſembla l'excuſer un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, & il en a deux mille démonſtrations à Maſeik (*a*).

Je ſuis, &c.

(*a*) Il s'agit ici d'une ancienne créance ſur l'évêché de Liège, que le roi de Pruſſe réclamait. M. de Voltaire fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.



Digitized by Google

## LETTRE CXLIV.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 7 octobre 1740.

SIRE,

J'Oubliai de mettre dans mon dernier paquet à V. M. la lettre du ſieur Beck, ſur laquelle il m'a fallu revenir à La Haye. Je ſuis bien honteux de tant de diſcuſſions dont j'importune V. M. pour une affaire qui devait aller toute ſeule. J'ai fait connaiſſance avec un jeune homme fort ſage, qui a de l'eſprit, des lettres & des mœurs. C'eſt le fils de l'infortuné M. Luiſius. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire aſſez de cas d'une vie qu'il avait vouée au ſervice de ſon maître. Le fils me ſert dans ma petite négociation avec toute la ſagacité & la diſcrétion imaginables. Je prends la liberté d'aſſurer à V. M. que ſi elle veut prendre ce jeune homme à ſon ſervice pour lui ſervir de ſecrétaire, en cas qu'elle en ait beſoin, ou ſi elle daigne l'employer autrement & le former aux affaires, ce ſera un ſujet dont V. M. ſera extrêmement contente. Je vous ſuis trop attaché, Sire, pour vous parler ainſi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il eſt déjà inſtruit des affaires malgré ſa jeuneſſe; il a beaucoup travaillé ſous ſon père, & plus d'un ſecret d'état eſt entre

Digitized by Google

ſes mains : plus je le pratique, plus je le reconnais prudent & diſcret. V. M. ne ſe repentira pas d'avoir pris le baron de Smettau ; je crois que dans un goût différent elle ſera tout auſſi contente pour le moins du jeune Luiſius. Je ſuis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à Dieu. J'attends que j'aie bien mis toutes les choſes en train pour quitter le champ de bataille & m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles.

Je ſuis en attendant dans votre palais, où M. de Raesfeld m'a *donné un appartement* ſous *le bon* plaiſir de V. M. Votre palais de La Haye eſt l'emblême des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, ſous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître ;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches & les braſſards,
Et les charnières des cuiſſarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.
Leurs ſabres tout rouillés ſont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de *leurs lances gothiques*,
Sur la terre couchés, ſont en poudre comme eux.

Il y a auſſi des livres que les rats ſeuls ont lus depuis cinquante ans, & qui ſont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient ſans doute :

Digitized by Google

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige son palais,
Quand il rétablit son empire ?

Je suis, &c.

---

## LETTRE CXLV.

### *Du Roi.*

Rémusberg, ce 7 octobre 1740.

L'Amant favori d'Uranie
Va fouler nos champs sablonneux,
Environné de tous ces dieux,
Loin de l'Immortelle Émilie.
Brillante imagination,
Et vous ses compagnes les Grâces,
Vous nous annoncez par vos traces
Sa rapide apparition.
Notre ame est souvent le prophète
D'un sort heureux & fortuné ;
Elle est le céleste interprète
De ton voyage inopiné.
L'aveugle & stupide ignorance
Craint pour son règne ténébreux ;
Tu parais : toute son engeance
Fuit tes éclairs trop lumineux.
Enfin l'heureuse jouissance
Ouvre les portes des plaisirs ;
Les jeux, les ris, & nos désirs
T'attendent pleins d'impatience.
Des mortels nés d'un sang divin
Volent de Paris, de Venise,
Et des rives de la Tamise,
Pour te préparer le chemin.

Digitized by Google

Déjà les beaux-arts reſſuſcitent ;
Tu fais ce miracle vainqueur,
Et de leur ſépulcre ils te citent
Comme leur immortel ſauveur.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui lorſqu'ils donnoient des repas aux dieux, avoient auparavant mangé la moëlle eux-mêmes. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu, cet Apollon non-ſeulement dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

L'ananas qui de tous les fruits
Raſſemble en lui les goûts exquis,
Voltaire, eſt de fait ton emblême ;
Ainſi les arts au point ſuprême
Se trouvent en toi réunis.

Vous m'attaquez un peu ſur le ſujet de ma ſanté, vous me croyez plein de préjugés, & je crois en avoir peut-être trop peu pour mon malheur.

Aux ſaints de la cour d'Hippocrate
En vain j'ai voulu me vouer ;
Comment pourrai-je m'en louer ?
Tout, juſqu'au quinquina, me rate.
Ou jéſuite, ou muſulman,
Ou bonze, ou brame, ou proteſtant,
Ma peu ſubtile conſcience
Les tient en égale balance.
Pour vous, arrogans médecins,
Je ſuis hérétique incrédule ;
Le Ciel gouverne nos deſtins,
Et non pas votre art ridicule.

Digitized by Google

L'avocat, fort d'un argument,
Sur la chicane & l'éloquence
Veut élever notre eſpérance;
Tout change par l'événement.
De ces trois états la furie
Nous perſécutent à la mort;
L'un en veut à notre tréſor,
L'autre à l'ame, un autre à la vie.
Très-redoutables charlatans,
Médecins, avocats & prêtres,
Aſſaſſins, ſcélérats & traîtres,
Vous n'éblouirez point mes ſens.

J'ai lu le Machiavel d'un bout à l'autre: mais à vous dire le vrai, je n'en ſuis pas tout-à-fait content, & j'ai réſolu de changer ce qui ne m'y plaiſoit point, & d'en faire une nouvelle édition ſous mes yeux à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'eſſai déſavoue les deux impreſſions. Je vous demande pardon; mais je n'ai pu faire autrement; car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'eſt plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres XV & XVI tout différens de ce que je voulais qu'ils fuſſent; ce ſera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant, ne m'affichez pas trop; car ce n'eſt pas me faire plaiſir; & d'ailleurs vous ſavez que lorſque je vous ai envoyé le manuſcrit, j'ai exigé un ſecret inviolable.

J'ai pris le jeune Luiſius à mon ſervice; pour ſon père, il s'eſt ſauvé, il y a paſſé je

Digitized by Google

crois un an, du pays de Clèves, & je penſe qu'il eſt très-indifférent où ce fou finira ſa vie.

Je ne ſais où cette lettre vous trouvera ; je ſerai toujours fort aiſe qu'elle vous trouve proche d'ici ; tout eſt préparé pour vous recevoir, & pour moi j'attends avec impatience le moment de vous embraſſer.

---

## LETTRE CXLVI.

*De M. de Voltaire.*

La Haye, ce 18 octobre 1740.

SIRE,

VOtre Majeſté eſt d'abord ſuppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune Luiſius ; elle verra quels ſont en général les ſentimens du public ſur l'Anti-Machiavel.

M. Trévor, l'envoyé d'Angleterre, & tous les hommes un peu inſtruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à V. M. ; il n'en eſt pas tout-à-fait de même de ceux qui ont moins d'eſprit & plus de préjugés. Autant ils ſont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent & de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce ſont des hiboux offenſés du grand jour ; & malheureuſement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'euſſe retranché ou adouci beaucoup de

Digitized by Google

ces vérités fortes qui irritent les esprits faibles, il en est cependant encore resté quelques-unes dans le manuscrit copié par Van Duren. Tous les gens-de-lettres, tous les philosophes, tous ceux qui ne sont que gens de bien, seront contens. Mais le livre est d'une nature à devoir satisfaire tout le monde; c'est un ouvrage pour tous les hommes & pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou six langues.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines & des bigots s'opposent aux louanges du reste du monde : ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un ministre malin pourrait se servir pour indisposer quelques puissances.

C'est donc, Sire, dans la vue de remédier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit & jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à V. M. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, & j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, personne ne pourra jamais se plaindre, & cette instruction des rois passera à la postérité comme un livre sacré que personne ne blasphêmera.

Votre livre, Sire, doit être comme vous; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits

Digitized by Google

fujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre ſecret, étant entre les mains de tant de perſonnes, ne ſoit bientôt ſu de tout le monde. Un homme de Clèves diſait, tandis que V. M. était à Moiland : » Eſt-il vrai que nous avons un roi, un des » plus ſavans & des plus grands génies de » l'Europe? on dit qu'il a oſé réfuter Ma- » chiavel ».

Votre cour en parle depuis plus de ſix mois. Tout cela rend *néceſſaire l'édition* que j'ai faite, & dont je vais diſtribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de Van Duren, qui d'ailleurs eſt très-fautive.

Si après avoir confronté l'une & l'autre, V. M. me trouve trop ſévère, ſi elle veut conſerver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de Paupie pour en faire des préſens, & que Paupie a déjà vendu par avance l'autre moitié à ſes correſpondans, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, & qui ſera conforme à vos intentions. Il ſerait ſur-tout néceſſaire de ſavoir bientôt à quoi V. M. ſe déterminera, afin de diriger ceux qui traduiſent l'ouvrage en anglais & en italien. C'eſt ici un monument pour la dernière poſtérité, le ſeul livre digne d'un roi depuis quinze cents

Digitized by Google

ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre perſonne. Donnez moi donc, Sire, des ordres précis.

Si V. M. ne trouve pas aſſez encore que l'édition de Van Duren ſoit étouffée par la nouvelle, ſi elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de Van Duren, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai ſans affectation dans les pays étrangers, car il a commencé à débiter ſon édition dans les autres pays ; c'eſt une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je ſuis obligé de ſoutenir ici un procès contre lui ; l'intention du ſcélérat était d'être ſeul le maître de la première & de la ſeconde édition. Il voulait imprimer & le manuſcrit que j'ai tenté de retirer de ſes mains & celui même que j'ai corrigé. Il veut fripponner ſous le manteau de la loi. Il ſe fonde ſur ce qu'ayant le premier manuſcrit de moi, il a ſeul le droit d'impreſſion ; il a raiſon d'en uſer ainſi : ces deux éditions & les ſuivantes feraient ſa fortune, & je ſuis ſûr qu'un libraire qui aurait ſeul le droit de copie en Europe, gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me conſolera ; j'en ai grand beſoin, je ſuis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il eſt vrai que je n'y ſuis pas à charge à votre envoyé ; mais

Digitized by Google

mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bienséance sans un mot de V. M. à votre Envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépositaire du manuscrit, car je veux que V. M. soit instruite de toutes mes démarches. Je suis, &c.

---

## LETTRE CXLVII.

### *Du Roi.*

Rémusberg, sans date du jour, octobre 1740.

JE suis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le suis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher Voltaire, nous sommes une pauvre espèce : un rien nous dérange & nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de Liège, & vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine, & je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. Césarion vous aura répondu touchant M. du Châtelet. J'espère que vous serez content de sa réponse.

En vérité je me repens d'avoir écrit le Machiavel, car les disputes où il vous entraîne avec Van Duren font au monde lettré une espèce



Digitized by Google

de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, & lui enjoindre de lever une troupe en France, & de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe ſoit bonne & complète pour le tragique & le comique, les premiers rôles doubles.

Je me ſuis enfin raviſé ſur le ſavant à tant de langues (*a*); vous me ferez plaiſir de me l'envoyer. Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer de livres, mais il veut faire de l'or.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame du Châtelet à mon miniſtre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare & aimable perſonne, & ſoyez perſuadé que tant que Voltaire exiſtera, il n'aura de meilleur ami que Fédéric.

(*a*) M. Dumolard.

Digitized by Google

## LETTRE CXLVIII.

### *Du Roi.*

Rémusberg, ce 12 octobre 1740.

ENfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorsqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient soin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu : c'eſt Apollon *non-seulement* dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance & l'erreur ;
Vous le pouvez en tout honneur ;
Car Émilie eſt ſans frayeur,
Et j'ai toujours la fièvre-quarte.

Ici, loin du faſte des rois,
Loin du tumulte de la ville,
A l'abri des paiſibles loix,
Les Arts trouvent un doux aſile.

S'aimer, ſe plaire, & vivre heureux,
Eſt tout l'objet de notre étude ;
Et, ſans importuner les dieux
Par des ſouhaits ambitieux,
Nous nous feſons une habitude
D'être ſatisfaits & joyeux.

Grâces vous ſoient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur (*a*) ! L'ami-

(*a*) Voyez la lettre de M. de Voltaire, du 22 ſeptembre.



Digitized by Google

tié n'a point de bornes chez vous, auſſi ma reconnaiſſance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques Hollandais
Et votre ambaſſadeur Français,
En fainéans experts critiquent & réforment,
D'un fauteuil à duvet ſur nous lancent leurs traits,
Et ſur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils ſont trop heureux
D'être immobiles dans leur ſphère ;
Ne feſant jamais rien comme eux,
On ne ſaurait jamais mal faire.

---

## LETTRE CXLIX.

### *De M. de Voltaire.*

La Haye, ce 17 octobre 1740.

Bientôt à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuſe, fière & vénale,
Héros errans & bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux & linge ſale ;
Hurlant pour l'Empire Romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez mauſſades actrices,
Moitié femme & moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire & catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

Dieu ſoit loué que V. M. prenne la géné-

Digitized by Google

reuſe réſolution de ſe donner du bon temps ! C'eſt le ſeul conſeil que j'aie oſé donner ; mais je défie tous les politiques d'en propoſer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté ; ce ſont de ces maux que le travail du cabinet augmente, & que le plaiſir *guérit*. Sire, qui rend heureux les autres, *mérite* de l'être, & avec un mal de *côté on* ne l'eſt point.

Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le ſeul parti qui reſtait à prendre, & avoir obéi à *vos ordres ſacrés*. *Je perſiſte* toujours à penſer qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient ſcandaliſé les faibles, & révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas beſoin de tels *ornemens*. L'ambaſſadeur Camas ſerait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuſes, & qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera juſqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je ſuis plus ſage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher & reſpectable *monarque*, que *le plus* aimable des rois plaiſe à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'Ode de Greſſet ; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment ſur la brêche. Il n'y a que des Oſtrogoths & des Vandales qui puiſſent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-ſix ans, occupé ſon



Digitized by Google

loisir à rendre les hommes meilleurs, & à les instruire en s'instruisant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne sera pas la moins glorieuse :

J'en atteste le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis inspira Marc-Aurèle & Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers Français ; on leur demande ce qu'ils viennent faire ; ils disent qu'ils vont chercher de l'emploi en Prusse. Il y en a quatre actuellement de ma connaissance ; l'un est le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un président, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'est enfui avec une fille, cet autre s'est enfui tout seul, celui-là a épousé la fille de son tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon esprit tolérant ; V. M. fait revenir des pauvres anabaptistes qu'on avait chassés je ne sais trop pourquoi.

Que deux fois on se rebaptise
Ou que l'on soit débaptisé,
Qu'étole au cou Jean exorcise

Digitized by Google

Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'Égliſe,
Muſulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux loix on ſoit fidelle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je croi;
Le reſte qu'on nomme la foi
Eſt bon pour la vie éternelle,
Et c'eſt peu de choſe pour moi.

## LETTRE CL.

### *Du Roi.*

Rémusberg, ce 24 octobre 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

JE vous ſuis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du liégeois que vous abattez, de Van Duren que vous retenez, en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages & le génie heureux que, ſans doute, quelqu'être bienfeſant m'envoie pour me ſoutenir & m'inſpirer.

O vous, mortels ingrats! ô vous, cœurs inſenſibles!
Qui ne connaiſſez point l'amour ni la pitié,
Qui n'enfantez jamais que des projets nuiſibles,
Adorez l'Amitié.

La vertu la fit naître, & les dieux la donèrent



Digitized by Google

De l'honneur ſcrupuleux, de la fidélité ;
Les traits les plus brillans & les plus doux l'ornèrent
De la Divinité.

Elle attire, elle unit les ames vertueuſes,
Leur ſort eſt au-deſſus de celui des humains ;
Leurs bras leur ſont communs, leurs armes généreuſes
Triomphent des deſtins.

Tendre & vaillant Niſus, vous ſenſible Euryale,
Héros dont l'amitié, dont le divin tranſport
Sut reſſerrer les nœuds de votre ardeur égale
Juſqu'au ſein de la mort :

Vos ſiècles engloutis du temps qui les dévore,
Contre les hauts exploits à jamais conjurés,
N'ont pu vous dérober l'encens dont on honore
Vos grands noms conſacrés.

Un nom plus grand me frappe, & remplit l'hémiſphère ;
L'auguſte Vérité dreſſe déjà l'autel,
Et l'Amitié paraît pour te placer, Voltaire,
Dans ſon temple immortel.

Mornay, de ces lambris habitant pacifique,
Dès long-temps ſolitaire, heureux & ſatisfait,
Entend ta voix, s'étonne, & ſon ame héroïque
T'apperçoit ſans regret.

» Par zèle & par devoir j'ai ſecondé mon maître ;
» Ou miniſtre, ou guerrier, j'ai ſervi tour-à-tour :
» Ton cœur plus généreux aſſiſte, ſans paraître,
» Ton ami par amour.

» Celui qui me chante, m'égale & me ſurpaſſe :
» Il m'a peint d'après lui ; ſes crayons lumineux
» Ornèrent mes vertus, & m'ont donné la place
» Que j'ai parmi les dieux.

Ainſi parlait ce ſage ; & les intelligences

Digitized by Google

Aux bouts de l'univers l'annonçaient aux vivans ;
Le ciel en retentit, & ſes voûtes immenſes
Prolongeaient leurs accens.

Pendant qu'on t'applaudit & que ton éloquence
Terraſſe en ma faveur deux venimeux ſerpens,
L'Amitié me tranſporte, & je m'envole en France
Pour fléchir tes tyrans.

O divine *Amitié* d'un cœur tendre & flexible !
Seul eſpoir dans ma vie, & ſeul bien dans ma mort,
Tout cède devant toi ; Vénus eſt moins ſenſible,
Hercule était moins fort.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'Hercule de Fleury, *pour voir ſi l'on pourra* l'humaniſer ſur votre ſujet. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un homme très-têtu, & je vous prie d'avance de ne me point rendre reſponſable des ſuccès qu'auront mes ſollicitations ; c'eſt un Van Duren placé ſur le trône :

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux fuyans,
Lève de temps en temps ſa crête,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à ſes yeux bienſéans
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer ſa vieille idole
De baume arabique & d'encens.
Ami, je connais ton bon ſens :
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame aſſez molle
Pour épouſer leurs ſentimens.

Digitized by Google

Fait pour la vérité ſincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur, de gloire entouré,
Ta franchiſe ne ſaurait plaire :
Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtreſſe tant chérie,
Que tu vantes en vérité
Plus que Phyllis & qu'Émilie ;
Tu peux avec tranquillité
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiſer toute ta vie,
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie ?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaiſſance poſſible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, ſinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles. Mandez-moi, je vous prie, les frais qu'occaſionnera l'impreſſion, & les avances que vous avez faites à ce ſujet, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois. J'attends de vous des comédies, des ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, & à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'eſtime, de reconnaiſſance, & l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

Digitized by Google

# LETTRE CLI.

## *De M. de Voltaire.*

La Haye, ce 25 octobre 1740.

OMbre aimable, charmant eſpoir,
Des plaiſirs image légère,
Quoi ! vous me flattez de revoir
Ce roi qui ſait régner & plaire !

Nous liſons dans certain auteur,
(Cet auteur eſt, je crois, la Bible)
Que Moïſe, *le voyageur*,
Vit *Jéhovah* quoiqu'inviſible.

Certain verſet dit hardiment
Qu'il vit ſa face de lumière ;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à ſon derrière.

On dit que la Bible ſouvent
Se contredit de la manière ;
Mais qu'importe, dans ce myſtère,
Ou le derrière ou le devant ?

Il vit ſon Dieu, c'eſt choſe claire ;
Il reçut ſes commandemens ;
Les vôtres ſeront plus charmans,
Et votre préſence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre & pour l'amour,
Et pour l'étude & pour la table.

Il ſait tout, hors être en repos ;
Il ſait agir, parler, écrire ;

Digitized by Google

Il tient le ſceptre de Minos,
Et des Muſes il tient la lyre.

Mais, dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raiſon qu'il a !
Il eſquive le quinquina
Pour conſerver ſa fièvre-quarte.

Sire, dans ce moment monſeigneur le prince de Heſſe vient de m'aſſurer que le roi de Suède ayant été long-temps dans la même opinion que V. M., accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin ſon opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, & a guéri.

Je ſais que tous les rois enſemble
Sont loin de mon roi vertueux ;
Votre ame l'emporte ſur eux,
Mais leur corps au moins vous reſſemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (ſoit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jéſuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas ?

A Loyola que mon roi cède !
Que votre eſprit luthérien
Confonde tout Ignatien ;
Mais pour votre eſtomac prenez de ſon remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. V. M. a beau travailler en roi avec ſa fièvre, occuper ſon loiſir en feſant de la proſe de Cicéron & des vers de Catulle, je ſerai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Digitized by Google

Si V. M. veut que je ſois aſſez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur & ma maigre figure
Sont prêts à ſe mettre en chemin ;
Déjà le cœur eſt à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

Je ſerai dans une néceſſité indiſpenſable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame du Châtelet, & de quitter Marc-Aurèle pour la chicane ; mais, Sire, quel homme eſt le maître de ſes actions ? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immenſe à porter qui vous empêche ſouvent de ſatisfaire vos goûts en rempliſſant vos devoirs ſacrés ?

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE CLII.

### *Du Roi.*

Rémusberg, ce 26 octobre 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

L'Événement le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon ame à la vôtre comme d'ordinaire, & de bavarder comme je le voudrais. L'empereur eſt mort.

Ce prince né particulier
Fut roi, puis empereur, Eugène fut ſa gloire,
Mais par malheur pour ſon hiſtoire
Il eſt mort en banqueroutier.

Digitized by Google

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, & je crois qu'il s'agira au mois de juin plutôt de poudre à canon, de ſoldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets & de théâtres; de façon que je me vois obligé de ſuſpendre le marché que nous aurions fait. Mon affaire de Liège eſt toute terminée; mais celles d'à préſent ſont de bien plus grande conſéquence pour l'Europe; c'eſt le moment du changement total de l'ancien ſyſtême de politique; c'eſt ce rocher détaché qui roule ſur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonoſor, & qui les détruiſit tous. Je vous ſuis mille fois obligé de l'impreſſion du Machiavel achevée; je ne ſaurais y travailler à préſent, je ſuis ſurchargé d'affaires. Je vais faire paſſer ma fièvre, car j'ai beſoin de ma machine, & il en faut tirer à préſent tout le parti poſſible.

Je vous envoie une Ode en réponſe à celle de Greſſet (*a*). Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, & ſoyez perſuadé de la tendre eſtime avec laquelle je ſuis, votre très-fidèle ami.

(*a*) Elle ſe trouve dans les Poéſies du Philoſophe de Sans-Souci, édition gr. in-8vo d'Amſterdam, 1790.

Digitized by Google

# LETTRE CLIII.

## *Du Roi.*

Rémusberg, ce 8 novembre 1740.

TOn Apollon te fait voler au ciel,
Tandis, ami, que rampant sur la terre
Je suis en butte aux carreaux du tonnerre,
A la malice, aux dévots dont le fiel
Avec fureur cent fois a fait la guerre
A maint humain bien moins qu'eux criminel.
Mais laissons-là leur imbécille engeance
Hurler l'erreur & prêcher l'abstinence,
Du sein du luxe & de leurs passions.
Tu veux percer la carrière immense
De l'avenir, & voir les actions
Que le destin, avec tant de constance,
Aux curieux bouillans d'impatience
Cacha toujours très-scrupuleusement?
Pour te parler tant soit peu sensément,
A ce palais qu'on trouve dans Voltaire,
Temple où Henri fut conduit par son père,
Où tout paraît nu devant le destin,
Si son auteur t'en montre le chemin,
Entiérement tu peux te satisfaire.
Mais si tu veux d'un fantasque tableau,
En ta faveur de ce nouveau chaos
Je vais ici te barbouiller l'histoire,
De Jean Callot empruntant le pinceau.
Premiérement vois bouillonner la gloire
Au feu d'enfer attisé d'un démon,
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire
Boire à l'excès de ce fatal poison;
Vois dans ses mains, secouant un brandon,
Spectre hideux, femelle affreuse & noire,

Digitized by Google

Parlant toujours langage de grimoire,
Et s'appuyant sur le sombre soupçon,
Sur le secret, & marchant à tâton
La Politique, implacable harpie,
Et l'Intérêt qui lui donna le jour,
Insinuer toute leur troupe impie,
Auprès des rois, en inonder leur cour,
Et de leurs traits bleſſer les cœurs d'envie,
Souffler la haine, & brouiller sans retour
Mille voisins de qui la race amie
Par maint hymen signalait leur amour.
Déjà j'entends l'orage du tambour,
De cent héros je vois briller la rage,
Sous les beaux noms d'audace & de courage,
Déjà je vois envahir cent états,
Et tant d'humains moissonnés avant l'âge,
Précipités dans la nuit du trépas.
De tous côtés je vois croître l'orage,
Je vois plus d'un illustre & grand naufrage,
Et l'univers tout couvert de soldats,
Je vois.... *Petit* (*a*). J'en vis bien davantage,
Et vous, à votre imagination
C'est à finir; car ma Muse essoufflée
De la fureur & de l'ambition
Te crayonnant la désolation,
Fuyant le meurtre & craignant la mêlée,
S'est promptement de ces lieux envolée.

Voilà une belle histoire des choses que vous prévoyez. Si Don Louis Acunha, le cardinal Alberoni, ou l'Hercule mitré avaient des commis qui leur fissent de pareils plans, je crois qu'ils sortiraient avec deux oreilles de moins de leur cabinet.

(*a*) De la comédie des Plaideurs.

Digitized by Google

Vous vous en contenterez cependant pour le préſent ; c'eſt à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviſerons à Berlin, & je crois que j'aurai dans peu des moyens entre les mains pour vous rendre ſatisfait & content.

Adieu, cher cygne, faites-moi quelquefois entendre votre chant ; mais que ce ne ſoit point, ſelon la fiction des poëtes, en rendant l'ame au bord du Simoïs. Je veux de vos lettres, vous bien portant & même mieux qu'à préſent. Vous connaiſſez l'eſtime que j'ai pour vous, & vous en êtes perſuadé.

---

## LETTRE CLIV.

### *De M. de Voltaire.*

Hérford, ce 11 novembre 1740.

Dans un chemin creux & gliſſant,
Comblé de neiges & de boues,
La main d'un démon malfeſant
De mon char a briſé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune ;
Mais je change de ſentiment ;
Je la fuyais, je l'importune.
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras ſous tes loix
Ni ſon cœur ni ſon diadême,



Digitized by Google

Je vais trouver mon seul appui :
Qu'enfin ta faveur me seconde ;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui ;
Va troubler le reste du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouse de mon accès auprès de V. M. ; elle est bien loin d'exaucer ma prière ; elle vient de briser sur le chemin d'Herford ce carrosse qui me menait dans la terre promise. Dumolard l'oriental, que j'amène dans les états de V. M. suivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une plus triste aventure, & que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le désert.

Un domestique va d'un côté demander du secours à des Westphaliens qui croient qu'on leur demande à boire ; un autre court sans savoir où. Dumolard, qui se promet bien d'écrire notre voyage en arabe & en syriaque, est cependant de ressource comme s'il n'était pas savant. Il va à la découverte moitié à pied, moitié en charrette, & moi je monte en culotte de velours, en bas de soie & en mules sur un cheval rétif.

Hélas ! grand Roi, qu'eussiez-vous cru
En voyant ma faible figure
Chevauchant tristement à cru
Un courtier de mon encolure ?
C'est ainsi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer & rossinante
Égarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma destinée ;

Digitized by Google

Ils ne servaient que Dulcinée ;
Et je sers le meilleur des rois.

En arrivant à Herfort dans cet équipage, la sentinelle m'a demandé mon nom ; j'ai répondu, comme de raison, que je m'appellais Dom Quichotte, & j'entre sous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds sous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., &c.

## LETTRE CLV.

*De M. de Voltaire.*

### FRAGMENT.

. . . . . .
. . . . . .

Je vous quitte, il est vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera sans cesse ;
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtresse,
Un amour de dix ans doit être préféré ;
Je remplis un devoir sacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars désespéré ;
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre Ode à Gresset est parfaite enfin, & je serais jaloux si je n'étais transporté de plaisir. Je me jette aux pieds de votre humanité, & j'ose être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ses sujets & des arts.



Digitized by Google

# LETTRE CLVI.

## *De M. de Voltaire.*

Clèves, ce 15 décembre 1740.

GRand Roi, je vous l'avais prédit,
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs & pour l'esprit ;
La prophétie était certaine.
Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade ;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes fesant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée ;
Mais Socrate Vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon saint Charles-Borromée.
Pour moi, très-désintéressé
Dans ces affaires de la Grèce,
Pour Féderic seul empressé,
Je quittais étude & maîtresse ;
Je m'en étais débarrassé ;
Si je volai dans son empire,
Ce fut au doux son de sa lyre ;
Mais la trompette m'a chassé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus ;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Émilie.
Il faut retourner sous sa loi,

Digitized by Google

C'eſt un devoir ; j'y ſuis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous & malgré moi.
Hélas ! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur & mon roi ?

Sire, je prie le Dieu de la paix & de la guerre qu'il favoriſe toutes vos grandes entrepriſes, & que je puiſſe bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, &c.

---

## LETTRE CLVII.

*Du Roi.*

Au quartier de Herendorf en Siléſie, ce 23 décembre 1740.

MON CHER VOLTAIRE,

J'Ai reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plus tôt : je ſuis comme le roi d'échecs de Charles XII, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous ſommes continuellement par voie & par chemin, & par le plus beau temps du monde.

Je ſuis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, & trop ſaiſi de froid pour en ſavourer tout le charme ; mais cela reviendra. Ne demandez point de poéſie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, & même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous ſavoir ma vie ?

Nous marchons depuis ſept heures juſqu'à



Digitized by Google

quatre de l'après-midi. Je dîne alors ; ensuite je travaille, je reçois des visites ennuyeuses : vient après un détail d'affaires insipides. Ce sont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des paresseux à presser, des impatiens à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir ; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim ; il faut se faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

Telles sont mes occupations que je céderais volontiers à un autre, si ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaissait trop souvent. En vérité, c'est une grande folie, mais une folie dont il est très-difficile de se départir lorsqu'une fois on en est entiché.

Adieu, mon cher Voltaire, que le Ciel préserve de malheur celui avec lequel je voudrais souper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon absence ; le philosophe géomètre quarre des courbes, le philosophe littérateur traduit du grec, & le savant doctissime ne fait rien, ou peut-être quelque chose qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher Voltaire n'oubliez pas les absens qui vous aiment.

Digitized by Google

# LETTRE CLVIII.

## *Du Roi.*

Olau, ce 16 avril 1741.

JE connais les douceurs d'un ſtudieux repos;
Diſciple d'Epicure, amant de la Molleſſe,
Entre ſes bras, plein de faibleſſe,
J'aurais pu ſommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeuneſſe,
Me fit voir d'un coup-d'œil les faits de cent héros;
Et, plein de cette noble ivreſſe,
Je voulus ſurpaſſer leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaiſir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monſtres plus affreux
Que ceux terraſſés par Alcide,
C'eſt l'objet ſalutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous ſous de la Vierge Marie,
Ce n'eſt point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite auſſi peu cette ſphère,
Qu'il établit ſon règne au ſein de mes États.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Siléſie,
Mépriſant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philoſophie,
Tu me verras toujours auſſi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, & je crois que c'eſt vrai. Vous voyez que la lyre d'Ho-



Digitized by Google

race a ſon tour après la maſſue d'Alcide. Faire ſon devoir, être acceſſible aux plaiſirs, ferrailler avec les ennemis, être abſent & ne point oublier ſes amis : tout cela ſont des choſes qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on ſache aſſigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne ſoyez pas pyrrhonien ſur l'eſtime que j'ai pour vous, & croyez que je vous aime. Adieu.

---

## LETTRE CLIX.

### *Du Roi.*

Au camp de Molvitz, ce 2 mai 1741.

De cette ville portative,
Légère & qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu maſſive,
Dont nous ſommes les habitans ;
Des glorieux & triſtes champs
Où des ſoldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuiſſans ;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit ſous ſes étendards
Ceux qu'inſtruiſit à ſon école
Le fier, le ſanguinaire Mars ;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au ſein de la paix,
Où vous ſavez jouir au double
De cent plaiſirs, de cent ſuccès ;
Où vous vivez quand je travaille ;
Où vous inſtruiſez l'univers,

Digitized by Google

Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons ; cela ſe fait toujours à mon grand regret ; & ſi je dirige la fureur obéiſſante de mes troupes, c'eſt toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal néceſſaire que je ne ſaurais me diſpenſer de faire.

Le *maréchal de Belle-Isle* eſt venu ici avec une ſuite de gens très-ſenſés. Je crois qu'il ne reſte plus guère de raiſon aux Français après celle que ces meſſieurs de l'ambaſſade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des Français qui ne ſoient pas fous à lier. Tels ſont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie ſavent s'en affranchir ; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur eſt ſon partage. A vous qui la combattez, ſoit honneur, ſanté, proſpérité & gloire à jamais. Ainſi ſoit-il. Adieu.

Digitized by Google

# LETTRE CLX.

## *De M. de Voltaire.*

Ce 5 mai, 1741.

JE croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
Encore eſt-ce beaucoup, car les ſots n'en ont pas :
Vous en poſſédez trente, & leur céleſte flamme
Pourrait ſeule animer tous les ſots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos deſſeins politiques ;
Vous ſuivez à la fois Mars, Orphée, Apollon ;
Vous dormez en plein champ ſur l'affût d'un canon ;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

Céſar votre patron, par qui tout fut ſoumis,
Aimait auſſi les arts, & ſa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ſes nobles écrits ;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharſale ?

A peine ce Neiperg eſt-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée ;
Mon attente, ô grand Roi ! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie eſt vaincu.

Sire, faire des vers & de jolis vers après une victoire, eſt une choſe unique, & par conſéquent réſervée à V. M. Vous avez battu Neiperg & Voltaire. V. M. devrait mettre dans ſes lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux Romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général & du poëte, & il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que Maupertuis eſt à Vienne ; je le plains plus qu'un autre ; mais je plains qui-

Digitized by Google

conque n'eſt pas auprès de votre perſonne. On dit que le colonel Camus eſt mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major Knobertoff (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triſte honneur dont Dieu veuille préſerver V. M. Je ſuis ſûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne ſuis pas ſûr de votre vie; dans quels dangers & dans quels travaux vous la paſſez, cette vie ſi belle! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à ſe faire ou à retenir, des ſièges, des combats, tous les deſſeins, toutes les actions, & tous les détails d'un héros; vous aurez *peut-être tout, hors le* bonheur. Vous pourrez, ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même; ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à Lille, & il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelqu'émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

Digitized by Google

## LETTRE CLXI.

### *Du Roi.*

Au camp de Molvitz, ce 13 mai 1741.

LEs gazettes de Paris qui vous disaient à l'extrêmité, & madame du Châtelet ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorsque j'ai vu par votre lettre que ce même homme est plein de vie & qu'il m'aime encore.

Ce n'est point mon frère qui a été blessé, c'est le prince Guillaume, mon cousin. Nous avons perdu à cette heureuse & malheureuse journée quantité de bons sujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués est l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux succès de la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés sur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens est d'autant plus sensible qu'on doit de la reconnaissance à leurs mânes, & sans pouvoir jamais s'en acquitter.

La situation où je suis m'amenera dans peu, mon cher Voltaire, à risquer de nouveaux hasards. Après avoir abattu un arbre, il est bon d'en détruire jusqu'aux racines pour empêcher

Digitized by Google

que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de Neiperg doit être regardé comme la sève.

J'ai vu & beaucoup entretenu le maréchal de Belle-Isle qui sera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'est un Newton pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la société qu'intelligent & profond dans les affaires, & qui fait un honneur infini à la France sa nation, & au choix de son maître.

Je souhaite de tout *mon cœur de n'attendre* que de *bonnes nouvelles* de votre part : soyez persuadé que personne ne s'y intéresse plus que votre fidèle ami.

---

## LETTRE CLXII.

### *Du Roi.*

Au camp de Grotkau, ce 2 juin 1741.

Vous qui possédez tous les arts,
Et sur-tout le talent de plaire;
Vous qui pensez à nos houssards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles & Newton,
Et qui, du giron d'Émilie,
Aux beaux esprits donnez le ton
Ainsi qu'à la philosophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Digitized by Google

Nous avons vu Céſarion,
Le court Jordan qui l'accompagne,
Tenant en main ſon Cicéron,
Horace, Hippocrate & Montagne;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux eſprits & des héros,
Des bavards & des politiques,
Et des ſoldats très-impudiques;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, eſcarmouches & ſièges,
Mines fougades & cent pièges,
Et moiſſonner dame Atropos,
Feſant rage de ſes ciſeaux
Parmi la cohue imbécille
Qui ſuit d'un pas fier & docile
Les traces de ſes généraux.

Mais ſi j'avais vu davantage,
En ſerais-je plus fortuné?
Qui penſe & jouit à mon âge,
Qui de vous eſt endoctriné,
Mérite ſeul le nom de ſage;
Mais qui peut vous voir de ſes yeux,
Mérite ſeul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce Knobelſdorf que vous connaiſſez, n'ont été à l'action. C'eſt un de mes couſins & un major de dragons Kuſdelſdorf qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous. Adieu.

Digitized by Google

## LETTRE CLXIII.

### *Du Roi.*

Au camp de Strelen, ce 25 juin 1741.

. . . . . .

. . . . . .

L'annonce de votre hiſtoire me fait bien du plaiſir; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité; c'eſt votre *gloire, en un mot*, que je chéris. *Je m'intéreſſe au Siècle de Louis XIV*, je vous admire comme philoſophe, mais je vous aime bien mieux poëte.

Préférez la lyre d'Horace
Avec ſes immortels accords,
A ces giganteſques efforts
Que fait la pédanteſque race,
Pour mieux connaître les reſſorts
De l'air, des corps & de l'eſpace:
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces ſages ſouvent ſont bien fous.

L'un fait un roman de phyſique, l'autre monte avec bien de la peine & ajuſte enſemble les différentes parties d'un ſyſtême ſorti de ſon cerveau creux.

Ne perdons point à rêvaſſer,
Un temps fait pour la jouiſſance;
Ce n'eſt point à philoſopher
Qu'on avance dans la ſcience.

Digitized by Google

Tout l'art eſt d'apprendre à douter,
Et modeſtement confeſſer
Nos ſottiſes, notre ignorance.

L'hiſtoire & la poéſie offrent un champ bien plus libre à l'eſprit. Il s'agit d'objets qui ſont à notre portée, de faits certains, & de riantes peintures. La véritable philoſophie, c'eſt la fermeté d'ame, & la netteté de l'eſprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire & de croire aux effets ſans cauſe.

La belle poéſie, c'eſt ſans contredit la vôtre: elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muſe forte & légère,
Des agrémens ſemble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorſque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans ſon cours.

C'eſt que vous & votre muſe, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'eſt pas permis à tout le monde d'être Protée comme vous; & nous autres pauvres humains, nous ſommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous ſommes les gens les plus tranquilles du monde. Nos houſſards ſont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambaſſadeurs me haranguent, qu'on fait les Siléſiens cocus, &c. &c.

Bien

Digitized by Google

Bien des complimens à la marquise ; quant à vous, je pense bien que vous devez être persuadé de la parfaite estime & de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

*P. S.* Le pauvre Césarion est malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour se guérir, & Jordan qui vient d'arriver de Breslau, est tout fatigué du voyage.

---

## LETTRE CLXIV.

### *De M. de Voltaire.*

Bruxelles, ce 29 juin 1741.

SIRE, chacun son lot ; une aigle vigoureuse,
Non l'aigle de l'Empire (elle a depuis un temps
Perdu son bec retors & ses ongles puissans),
Mais l'aigle de la Prusse, & jeune & valeureuse,
Réveille dans son vol, au bruit de ses exploits,
La gloire qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans sa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de sa frontière ;
Un honnête pigeon, point fourbe & point guerrier,
Cache ses jours obscurs au fond d'un colombier.
Je suis ce vieux pigeon, j'admire en sa carrière
Cette aigle foudroyante & si vive & si fière.
Ah ! si d'un autre bec les dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous suivrais peut-être ;
Je verrais dans son camp mon adorable maître ;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu,
De houssards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, par les doux sons de quelque chansonnette,
Consolé, s'il se peut, Neiperg de sa défaite.
Le Ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours



Digitized by Google

Cette grande aventure ait éclairé le cours.
Mais dans mon colombier je vous fuis en idée ;
De vos vaillans exploits ma verve poſſédée,
Voyage en fiction vers les murs de Breslau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau,
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, ſur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce & de tour.
Hindfort, & vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour ſéduire ſon ame & changer ſon deſtin ?
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la meſure ?
Miniſtres cauteleux, ou preſſans, ou jaloux,
Laiſſez là tout votre art, il en ſait plus que vous ;
Il ſait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à ſa puiſſance ;
Et toujours agiſſant, toujours penſant en roi,
Par la plume & l'épée il ſait donner la loi.
Cette plume ſur-tout eſt ce qui fait ma joie ;
Car meſſieurs, quand le jour, à tant de ſots en proie,
Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Écouté cent avis, répondu, conſeillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paſſages,
Et parlé dans ſa tente à des ambaſſadeurs,
(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)
Alors tranquille & gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux & nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-reſpectables rois, d'Apollon peu chéris ?
La maiſon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiſtiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits ?
S'ils ne ſont point de vers, ils ne ſont point mes rois.

Digitized by Google

Je consens qu'on soit bon, juste, grand, magnanime;
Que l'on soit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie & grand roi,
Battez-vous, écrivez, & sur-tout aimez-moi.

Sire, le plus prosaïque de vos serviteurs ne peut rimer davantage. Je suis actuellement enfoncé dans l'histoire; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illustre que vous y tiendrez. Je prévois que V. M. s'amusera quelque jour à faire le récit de ses deux campagnes: heureux qui pourrait être alors son secrétaire! mais aussi très-heureux qui sera son lecteur! C'est aux Césars à faire leurs Commentaires. Messieurs de la Croze & Jordan, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres & vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche; mais quand je serai arrivé au siècle illustré par Féderic; permettez-moi d'avoir recours directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô Jordan! vous le voyez ce héros, & vous avez de plus une très-belle bibliothèque; il n'en est pas ainsi de moi, je n'ai point ici de héros, & j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oisifs ne sont pas faits pour lui plaire.

De son sublime esprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oisiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être.
Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaisirs doit goûter mon héros!



Digitized by Google

Je ſuis de V. M., de ſon humanité, de ſon activité, de ſon eſprit & de ſon cœur, l'admirateur & le ſujet.

---

## LETTRE CLXV.

### *Du Roi.*

An camp de Strelen, ce 22 juillet 1741.

. . . . . .

. . . . . .

Après la ſentence que vous venez de prononcer ſur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'eſt une corruption dont je me ſers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie & moi, je plaiderais ma cauſe en vers; & mes vieux documens en rimes ſerviraient aux amuſemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas aſſurément autant de lacunes dans l'hiſtoire que vous écrivez, qu'il ſe trouve de vide dans notre campagne; mais notre inaction ne ſera pas longue. Si nous ſuſpendons nos coups, ce n'eſt que pour frapper dans peu d'une manière plus ſûre & plus éclatante.

Je vous recommande les intérêts du ſiècle divin que vous peignez ſi élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher Voltaire; lorſque vous ſeſiez

Digitized by Google

la guerre à vos libraires & à vos autres ennemis, j'écrivais ; à préſent que vous écrivez, je m'eſcrime d'eſtoc & de taille. Tel eſt le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je ſuis tout à vous.

---

## LETTRE CLXVI.

### *De M. de Voltaire.*

Bruxelles, ce 3 auguſte 1741.

*Vous dont le précoce génie*
Pourſuit ſa carrière infinie
Du Parnaſſe aux champs des combats,
Défiant, d'un eſſor ſublime,
Et les obſtacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la gloire,
Vous avez voulu que l'hiſtoire
Devint l'objet de mes travaux ;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduiſent mes pinceaux.

Mais non, c'eſt à vous ſeul d'écrire,
A vous de chanter ſur la lyre
Ce que vous ſeul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle & le vainqueur de Rome,
Qu'on vante & que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Étendant par-tout ſes bienfaits,



Digitized by Google

Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain Anglais impie
Contre l'idole des dévots,
Contre ce monstre atrabilaire
De qui les frippons savent faire
Un engin pour prendre les sots.

Autrefois Julien le sage,
Plein d'esprit, d'art & de courage,
Jusqu'en son temple l'a vaincu;
Ce philosophe sur le trône,
Unissant Thémis & Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Brisez ce honteux esclavage
Qui tient les humains enchaînés;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le secrétaire,
Détruisez l'idole, & vivez.

Vous que la raison pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (*a*)
Qui, dans leur ignorance heureuse,
Bravèrent la puissance affreuse
De ce monstre élevé contr'eux.

Hélas! votre esprit héroïque
Entend trop bien la politique;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, saisis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir si mauvais chrétien.

(*a*) Au treizième siècle ils chassèrent tous les prêtres.

Digitized by Google

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiſſez l'erreur profonde
Qui les tient ſous d'indignes loix.
Le plus ſage aux plus ſots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainſi donc, Sire, V. M. ne combattra que des princes, & laiſſera Jordan combattre les erreurs ſacrées de ce monde. Puiſqu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre perſonne, que ſa proſe ſoit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Siléſie produira un *bon ouvrage contre* ce que vous ſavez. Après ces beaux vers qui me ſont déjà venus des environs de la Neiſs, certainement ſi V. M. n'avait pas dédaigné d'aller en Siléſie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle eſt à préſent plus occupée que jamais; mais je ne m'en effraie pas; & après avoir reçu d'elle des vers charmans le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'eſpère toujours que je ſerai aſſez heureux pour avoir une relation de ſes campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg, &c.



Digitized by Google

# LETTRE CLXVII.

## *Du Roi.*

Au camp de Reichenberg, ce 24 auguſte 1741.

DE tous les monſtres différens
Vous voulez que je ſois l'Hercule,
Que Vienne avec ſes adhérens,
Genève, Rome avec la bulle
Tombent ſous mes coups aſſommans:
Approfondiſſez mieux vos gens,
Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.
L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion
Se ſoutient par prévention,
Par caprice & par ignorance.
La foudroyante Vérité
A pourſuivi ce monſtre en Grèce;
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.
Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté:
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et monté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon Évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon;
Et la reſpectable Nature
Lorſqu'elle daigna travailler
A pêtrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.

Croyez-moi, c'eſt peine perdue

Digitized by Google

Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue ;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil & ſes fiers adverſaires,
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions & les vipères,
Et de conquérir des États,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.
Eh ! que m'importent ſes travers,
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'*après le feu de la guerre*,
La paix renaiſſant ſur la terre,
Pallas vous conduiſe à Berlin.
Là, tantôt au ſein de la ville
Goûtant le plus brillant deſtin,
Ou préférant le doux aſile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laiſſant repoſer le fier Mars,
Nous jouirons comme Épicure
De la volupté la plus pure,
En laiſſant aux ſavans bavards
Leur phyſique & métaphyſique ;
A meſſieurs de la *méchanique*,
Leur mouvement perpétuel ;
Au calculateur éternel,
Sa fluxion géométrique ;
Au dieu d'Épidaure empirique,
Son grand remède univerſel ;
A tout fourbe, à tout politique,
Son ſcélérat Machiavel ;
A tout chrétien apoſtolique,
Jéſus & le péché mortel ;

Digitized by Google

En nous réservant pour partage
Des biens de ce monde l'usage,
L'honneur, l'esprit & le bon sens,
Le plaisir & les agrémens.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même fidélité que les Septante translatèrent la Bible. Je crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dire contre la religion, que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde; mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, & qui n'ont d'autre fonction que de peupler & remplir l'enclos.

Je crois que nous nous battrons bientôt; c'est œuvre assez folle; mais que voulez-vous? il faut être quelquefois fou dans sa vie.

Adieu, cher Voltaire. Écrivez-moi plus souvent; mais sur-tout ne vous fâchez pas si je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaissez mes sentimens.

---

## LETTRE CLXVIII.

### *De M. de Voltaire.*

Cirey, ce 21 décembre 1741.

SOleil, pâle flambeau de nos tristes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire à

Digitized by Google

Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes États ;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats :
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le nord.

C'eſt ce que je diſais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de V. M., ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon ; auſſi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'hiſtoire de Louis XIV me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que Féderic élargit la ſphère de mes idées. Les vers que V. M. a fait dans Neiſs reſſemblent à ceux que Salomon feſait dans ſa gloire, quand

Digitized by Google

il disait, après avoir tâté de tout : *Tout n'est que vanité.* Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes & de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siège. Mais n'en déplaise, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poésie ;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie ;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la Victoire ;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

V. M. a fait bien des choses en peu de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison

Digitized by Google

qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton:

*Amongst unequals no society.*

Il y a encore un autre malheur, c'est que V. M. peint si bien les nobles fripponneries des politiques, *les soins intéressés* des courtisans, &c. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, & qu'elle croira qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.

Digitized by Google

## LETTRE CLXIX.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 8 janvier 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE vous dois deux lettres, à mon grand regret, & je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que Dieu a créé les ânes, les colonnes doriques, & nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres sont faits pour jouir des biens qu'il produit.

A présent me voilà à argumenter avec une vingtaine de Machiavel plus ou moins dangereux. L'aimable Poésie attend à la porte, sans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemnisation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de dispositions, &c. On publie que vous avez fait telle chose à laquelle vous n'avez jamais pensé; on suppose que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouissez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt est de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous cri-

Digitized by Google

tique ; un gazetier fait votre satyre ; les voisins vous déchirent ; chacun vous donne au diable en vous accablant de protestations d'amitié. Voilà le monde ; & telles sont en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poésie pour la politique ? La seule ressemblance qui se trouve entre l'une & l'autre, est que les politiques & les poëtes sont le jouet du public, & l'objet de la satyre de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Rémusberg reprendre la houlette & la lyre, veuille le Ciel, pour *ne les quitter jamais* ! Je vous écrirai de cette douce solitude avec plus de tranquillité d'esprit. Peut-être Calliope m'inspirera-t-elle encore. Je suis tout à vous.

---

## LETTRE CLXX.

*Du Roi.*

Olmutz, ce 3 février 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

LE démon qui m'a promené jusqu'à présent, m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera ; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin,

Digitized by Google

de l'avoine & de la paille hachée ? Je crois que je ne rimerai à préſent qu'en *oin* & en *ions*.

Laiſſez calmer cette tempête ;
Attendez qu'à Berlin ſur les débris de Mars,
La Paix ramène les beaux-arts.
Pour faire enfler les ſons de ma tendre muſette,
Il faut que la fin des haſards
Impoſe le ſilence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être ; cependant il n'y a rien à faire à préſent, & d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage ; c'eſt mon unique conſolation, mon délaſſement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût & que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, & qui ne travaille que par néceſſité.

Aurait-on dû préſumer, cher Voltaire, qu'un nourriſſon des Muſes dût être deſtiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe ? Cependant c'eſt un fait qui eſt authentique, & qui n'eſt pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un payſan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus*

Digitized by Google

*plus qu'il n'y en a ; moi qui le fais & qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée superstitieuse des grandes révolutions des empires ; mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mues par des ressorts communs, & par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La supercherie, la mauvaise foi & la duplicité sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations, & qui en devraient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets ; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis & mon indépendance.

Adieu, cher Voltaire ; peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis, avec tous les sentimens que vous pouvez imaginer, votre fidèle ami.



Digitized by Google

## LETTRE CLXXI.

*Du Roi.*

Selovitz, ce 23 mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième ; vous me répondriez que ces gens sont fous, sots & furieux de se prêter ainsi aux caprices & à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous disais que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous fesons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous écrieriez : Ah, barbares ! ah, brigands ! inhumains que vous êtes, les injustes n'hériteront point du royaume

Digitized by Google

des cieux, selon S. Matthieu, chap. XII, verſ. 24.

Puiſque je prévois tout ce que vous me diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête aſſez folle, dont vous aurez entendu parler ſous le nom de *Roi de Pruſſe*, apprenant que les États de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à ſon ſecours, qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diverſion en Baſſe-Autriche, & qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend *dans peu* à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le ſervice de ſon allié.

Voilà de la généroſité, diriez-vous, voilà de l'héroïſme; cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes. C'eſt la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, & enſuite avec ſon fard & ſes pompons.

De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets? combien les jugemens ne varient-ils point? Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même ſoleil qui leur plaiſait à ſon aurore, les fatigue à ſon couchant. Delà viennent ces réputations établies, effacées, & rétablies pourtant; & nous ſommes aſſez inſenſés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la ré-



Digitized by Google

putation ! Eſt-il poſſible qu'on ne ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaie depuis le temps qu'elle eſt connue ?

Je ne vous écris point de vers, parce que je n'ai pas le temps de toiſer des ſyllabes. Souffrez que je vous faſſe ſouvenir de l'hiſtoire de Louis XIV ; je vous menace de l'excommunication du Parnaſſe, ſi vous n'achevez pas cet ouvrage.

Adieu, cher Voltaire ; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'Apollon, qui s'eſt enrôlé chez Bellone. Peut-être reviendra-t-il un jour ſervir ſous ſes vieux drapeaux.

Je ſuis toujours votre admirateur & ami.

---

## LETTRE CLXXII.

### *Du Roi.*

Triban, ce 12 avril 1742.

C'Eſt ici que l'on voit tous les ſaints ennichés,
Dans les bois, ſur les ponts, ſur les chemins perchés,
Et meſſieurs les gueux, leur cortège,
Qui ſe morfondent ſur la neige ;
Tandis que, tranchant du Créſus,
Les puiſſans comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs ſujets, & ſe mangent eux-même
Pour entretenir leurs chevaux ;
Et que nos ſeigneurs les bigots,
Bien mieux inſtruits de leur cuiſine
Que des pauvres & de leurs maux,
Chez les élus & leurs égaux,

Digitized by Google

S'en vont promener leur doctrine,
Et ſe faire admirer des ſots.

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême n'en ſont pas moins aimables & malins. C'eſt peut-être la ſeule nation qui trouve dans l'infortune même une ſource de plaiſanteries & de gaieté. C'eſt aux cris de M. de Broglio que je ſuis accouru à ſon ſecours, & que la Moravie reſtera en friche juſqu'à l'automne.

Vous me demandez pour combien meſſieurs mes frères ſe ſont donné le mot de ruiner la terre : à *cela je réponds que je n'en ſais rien*; mais que c'eſt la mode à préſent de faire la guerre, & qu'il eſt à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de Saint-Pierre, qui me diſtingue aſſez pour m'honorer de ſa correſpondance, m'a envoyé un bel ouvrage ſur la façon de rétablir la paix en Europe, & de la conſtater à jamais. La choſe eſt très-praticable; il ne manque pour la faire réuſſir que le conſentement de l'Europe, & quelques autres bagatelles ſemblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher Voltaire, du grandiſſime plaiſir que vous me promettez en me feſant eſpérer de recevoir bientôt l'hiſtoire de Louis XIV.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je ſuis jaloux;
Cher Voltaire, donnez-les nous.



Digitized by Google

Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'eſt point de ſalut ſans vous.

Vous penſez peut-être que je n'ai point aſſez d'inquiétudes ici, & qu'il fallait encore m'alarmer ſur votre ſanté. Vous devriez prendre plus de ſoin de votre conſervation : ſouvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéreſſe, & combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penſer. J'aime Rémusberg & les jours tranquilles ; mais il faut ſe plier à ſon état dans le monde, & ſe faire un plaiſir de ſon devoir.

D'abord que la paix ſera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaiſirs & les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ſes lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos ſavans avec leurs lecteurs :
Mais que me ſerviront ces fêtes,
Cher Voltaire, ſi vous n'en êtes ?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire ſur le point de pourſuivre ma marche. Adieu, cher Voltaire ; n'oubliez pas un pauvre Ixion qui travaille comme un miſérable à la grande roue des événemens, & qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime.

Digitized by Google

## LETTRE CLXXIII.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, avril 1742.

SIRE,

PEndant que j'étais malade, V. M. a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de V. M. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temesvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand V. M. courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrais & des Pandours,
Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles;



Digitized by Google

Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainſi que le Pariſien,
Badaud, crédule & ſatyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Iſle & de vous peut-être,
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Styx; mais je ſuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe?

Au-lieu de cette horrible guerre
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément que Licurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il eſt vrai pourtant que Henri IV n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ſes Mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'état Villeroi, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plai-

Digitized by Google

sant qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, Sire, que la diète Européane, ou Europaine, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, V. M. m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV*; car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de V. M. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrein; mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à V. M. un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Rémusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Rémusberg & dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette

Digitized by Google

vénération qui ne finira jamais, & de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

---

## LETTRE CLXXIV.

### *De M. de Voltaire.*

Paris, ce 15 mai 1742.

Quand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, & viviez ſous vos loix,
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainſi qu'en vos exploits, *la brillante Victoire.*
La Politique à ſon côté,
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'uniſſant, & trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires:
Chaque jour des deſſeins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots;
Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout

cela vous eſt naturel ; vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité que vous faites de la muſique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelqu'eſpérance que V. M. raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de Saint-Pierre (*a*) a envoyé à V. M. Je préſume qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philoſophe ſait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de feſeurs & de feſeuſes de cabrioles, que V. M. fait venir de France dans ſes États. On ne danſe guère que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la

(*a*) L'abbé de Saint-Pierre a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Du Bois appellait ſes ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

Digitized by Google

dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire. Voiture vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au-lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont V. M. décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; & ſi Dieu aimait un peu le genre-humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger.

C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, & qui pour-

Digitized by Google

raient convenir à V. M.; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos États; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

---

## LETTRE CLXXV.

### *De M. de Voltaire.*

Paris, ce 26 mai 1748.

LE Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!
L'Autrichien vaincu, *fuyant devant mon roi*,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur suprême,
Cherchant par-tout la mort; & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.

Digitized by Google

Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel! que je vous dois haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage.
Vous êtes un héros, mais vous êtes un sage:
Votre raison maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire,
Du sang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

Je songe à l'humanité, Sire, avant de songer à vous-même; mais après avoir en abbé de Saint-Pierre pleuré sur le genre-humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire sera complète si V. M. force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne & l'arbitre de l'Europe; vous en serez le pacificateur, & nos prologues d'opéra ne seront plus que pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événemens de ce monde. Je savais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau siècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte Du Four allait voir le maréchal de Broglio, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte

Digitized by Google

Du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. V. M. n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations; mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros est toujours sensible, & que ce même homme qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, Sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plus tôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois & que les héros, ne le retenait pas, & qui sera attaché à jamais à V. M. avec le plus profond respect & la plus tendre vénération.

Digitized by Google

# LETTRE CLXXVI.

## *Du Roi.*

Au camp de Kuttenberg, ce 18 juin 1742.

LEs palmes de la Paix font ceſſer les alarmes ;
Au tranquille olivier nous ſuſpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le ſanguinaire ſon
Du tambour redoutable & du bruyant clairon ;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant ſa rage,
Souillait de ſang humain, de morts & de carnage,
Cultivés avec ſoin, fourniront dans trois mois
L'heureuſe & l'abondante image
D'un pays régi par les loix.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le feſait paraître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours, & partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit ; & ce monſtre barbare,
De la Diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureuſe Paix ! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fait la deſtructive Guerre !
Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs,
Plus que jamais ſerein, prodigue tes faveurs !
Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fonde,
Penſe que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition & l'Intérêt.

J'eſpère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour

Digitized by Google

pour le ſceller de votre part, & je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me le demandez.

Je ne puis vous entretenir encore juſqu'à préſent que de marches, de retraites honteuſes, de pourſuites, de coïonneries, & de toutes ſortes d'événemens qui, pour rouler ſur des matières fort graves, n'en ſont pas moins ridicules.

La ſanté de Rotembourg commence à ſe rétablir; il eſt entiérement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais aſſez raiſonnable pour ne choiſir un mal que lorſqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui ſe détermine à ſe faire arracher une dent quand elle eſt cariée, livrera bataille lorſqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du ſang dans une pareille conjoncture, c'eſt véritablement le ménager; c'eſt une ſaignée que l'on fait à ſon ennemi en délire, & qui lui rend ſon bon ſens.

Adieu, cher Voltaire; croyez toujours, & juſqu'à ce que je vous diſe le contraire, que je vous eſtime & aimerai toute ma vie.



Digitized by Google

## LETTRE CLXXVII.

### *Du Roi.*

Au camp de Kuttenberg, ce 20 juin 1742.

Enfin ce Bork eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Émilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie
Et de cette aimable ſaillie
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu;
Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir-faire;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles, & plus encore de celui de Rémusberg. Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions, hier il en eſt parti un chargé de fumée, & demain il en arri-

Digitized by Google

vera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs prisonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos hussards vont actuellement battre la campagne pour amener des paysans, des chariots & des vivres ; nous fesons transporter nos blessés & nos malades pour le pays où nous les suivrons bientôt.

Puissiez-vous jouir sans discontinuation d'une santé ferme & vigoureuse ; puissiez-vous, plus philosophe que vous n'êtes, préférer la solitude de Charlottenbourg aux charmes du palais d'Armide que vous habitez ; puissiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable ! Ce sont les souhaits que vous fait un ancien ami du fond de son cœur. Adieu.

---

## LETTRE CLXXVIII.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, juin 1742.

Sire, me voilà dans Paris ;
C'est, je crois, votre capitale :
Tous les sots, tous les beaux esprits,
Gens à rabat, gens à sandale,
Petits maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous sans intervalle.
Sitôt que je suis apperçu,
On court, on m'arrête au passage :
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu



Digitized by Google

Ce roi ſi brillant & ſi ſage ?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique ?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu ?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadême,
Homme ſimple redevenu ?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même ?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave & de Turenne
Dans les camps & dans les combats,
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace & Mécène.
A mes côtés un raiſonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur :
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il ſera conſtant,
Il ſera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : Que m'importe ſa conſtance ?
Il eſt aimable, il me ſuffit,
Et voilà tout ce que j'en penſe ;
Puiſqu'il ſait plaire, tout eſt dit.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Thiriot me dit triſtement :
Ce philoſophe conquérant
Daignera-t-il inceſſamment
Me faire payer mes meſſages ?
Ami, n'en doutez nullement ;
On peut compter ſur ſes largeſſes ;

Digitized by Google

Mon héros eſt compatiſſant,
Et mon héros tient ſes promeſſes :
Car ſachez que, lorſqu'il était
Dans cet âge où l'homme eſt frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu ſa parole.

C'eſt ainſi que tout le monde, en me parlant de V. M., adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous toujours des villes, & ſerai-je toujours à la ſuite d'un procès ? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma *cour* à *V. M.* ? &c.

---

## LETTRE CLXXIX.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, juillet 1742.

SIRE,

J'Ai reçu des vers & de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous penſions que V. M. ne ſongeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de Broglio, votre ancien ami de Strasbourg. V. M. a gliſſé dans ſa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui eſt ſi harmonieux à mon oreille : voici une Ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui ſembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le ſeigneur des



Digitized by Google

nations, Féderic II, Féderic-le-Grand, a exaucé mes vœux, & à peine mon Ode, bonne ou mauvaise (a), a été faite, que j'ai appris que V. M. avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes; l'autre moitié crie aussi & ne sait ce dont il s'agit; quelques abbés de Saint-Pierre vous béniffent au milieu de la criaillerie. Je suis un de ces philosophes; je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix, & que le héros du siècle sera le pacificateur de l'Allemagne & de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de viteſſe

Ce vieillard vénérable à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années.

Achille a été plus habile que Neſtor; heureuſe habileté ſi elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où V. M. pourra amuſer cette grande ame pêtrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il ſoit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curioſité, ou que je les ferai

(a) Ode à la Reine d'Hongrie.

Digitized by Google

venir ; il y a de petites choſes qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que Féderic-le-Grand en fait de ſi grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire ; mais vous ſerez celui du genre-humain ; vous voudrez que chacun jouiſſe en paix de ſes droits & de ſon héritage, & qu'il n'y ait point de troubles ; ce ſera la pierre philoſophale de la politique, elle doit ſortir de vos fournaux : dites, je veux qu'on ſoit heureux, & on le ſera ; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puiſſé-je être témoin à Berlin de vos plaiſirs & de votre gloire !

---

## LETTRE CLXXX.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, juillet 1742.

O Le plus extraordinaire de tous les hommes ! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la muſique & des vers, le tout ſi vîte & ſi gaiement ;

C'eſt à vous de chanter ſur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ſes exploits ;
C'eſt à moi de me taire, & ma muſe ſtérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux eſprits, vous, bel eſprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Raſſurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix.



Digitized by Google

Après les éclats du tonnerre.
Ainſi ce roi berger, & poëte, & ſoldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les ſons de ſa lyre, en ſortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable :
Adouciſſez vingt rois par des ſons plus touchans ;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la Diſcorde & ſes enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants !
Qu'ils ſentent expirer leur fureur mutuelle ;
Que l'Horreur vous écoute & ſe change en douceur ;
Que le Ciel applaudiſſe, & que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Diſe : Je lui dois mon bonheur !

J'ai toujours eſpéré cette paix univerſelle, comme ſi j'étais un bâtard de l'abbé de Saint-Pierre. La faire pour ſoi tout ſeul ſerait d'un roi qui n'aime que ſon trône & ſes États, & cette façon de penſer n'eſt pas ſelon nous autres philoſophes qui tenons qu'il faut aimer le genre-humain. L'abbé de Saint-Pierre vous dira, Sire, que pour gagner le paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois & aux Siléſiens. La relation de votre bataille de Chotſits (*a*), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous ſavez écrire comme combattre ; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philoſophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre mo-

(*a*) Cette bataille eſt du 17 mai 1742 ; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

Digitized by Google

deſtie. Cette ſimplicité eſt bien plus héroïque que ces inſcriptions faſtueuſes qui ornaient autrefois trop ſuperbement la galerie de Verſailles, & que Louis XIV fit ôter par le conſeil de Deſpréaux ; car on n'eſt jamais loué que par les faits : cette petite anecdote pourra ſervir à augmenter votre eſtime pour Louis XIV (*a*).

J'eſpère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlottenbourg, & jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen, qui fait tant de choſes de bonne heure. Je ſerai probablement le mois prochain à *Bruxelles*, & *delà* je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore paſſer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotſits en vers ! quel triſte nom que ce Chotſits ! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotſits, qui ne rime à rien, & qui écorche les oreilles ? n'importe je voudrais paſſer ma vie auprès du vainqueur de Chotſits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
Je ne préfère point à ſa cour glorieuſe
Ces tendres ſentimens, & la langueur flatteuſe
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faibleſſe une amitié ſolide ;
Vous m'appellez Renaud de molleſſe abattu ;
Grand Roi, je ne ſuis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la Vertu.

(*a*) Il en reſtait encore de très-faſtueuſes ; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenſer les nations voiſines.

Digitized by Google

Oui, Sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, & d'être aimé de V. M., si j'abandonnais pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, & dont l'amitié courageuse & inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, & je reviendrai à ses autels.

Puissé-je ainsi dans le cours de ma vie,
Passer du ciel de mon héros
A la planète d'Émilie !
Voilà mes tourbillons & ma philosophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à V. M. les papiers qu'elle demande, & elle aura le reste dès que je serai à Bruxelles.

Vainqueur de Charles & son ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne soyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier soyez d'intelligence.

Dieu & le diable savent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à V. M. sur ce beau sujet, vers la fin du mois de juin, & comment elle est parvenue en d'autres mains ; je suis

Digitized by Google

fait, moi, pour ignorer le deſſous des cartes. J'ai eſſuyé une des plus illuſtres tracaſſeries de ce monde; mais je ſuis ſi bon coſmopolite que je me réjouirai de tout.

## LETTRE CLXXXI.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 25 juillet 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE vous paie à la façon des grands ſeigneurs, c'eſt-à-dire que je vous donne une très-mauvaiſe Ode (*a*) *pour la bonne* que vous m'avez envoyée, & de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je penſe que c'eſt une des premières Odes où l'on ait tant parlé de politique; mais vous devez vous en prendre à vous-même; vous m'avez incité à défendre ma cauſe. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux eſt celui de la juſtice & de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poéſie, quand même les vers alexandrins n'en ſeraient pas auſſi harmonieux qu'on pourrait le déſirer.

La reine de Hongrie eſt bien heureuſe d'avoir un procureur qui entende auſſi-bien que vous le rafinement & les ſéductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne ſe ſoient pas

(*a*) Sur les jugemens que le public porte de ceux qui ſont chargés du malheureux emploi de politiques.

Digitized by Google

vidés par procès, car en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine, & de vos talens, je n'aurais pu tenir contre Apollon & Vénus.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits & leurs prétentions à main armée; mais je me souviens d'un temps où, si vous eussiez eu une armée, elle aurait à coup-sûr marché contre les Desfontaines, les Rousseau, les Van Duren, &c. &c. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de Saint-Pierre n'aura pas lieu, il ne restera d'autres ressources aux rois pour terminer leurs différends, que d'user de voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions, auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs & les calamités qui en résultent, sont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a saisi l'Europe, & l'a quittée presqu'aussi-tôt.

Je m'embarrasse très-peu des cris des Parisiens: ce sont des frelons qui bourdonnent toujours; leurs brocards sont comme les injures des perroquets, & leurs jugemens aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand Broglio soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme?

Digitized by Google

Je ne me pique point de dom-quichotiſme ; & loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redreſſer les miennes, ſi je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais Voltaire le philoſophe ne ſe laiſſera entraîner par le nombre. Premiérement c'eſt une règle générale qu'on n'eſt tenu à ſes engagemens qu'autant que ſes forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiſcence de ſa nouvelle épouſée. Mais comme dans le mariage les déſirs de la femme abſorbent ſouvent les forces du mari, de même dans la guerre la faibleſſe des alliés appeſantit le fardeau ſur un ſeul, & le lui rend inſupportable. Enfin, pour finir la comparaiſon, lorſqu'un mari croit avoir des preuves ſuffiſantes de la galanterie de ſa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article ; vous êtes aſſez inſtruit & aſſez politique pour le ſentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre ſéjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, & je voudrais que vous fuſſiez au ſeul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous eſtime & je vous aime. *Vale.*

Digitized by Google

## LETTRE CLXXXII.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 7 auguſte 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

VOus me dites poétiquement de ſi belles choſes, que ſi je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trève de héros, d'héroïſme, & de tous ces grands mots qui ne ſont plus propres depuis la paix qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelqu'hémiſtiche de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuſeront & plairont mieux
Que par l'encens & par l'hommage
Qui, vous ſoit dit, eſt un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne ſont jamais plus charmans que ſur le badinage. Il n'eſt pas donné à tout le monde de faire rire l'eſprit: il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles qui a ouvert & copié votre lettre; il l'a envoyée à Paris & par-tout. Je crois

Digitized by Google

que le vieux Neſtor n'eſt pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher Voltaire, de reſtituer une ſyllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez ſi inhumainement ravie : & puiſqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque choſe, j'oſe vous faire remarquer que Cotuchitz rime aſſez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime & de la raiſon.

Vous vous formaliſez de ce que je vous crois de la paſſion pour la marquiſe du Châtelet ; je penſais mériter des remerciemens de votre part de ce que je préſumais ſi bien de vous. La marquiſe eſt belle, aimable ; vous êtes ſenſible, elle a un cœur ; vous avez des ſentimens, elle n'eſt pas de marbre ; vous habitez enſemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philoſophie à la plus aimable femme de France ? Ne vous en déplaiſe, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre perſonnage. Je n'imaginais pas que les plaiſirs fuſſent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en ſoit, vous m'avez promis de me ſacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me ſuffit. Plus je croirai que cette abſence de la marquiſe vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaiſſance. Gardez-vous bien de me détromper.

Digitized by Google

J'entends déjà cent belles choſes,
Toutes nouvellement écloſes,
Et des bons mots ſur tous ſujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ſes roſes,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le ſimple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, ſans gêne,
Que nous écouterons voluptueuſement.
Ami, votre diſcernement
Mêlera ſes préceptes graves,
Et mettra de juſtes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour ſoutenir notre enjoûment,
Et tout l'eſſor de la faillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous ſervir d'ambroiſie;
Et dans cette bachique orgie
L'on ſaura fuir également
L'aſſoupiſſante léthargie,
Et le fougueux emportement.

Adieu, cher Voltaire; ſoyez juſte envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame du Châtelet, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous eſtiment, & donnez-leur quelques-uns de vos momens.

---

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE CLXXXIII.

### *Du Roi.*

Aix-la-Chapelle, ce 26 auguſte 1741.

DE la ſource où la Faculté
Promet à la goutte & colique,
Gravelle, chancre & ſciatique,
La bonne humeur & la ſanté;

De cet endroit où tant de gens viennent pour ſe divertir & d'où tant d'autres s'en retournent ſans *être guéris*, & où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité & les préjugés amènent tant de perſonnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade & en qualité de bel eſprit.

Nous ſommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, & même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet, tel que vous l'avez fait repréſenter ſur le théâtre de Paris, & de ramaſſer ce que vous avez fait du *Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuſer & pour m'inſtruire. Vous ſerez reçu avec tout le déſir de l'impatience & avec tout l'empreſſement de l'eſtime. *Vale.*



Digitized by Google

## LETTRE CLXXXIV.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 29 auguſte 1742.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillans & doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnaſſe habitez-vous?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des ſots & des fous,
Qu'un triſte Eſculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'eſt emparée de moi ſur le chemin de Lille à Bruxelles, ſoit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-Chapelle. Cette fluxion me rend ſourd, & il ne faut pas l'être avec V. M.; ce ſerait être impuiſſant en préſence de ſa maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, & tel qu'il a révolté les dévots; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent Molière, & les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot; ſi Socrate en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë.

J'avoue que je ne ſais rien qui déshonore

Digitized by Google

plus mon pays que cette infame superstition faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Prusse pour maître, & le peuple Anglais pour concitoyen. Nos Français en général ne sont que de grands enfans ; mais aussi, c'est à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres pensans est excellent chez nous, & demande grâce pour le reste.

A l'égard de mon bavardage historique, une première cargaison partit le 20 de ce mois de Paris, adressée au fidèle David Gérard, & la seconde est toute prête. J'ai déjà demandé pardon à V. M. *de la peine qu'elle* aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai rassemblé.

Je m'imagine que le paquet est actuellement en chemin pour venir ennuyer V. M. à Aix-la-Chapelle.

Je sais certainement (si ce mot est permis aux hommes) que ce n'est point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle est devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris dans un temps de crise, & c'est un espion de *la personne* que V. M. soupçonne qui a fait tout le mal.

V. M. l'avait très-bien deviné, elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Sur tout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois, & que son Ode sur cette matière toute neuve, est



Digitized by Google

pleine d'une poésie & d'une philosophie vraie & sublime !

Plût à Dieu que V. M. eût également raison dans les beaux complimens qu'elle me fait dans son avant-dernière lettre, au sujet de la marquise.

Ah ! vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce & trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur ;
Plût au Ciel que je l'eusse encore,
Ce premier des divins présens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui passe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas ! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour ;
D'un homme je ne suis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poëtes
Qui soient encor dans leur printemps,
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Gresset est dans cet heureux temps ;
C'est Gresset qui devait se rendre
Dans le Parnasse de Berlin :
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'osa faire ce chemin.
Il languit dans sa Picardie
Entre les bras de sa catin,
Et sur des vers de tragédie.

Digitized by Google

## LETTRE CLXXXV.

*Du Roi.*

Aix-la-Chapelle, ce 1er. ſeptembre 1742.

*FEDERICUS VIRGILIO, ſalut.*

JE ſuis arrivé dans la capitale de Charlemagne, & de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court ſous votre nom, & qui, de quelqu'auteur qu'elle puiſſe être, mériterait d'être ſortie de votre plume. Elle a fait ma conſolation dans un pays où il n'y a guère de ſociété, où l'on boit les eaux du Styx, & dans lequel la charlatanerie des médecins étend ſa domination juſque ſur l'eſprit. Je voudrais que les Français penſaſſent tous comme l'auteur de cette lettre, & que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers; je voudrais enfin que vous euſſiez fait cette lettre & que vous me l'euſſiez envoyée. Mais qu'ai-je beſoin de vos lettres? l'auteur eſt dans le voiſinage: ſi vous veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfére infiniment le plaiſir de vous entendre à celui de vous lire. J'eſpère de votre politeſſe que vous voudrez me faire cette galanterie, & m'apporter en même temps ce Mahomet proſcrit en France par les bigots, & écuméniſé par les philoſophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage,



Digitized by Google

j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu.

## LETTRE CLXXXVI.

### *De M. de Voltaire.*

Bruxelles, ce 2 septembre 1742.

Vous laissez reposer la foudre & les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit & fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlottenbourg
Du fameux Polignac (*a*) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire:
Que fesons-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts & de l'empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutane & courtisans en mitre,
Portant au Capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monsignors tremblans dans l'Italie,
Restons dans ce palais, le temple du Génie;

(*a*) Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de Polignac avait formée.

Digitized by Google

Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui ;
Rome n'eſt que la ſainte, & l'autre eſt avec lui.

Sans doute, Sire, que les ſtatues du cardinal de Polignac vous diſent ſouvent de ces choſes-là ; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'eſt pas de marbre & qui vaut bien toutes vos ſtatues.

Hier je fus en préſence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des loix
Aux ames les plus rebelles ;
Pour briller, leurs étincelles
Sur le plus friand minois,
Qui ſoit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, & ce très-joli viſage appartiennent à madame de Valſtein ou Vallenſtein, l'une des petites nièces de ce fameux duc de Valſtein, que l'empereur Ferdinand fit ſi proprement tuer au faut du lit par quatre honnêtes Irlandais ; ce qu'il n'eût pas fait aſſurément s'il avait pu voir ſa petite nièce.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes ?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je : ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.



Digitized by Google

Leur tendreſſe, leur inconſtance,
Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait ſouvent verſer des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin, j'appris que la cauſe de ſa douleur vient de ce que le comte de Furſtemberg eſt pour ſix mois, les bras croiſés, par l'ordre de V. M., dans le château de Véſel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer delà. Je lui dis qu'il y avait deux manières; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, & d'aſſiéger Véſel; la ſeconde de ſe faire préſenter à V. M., & que cette façon-là était incomparablement plus ſûre.

Alors j'apperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valſtein vous portait la demande,
Et qui diſait ces mots que l'on doit retenir:
Alors qu'une belle commande,
Les autres ſouverains doivent tous obéir.

## LETTRE CLXXXVII.

### *Du Roi.*

Aix-la-Chapelle, ce 2 ſeptembre 1742.

JE ne fais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière auſſi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaiſir ſi vous l'aviez

Digitized by Google

ſuivie de près ; mais à préſent je crois être privé du plaiſir de vous voir. Je pars le 7 pour la Siléſie.

C'eſt bien ici le pays le plus ſot que je connaiſſe. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'uniſſon de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne penſent point ; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le ſens commun, & que l'occupation de la ſanté doit tenir lieu de toute autre choſe.

M. Chapel & M. Cotzviler ne veulent abſolument pas que l'on faſſe des vers ; ils diſent que c'eſt un crime de lèſe-faculté, & qu'on ne peut boire de l'hippocrène & de leurs eaux bourbeuſes en même temps dans le petit empire d'Aix. Je ſuis obligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu ſait comme je m'en dédommagerai lorſque je ſerai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je ſuppoſe que le prudent David Gérard aura tout gardé à Berlin juſqu'à mon arrivée. Je vous aſſure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous m'envoyez, & que vous faites par vos ouvrages la plus ſolide conſolation de ma vie.

Adieu, mon cher Voltaire ; je vous charge de la nourriture de mon eſprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets ſolides qui donnent des forces, & tantôt de ces mets fins dont la ſaveur charmante flatte & réveille le goût.

Digitized by Google

Soyez persuadé de l'estime, de l'amitié & de tous les sentimens distingués que j'ai pour vous.

## LETTRE CLXXXVIII.

### *Du Roi.*

Rémusberg, ce 13 octobre 1742.

J'Étais justement occupé à la lecture de cette histoire réfléchie (*a*), impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorsque je reçus votre lettre. La première espérance que je conçus, fut de recevoir la suite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le désir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui soit aussi capable que le vôtre de donner des idées justes, de former le goût, d'adouc.. & de polir les mœurs. Il sera l'ornement de notre siècle, & un monument qui attestera à la postérité la supériorité du génie des modernes sur les anciens. Cicéron disait qu'il ne concevait pas comment les augures fesaient pour s'empêcher de rire quand ils se regardaient; vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules & les fureurs du clergé.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, &c.

(*a*) Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations.

Digitized by Google

mais j'oſe dire à ſon honneur qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares & cruelles qu'on reproche aux précédens ; moins de fourberies, moins de fanatiſme ; plus d'humanité & de politeſſe. Après la guerre de Pharſale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts diſcutés que dans la guerre préſente ; il s'agit de la prééminence des deux plus puiſſantes maiſons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre ; ce ſont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, & de trouver place à la ſuite de l'hiſtoire que vous vous propoſez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde eſt couvert,
Ces nœuds que la Diſcorde a ſu l'art de diſſoudre :
Les aigles pruſſiens ont ſuſpendu leur foudre
Au temple de Janus que mes mains ont ouvert.
N'inſultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillans ſoldats oppoſent à l'orage ;
L'intérêt n'agit point ſur mes nobles guerriers ;
Ils ne demandent rien, leur amour eſt la gloire,
Le prix de leurs travaux n'eſt que dans la victoire.
Le repos leur eſt dû, & c'eſt ſous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaiſirs vont élever leur temple,
Que le Germain ſurpris avec ardeur contemple.

C'eſt ce temple dont vous jouirez lorſque vous le voudrez bien, & dont, en attendant, les inſtructions & les plaiſirs ſortiront pour nous autres.

J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de Polignac.

Digitized by Google

Que Polignac, ce ſavant homme,
Eſcamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde ſurpris
Nous eſcamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet; elle eſt pleine de réflexions vraies & d'alluſions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut par fois de vos bons mots;
Leurs ſottiſes, leurs momeries,
Leur vierge, leurs ſaints, leurs folies,
Et le non-ſens de leurs héros,
Leurs fourbes & leurs tromperies,
Et leurs ſaintes ſupercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fuſſent tout ornés de grelots;
Que du ſaint-père juſqu'au diacre,
Au-lieu de tonſure & de ſacre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne ſont d'aucun uſage,
Et ſcandaliſent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de Valſtein : je ſais bien que ſon ſoi-diſant neveu a eu de très-mauvais procédés avec ſes ſupérieurs, & que même il a voulu ſe battre à toute force.

Faites des vers & des hiſtoires à l'infini, mon cher Voltaire, vous ne raſſaſierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la ſource de ma reconnaiſſance. Adieu.

Digitized by Google

## LETTRE CLXXXIX.

*De M. de Voltaire.*

Bruxelles, ſans date du jour, novembre 1742.

SIRE,

JE ſuis bien heureux que le plus ſage des rois ſoit un peu content de ce vaſte tableau que je fais des folies des hommes. V. M. a bien raiſon de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages ſur ces ſiècles de ténèbres & de cruautés;

Et qu'il vaut mieux, ô blaſphêmes maudits!
Vivre à préſent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes euſſent pu penſer comme mon héros; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que Dieu eſt dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend S. Thomas. Il y a un caſuiſte qui examine ſi la Vierge eut du plaiſir dans la coopération de l'obombration du Saint-Eſprit; il tient pour l'affirmative, & en apporte de fort bonnes raiſons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y a eu dans cette diſpute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partiſans de Luther, de Zuingle, de Calvin & du pape en avaient uſé de même, il

Digitized by Google

n'y aurait eu que du plaisir à vivre avec ces gens-là.

Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le jansénisme & le molinisme y entretiennent une discorde qui pourrait bien devenir sérieuse, parce qu'on traite ces chimères sérieusement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, & les peuples en riront; mais les princes qui ont des confesseurs sont rarement des rois philosophes.

J'envoie à V. M. une petite cargaison d'impertinences humaines qui feront une nouvelle preuve de la grande supériorité du siècle de Frédéric sur les siècles de tant d'empereurs; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, V. M. se fait représenter paisiblement des comédies dans son palais. La troupe qui a joué devant elle n'est pas probablement comme ses troupes guerrières; elle n'est pas, je crois, la première de l'Europe.

Je pense avoir trouvé un jeune homme d'esprit & de mérite, qui fait fort joliment des vers, & qui sera très-capable de servir aux plaisirs de mon héros, de conduire ses comédiens, & d'amuser celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, & alors j'en donnerai

Digitized by Google

des nouvelles plus positives à Votre Majesté.

J'espère aussi lui envoyer deux ou trois siècles de plus ; mais il me faut autant de livres que vous avez de soldats, & ce n'est guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenses recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à présent V. M. jouit de la belle collection du cardinal de Polignac.

Roi très-sage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le fallon de *Marius* !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penser toujours bien,
D'agir en France & vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens & les Hessois en ordre de bataille ; ce sont de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de V. M., & elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles sortent de leur garnison. On disait qu'elles allaient à Dunkerque : le chemin est un peu scabreux, quoiqu'il paraisse assez beau.

Sire, que V. M. conserve ses bontés à son éternel admirateur !

Digitized by Google

## LETTRE CXC.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 18 novembre 1742.

J'Ai vu ce monument durable
Qu'au genre-humain vous érigez ;
J'ai lu cette hiſtoire admirable
De fous, de ſaints & d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces ſucceſſeurs de Pierre
Que joyeuſement vous bernez.

Que je ſuis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain !
Ah ! ſi j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant & ſévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'eſt un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez ſi fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une épître, une comédie & des mémoires qui, j'eſpère, ſeront fort curieux. Lorſque les deux premières pièces ſeront corrigées de façon que j'en ſois ſatisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous communiquer que des fragmens de la troiſième ; l'ouvrage en entier n'eſt pas de nature à être rendu public.

Je

Digitized by Google

Je ſuis cependant perſuadé que vous y trouveriez quelques endroits paſſables.

Je vois que vous avez une idée aſſez juſte de nos comédiens ; ce ſont proprement des danſeurs dont la famille de la Cochois fait la comédie. Ils jouent paſſablement quelques pièces du théâtre italien & de Molière ; mais je leur ai défendu de chauſſer le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de Polignac eſt arrivée à bon port, ſans que les ſtatues aient ſouffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre & cette antique pierre ;
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace & d'Homère ?
Leur eſprit & leur caractère,
Plus eſtimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apoſtolique, qui pouvait vous poſſéder, avait donc grand tort de ramaſſer tous ces buſtes ; mais moi qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothèque, & ces antiques dans ma galerie.

Je ſouhaite que meſſieurs les Anglais ſe divertiſſent auſſi-bien cet hiver en Flandres, que je me propoſe de paſſer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe, comme une coquette donne certaines faveurs cuiſantes à



Digitized by Google

ſes galans. J'en ſuis guéri heureuſement, & je conſidère à préſent comment les autres vont ſe tirer des remèdes par leſquels ils paſſent. La fortune balotte le pauvre empereur & la reine de Hongrie; je ſuis d'avis que la fermeté ou la faibleſſe de la France en décidera.

Au moins ſouvenez-vous que je me ſuis approprié une certaine autorité ſur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Hiſtoire générale*, *&c.* comme les chrétiens le ſont de leurs momens envers leur doux Sauveur. Voilà ce que c'eſt que le commerce des rois, mon cher Voltaire; ils empiètent ſur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en ſoit, vous m'enverrez votre hiſtoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car ſi je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifeſte par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, & que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, & ſur-tout ne prenez point racine à Paris, ſans quoi je ſuis perdu.

Digitized by Google

# LETTRE CXCI.

*De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, novembre 1742.

SIRE,

J'Ai reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelqu'eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours V. M. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi; mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,



Digitized by Google

L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci gai, doux & paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent & familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros! eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner & vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble & charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement:
Homme univerſel que vous êtes!
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie & le roi mon ſeigneur & maître voyaient la lettre de V. M., ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette & même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, & qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en aient dit les Céſar, les Antoine, & les Octave, vos devanciers, gens à grandes

Digitized by Google

actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois ; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien ;
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui *vous eusse aimé cruelle*,
Je jouirai sans repentir
Des caresses & du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers ; mais comme V. M. ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les grossiéretés de l'abbé Desfontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à V. M. Le cardinal de Fleury, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la Messe à un petit autel au milieu d'un jardin où il gelait. M. Amelot & M. de Breteuil arrivèrent, & lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon, bon, Messieurs*, dit-il, *vous êtes*



Digitized by Google

*des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la Messe à cet âge, & moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

---

## LETTRE CXCII.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 5 décembre 1742.

AU-lieu de votre Pucelle & de votre belle Histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser & de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de Césarion, & encore a-t-elle été fort mal jouée. D'Eguille, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé ; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha & l'oméga ; si je pouvais avoir les IV, V, VI & VIIe Chants, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur paiement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, & qu'il n'est

Digitized by Google

pas encore clair qui de nous deux reſtera le débiteur.

Si Paris eſt l'isle de Cythère, vous êtes aſſurément le ſatellite de Vénus ; vous circulez à l'entour de cette planète, & ſuivez le cours que cet aſtre décrit de Paris à Bruxelles & de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puiſſe vous y attirer, à moins que nos aſtronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du nord ne ſont pas auſſi mous que les peuples d'occident ; les hommes chez nous ſont moins efféminés, & par *conſéquent* plus mâles, plus capables de travail, de patience, & peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'eſt juſtement cette vie de ſibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes & de vos généraux.

Sur-tout, en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou ſaurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut diſſimuler.

Adieu, cher Voltaire ; écrivez-moi ſouvent, & ſur-tout envoyez-moi vos ouvrages & la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre ſe ſent un peu du ſtyle laconique. Elle vous ennuiera moins, ſi je n'en ai pas déjà trop dit.



Digitized by Google

## LETTRE CXCIII.

### *Du Roi.*

Ce 22 février 1743.

NOus avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous fesait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante & qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, & les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir : j'ai participé vivement à vos trophées ; il m'a semblé que j'avais fait Mérope, & que c'était à moi que le public rendait justice.

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps ; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muses. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle (j'ai la rage de la dépuceler), & votre His-

Digitized by Google

toire, & vos Épigrammes, & vos Odes, & vous-même. Enfin j'espère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point injustice sur mon caractère : d'ailleurs il vous est permis de badiner sur mon sujet comme il vous plaira.

Adieu, cher Voltaire ; je vous aime, je vous estime, & vous aimerai toujours.

---

## LETTRE CXCIV.

### *Du Roi.*

Ce 26 mars 1743.

J'Ai bien cru que vous seriez content de ma sœur de Brunswick. Elle a reçu cet heureux don du Ciel, ce feu d'esprit, cette vivacité par où elle vous ressemble, & dont malheureusement la nature est trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du Ciel pour vous sembla ravir,
Mais dont sa main trop limitée
Ne put assez bien se munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'est-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le sot croit en avoir,
Et du matin jusques au soir
Prend pour esprit l'étourderie.

Digitized by Google

La bégueule avec ſon miroir
Le met dans ſa minauderie ;
Le gros ſavant qui fait valoir
L'aſſommant poids de ſon ſavoir,
Se chatouille, & ſe glorifie
Que le Ciel l'ait voulu pourvoir
Du ſens dont ſa tête eſt bouffie.

Il n'eſt pas juſqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre ;
Pour s'en déſabuſer, je crois
Qu'il doit ſuffire de l'entendre.

Je ne ſais trop où vous êtes à préſent, mais je ſuis toutefois perſuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y ſerez oublié. C'eſt de quoi vous aſſure votre admirateur.

*P. S.* Mon ſouvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace (*a*) ;
Je ne veux point, ſur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

---

## LETTRE CXCV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 6 avril 1743.

MON CHER VOLTAIRE,

VOus me comblez de biens pendant que je garde ſur vous un morne ſilence : je reçois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles

(*a*) M. de Voltaire avait fait demander le portrait du Roi.

Digitized by Google

& de votre étude, lorſque je cours encore de province en province ſans pouvoir fixer mon étoile errante, & reprendre mes anciens erremens.

Me voilà enfin de retour de Breslau après avoir politiqué, financé & martialiſé de reſte. Je compte de goûter à préſent quelque repos & de recommencer mon commerce avec les Muſes. Je vous enverrai bientôt l'avant-propos de mes Mémoires. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort & celle de mes contemporains, & cela parce qu'il eſt écrit en toute vérité, & que je ne me ſuis éloigné en quoi que ce ſoit de la fidélité qu'un hiſtorien doit mettre dans ſes récits. Votre Hiſtoire de l'eſprit humain eſt admirable, mais qu'elle eſt humiliante pour notre eſpèce & pour la Providence même! ſi pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde & ſervir de reſſorts aux changemens qui arrivent ſur la terre.

Je ſuis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait ſi fort abattu. Je me flatte que l'eſprit ſoutiendra le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'Argens a fait repréſenter ſa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris; mais je l'en ai diſſuadé, car il aurait été ſifflé à coup-ſûr. Vous êtes unique: vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, &

Digitized by Google

un poëme épique à vingt ; mais tout le monde n'eſt pas Voltaire.

Les tracaſſeries ridicules des dévots de Paris ſont parvenues juſqu'au nord. Je m'attendais bien que Voltaire ſerait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de Midas croſſés-mîtrés. Gagnez ſur vous de mépriſer une nation qui méconnaît le mérite des Belle-Isle & des Voltaire, & venez dans un pays où l'on vous aime, & où l'on n'eſt point bigot. Adieu.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle ! & encore la Pucelle, pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la moi.

---

## LETTRE CXCVI.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 21 mai 1743.

Depuis quand, dites-moi, Voltaire,
Êtes-vous donc dégénéré ?
Chez un philoſophe épuré,
Quoi, la grâce efficace opère !
Par Mirepoix endoctriné,
Et tout aſpergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obſtiné,
Allez-vous devenir hermite ?
D'un ton ſaintement nazillard,
Et marmotant quelque prière,
En bâillant liſant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard.

Digitized by Google

Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se disputant avec saint Pierre,
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint fesant une oraison,
Au-lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit & vous explique
L'œuvre de la conception,
Tandis qu'au Parnasse, Apollon
Se plaint, & voit avec grand'peine
Qu'on enlève au sacré vallon
L'élégance de votre veine;
Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hyppocrène
Pour des prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô dieux!
Locke à la main, désespérée,
Et de douleur toute éplorée,
Je vois la triste Châtelet;
Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, & me plante-là net,
Pour qui? pour Marie-à-la-coque!

C'est ce que je présume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, & sur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma surprise & de l'étonnement d'un esprit philosophique, lorsqu'il voit le ministre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la superstition.

Les Midas mîtrés triomphent, dans ce siècle, des Voltaire & des grands-hommes! mais c'est apparemment le siècle où les igno-

Digitized by Google

rans doivent en tous genres être préférés, en France, aux ſavans & aux habiles gens. *O tempora, ó mores!*

Quarante ſavans perroquets,
Tour-à-tour maîtres & valets
De l'uſage & de la grammaire,
Placés au Parnaſſe Français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'eſt ſans doute par vanité;
Ce refus n'eſt pas ridicule:
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les ânes (*a*) & les ſots puiſſent à préſent faire fortune. Je vous envoie l'avant-propos de mes Mémoires; le reſte n'eſt point oſtenſible.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais; ne vous en prenez point à moi; mais à tant & tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher Voltaire, ne m'oubliez point malgré mon ſilence, & croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois.

---

(*a*) Voyez le Commentaire ſur la vie de l'auteur de la Henriade, dans le tome XLVIII des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais.

Digitized by Google

## LETTRE CXCVII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 15 juin 1743.

QUand votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, & que vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bouraſques & aux vents qui l'ont battue ſouvent en France. Comment, mon cher Voltaire, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, & qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville; je ne m'accommoderais point de ce contraſte; & de plus, la légéreté des Français ne leur permet pas d'être jamais conſtans dans leurs ſuffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ſes jugemens à votre égard; quittez un pays où les Belle-Isle, les Chauvelin & les Voltaire ne trouvent point de protection. Adieu.

*P. S.* Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

Digitized by Google

## LETTRE CXCVIII.

### *Du Roi.*

Magdebourg, ce 25 juin 1743.

Oui, votre mérite proscrit
Et persécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura son temple & sa patrie.

Je suis jusqu'à présent plus errant que le juif que d'Argens fait écrire & voyager. Nouveau Sisyphe, je fais tourner la roue à laquelle je suis condamné de travailler; & tantôt dans une province & tantôt dans une autre, je donne l'impulsion au mouvement de mon petit État, affermissant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre; réformant les vieux abus & donnant lieu à de nouveaux, enfin corrigeant des fautes & en fesant de semblables. Cette vie tumultueuse pourra durer deux mois, si le lutin qui me promène n'a résolu de me jutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les resforts incorrigibles de mon bas-ventre, qui par fois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaisir de vous y voir, ce me sera très-agréable; car je crois,

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la Faculté

Pour

Digitized by Google

Pour se baigner & se morfondre,
Et se tuer pour la santé,
Que Voltaire est un grand remède ;
Que deux mots & son air malin
Savent dissiper le chagrin,
Et que son pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

Delà si vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établissement dont je me flatte que vous serez satisfait, & sur-tout d'être au-dessus des tracasseries & des persécutions des bigots. Vous avez souffert trop d'avanies en France pour y pouvoir rester avec honneur ; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, & où des Midas occupent les premiers emplois.

Adieu, cher Voltaire ; mandez-moi, je vous prie, vos sentimens, & soyez sûr des miens.

---

## LETTRE CXCIX.

*De M. de Voltaire.*

La Haye, ce 28 juin 1743.

SOus vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblême & monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître ! je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.
Je suis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les suit & les appelle,



Digitized by Google

Et les protège tour-à-tour.
Envoyez-moi Pégase, & je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour ? Je les envoyai à David Gérard, & le dessus était à M. Fréderics-Hof. Or David Gérard n'est pas sans doute assez imbécille pour ne pas sentir que ce M. Fréderics-Hof est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à La Haye, chez M. de Podevilz, les ordres de votre humanité, & le forespan de V. M.

Que je voie encore une fois le grand Féderic, & que je ne voie point ce cuistre de Boyer, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand Roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au son de votre lyre aimable.

Je suis ici chez votre digne & aimable ministre, qui est inconsolable, & qui ne dort ni ne mange, parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut

Digitized by Google

pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province
Pour voir mon héros & mon prince?

## LETTRE CC.

### *Du Roi.*

Reinsberg, ce 3 juillet 1749.

JE vous envoie le passe-port pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne seront pas des Bucéphale qui vous meneront, ce ne seront pas des Pégase non plus; mais je les aimerai davantage, puisqu'ils ameneront Apollon à Berlin.

Vous y serez reçu à bras ouverts, & je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stétin, delà pour la Silésie; mais je trouverai le moment de vous voir & de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu.



Digitized by Google

## LETTRE CCI.

*De M. de Voltaire.*

La Haye, dans votre vaste & ruiné palais, ce 15 juillet 1743.

MON ROI,

JE n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre-quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, & celui-là m'empêche de jouir du premier... Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui est si mal à son aise dans ce chétif corps, ne se mette point en chemin dans l'incertitude de trouver V. M. Si elle est pour quelques semaines à Berlin, j'y vole; si elle court toujours, & si du fond de la Silésie elle va à Aix-la-Chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le sera moins que votre imagination.

J'ai l'honneur de lui envoyer une dose d'opium dans ses courses; c'est un paquet de phrases académiques. Sa Majesté y verra le discours de Maupertuis, accompagné de quelques remarques de madame du Châtelet. Plût à Dieu que les Français ne fissent pas d'autres fautes que celles que madame du Châtelet a crayonnées! L'empereur aurait la Bohême, &

Digitized by Google

du moins ſouperait à Munich, au-lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, & malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage; les ſeuls mouſquetaires, au nombre de deux cent cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, & n'ont guère cédé qu'en mourant; la grande quantité de notre nobleſſe tuée ou bleſſée eſt une preuve de valeur aſſez inconteſtable. Que ne ferait point cette nation ſi elle était commandée par un prince tel que vous!

Si elle a du courage, ſon miniſtère a de la fermeté; & une nouvelle armée ſur la Meuſe donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne & l'Eſpagne à peu-près conclu; c'eſt une nouvelle ſcène ſur le théâtre, & ce qui ſe paſſe en Suède peut encore changer la face du nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre & la lyre.
Ses yeux toujours perçans, ſes yeux toujours ouverts
Regardent les erreurs du chétif univers:
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire;
Il voit les fiers Anglais, ces ſouverains des mers,
Faux déſintéreſſés qu'un faux eſpoir attire,
S'enivrant ſur le Mein de ſuccès fort légers,
Traîner ſous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers
Ces Bataves peſans dont la moitié ſoupire;



Digitized by Google

Il voit Broglio qui se retire,
Agissant, raisonnant & parlant de travers;
Il voit tout & n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre; mais le plus grand de mes transports est le désir de voir V. M. Où la verrai-je? où serai-je heureux? sera-ce à Berlin? sera-ce à Aix-la-Chapelle?

Je suis à vos pieds, Monarque charmant, homme unique, & j'attends vos ordres pour régler ma marche.

---

## LETTRE CCII.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, juillet 1745.

GRand Roi, j'aime fort les héros
Lorsque leur esprit s'abandonne
Aux doux passe-temps, aux bons mots;
Car alors ils sont en repos,
Et ne font de tort à personne.
J'aime César, ce bel esprit,
César dont la main fortunée,
A tous les lauriers destinée,
Agrandit Rome, & lui prescrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime César entre les bras
De la maîtresse qui lui cède;
Je ris & ne me fâche pas
De le voir jeune & plein d'appas
Dessus & dessous Nicomède.

Digitized by Google

Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre & magnanime,
Éloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom,
Mais je perds un peu de l'eſtime
Quand il paſſe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poëte & bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour ſon malheur.

Vous êtes plus heureux, Sire, après votre priſe de la Siléſie, que votre devancier après Pharſale. Vous écrivez comme lui des commentaires; vous aimez comme lui la ſociété; vous en faites le charme; vous m'envoyez des vers bien jolis & une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repouſſe. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui penſât, qui écrivît & qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer & aller à ſes pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût & de raiſon doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchiſe impertinente, que je trouve que vous vous ſacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos Mémoires. Pardon, ou plutôt point de pardon; vous laiſſez trop entre-



Digitized by Google

voir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher ? N'aviez-vous pas des droits très-réels sur la Silésie, du moins sur la plus grande partie ; & le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais sur tous les articles je trouve V. M. trop bonne, & elle est bien justifiée de jour en jour. V. M. est avec moi une coquette bien séduisante ; elle me donne assez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller passer quelques jours auprès de mon héros ? Il a serré tous ses tonnerres, & il badine avec sa lyre ; ici on ne badine point, & s'il tonne c'est sur nous. Ce vilain Mirepoix est aussi dur, aussi fanatique, aussi impérieux que le cardinal de Fleury était doux, accommodant & poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme ! & que le précepteur de notre dauphin est loin du précepteur de notre roi ! Le choix que sa Majesté a fait de lui est le seul qui ait affligé notre nation ; tous nos autres ministres sont aimés ; le roi l'est. Il s'applique, il travaille, il est juste, & il aime de tout son cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que Mirepoix qui obscurcisse la sérénité du ciel de Versailles & de Paris ; il répand un nuage bien sombre sur les belles-lettres ; on est au désespoir de voir Boyer à la place des Fénélon & des

Digitized by Google

Boſſuet : il eſt né perſécuteur. Je ne ſais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auſſi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingt mille livres de rente ; le premier appartement qu'il a eu à Paris eſt celui de la reine, & tout le monde s'attend à voir au premier jour ſa tête, que V. M. appelle ſi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas lui qui a fait *Marie-à-la-coque* ; mais, Sire, il n'eſt pas vrai non plus que j'aie écrit à l'auteur de *Marie-à-la-coque* la lettre qu'on s'eſt plu à faire courir ſous mon nom ; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me ſuis plaint à lui très-vivement & très-inutilement des calomnies de ſes délateurs & de ſes eſpions. Je ne fléchis point le genou devant Baal ; & autant que je reſpecte mon roi, autant je mépriſe ceux qui, à l'ombre de ſon autorité, abuſent de leur place, & qui ne ſont grands que pour faire du mal.

Vous ſeul, Sire, me conſolez de tout ce que je vois, & quand je ſuis prêt à pleurer ſur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, & qui eſt la gloire de ſon ſiècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce Chaulieu

Digitized by Google

couronné, ce Tacite, ce Xénophon ; oui, je veux partir ; madame du Châtelet ne pourra m'en empêcher ; je quitterai Minerve pour Apollon. Vous êtes, Sire, ma plus grande passion, & il faut bien se contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond respect, &c.

---

## LETTRE CCIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 30 auguste 1743.

JE ne suis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison & le dieu des beaux vers
Présidents tous les deux à vos brillans concerts ;
Vous déridant le front & voulant nous instruire,
Vos vers, de Juvénal empruntent la satire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hysope au cèdre il n'est rien d'épargné.
Malheur à Mirepoix si son panégyrique
Se prononce jamais en style académique !
Les arts qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
Renverseront sa tombe avec leurs propres mains ;
Et la fade oraison que lui fera Neuville
Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser, car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules *ad secula seculorum*.

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais

Digitized by Google

proposé. Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, & qu'en cette qualité, mon estomac est obligé de prendre ses combinaisons des affaires européanes ; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me semble, mon cher Voltaire, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnasse, & que vous ne vous êtes pas encore décidé sur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus ; car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France est peint avec de très-belles couleurs ; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite, & qui est battue par-tout où elle se présente, n'est pas assurément une troupe de César ni d'Alexandre.

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre, ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale.*

---

## LETTRE CCIV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 24 auguste 1743.

CE sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'Apollon Français descendre de son Parnasse en ma faveur, & s'humaniser un peu

Digitized by Google

avec la canaille proſaïque! Je vous prie, mon cher Voltaire, apportez avec vous bonne proviſion d'indulgence, & ſur-tout qu'aucun grammairien ne meſure à la toiſe la longueur de nos phraſes, & ne nous puniſſe de la ſottiſe d'un ſoléciſme. Vous verrez une troupe de comédiens qui ſe forment, une académie naiſſante, mais ſur-tout beaucoup de perſonnes qui vous aiment & qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal & quelques évêques dont les uns font l'amour par-devant & les autres par-derrière, plus verſés dans la théologie d'Epicure que dans celle de S. Paul, par conſéquent bonnes gens qui ne perſécutent perſonne, & qui ne diſpoſent préciſément que des charges de marguillier & des places de chantre, auxquelles vous n'aſpirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge ſi découplée
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à préſent,
Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduiſant ſa troupe en fumée;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener ſon armée;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres tranſis de peur.

Je vous montrerai de mes Mémoires ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils ſont vrais,

Digitized by Google

& par conséquent d'une nature à ne paraître qu'après le siècle (*a*).

Adieu, cher Voltaire ; à revoir.

## LETTRE CCV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 15 septembre 1743.

VOus me dites tant de bien de la France & de son roi, qu'il serait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets, & toutes les républiques de semblables citoyens. C'est ce qui fait véritablement la force des États, lorsqu'un même zèle anime tous les membres, & que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à souhaiter que la France & la Suède eussent eu des militaires qui pensassent comme vous ; mais il est bien sûr, quoi que vous puissiez dire, que la faiblesse des généraux & la timidité des conseils a presque perdu de réputation ces deux nations dont le nom seul inspirait, il n'y a pas un demi-siècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ses alliés ? Quel exemple pour

(*a*) C'est l'ouvrage que le Roi a intitulé : *Histoire de mon temps*, & qui forme les deux premiers tomes de ses *Œuvres posthumes*.

Digitized by Google

l'Europe que la paix secrète que fit le cardinal de Fleury, à l'insu de l'Espagne & du roi de Sardaigne! il abandonna le roi son beau-père, & acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, sacrifie la Bavière, & réduit ce prince si respectable dans la dernière misère; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la situation la plus affreuse où puisse se trouver un particulier! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Russie, lorsque nous étions le mieux liés! Quelles propositions n'a-t-on pas faites à Mayence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire, afin d'allumer une nouvelle guerre! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorsqu'ils devraient montrer de la fermeté; &, lors même qu'il en paraît quelqu'étincelle dans leurs discours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles!

Cependant cette nation est la plus charmante de l'Europe, & si elle n'est pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne sagement, & qui s'acquiert l'estime de l'Europe entière, peut lui rendre son ancienne splendeur que les Broglio & tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipsée.

C'est assurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce

Digitized by Google

que les autres ont gâté ; & jamais ſouverain ne peut acquérir plus de gloire que lorſqu'il défend ſes peuples contre des ennemis furieux, & que, feſant changer la ſituation des affaires, il trouve le moyen de réduire ſes adverſaires à lui demander la paix humblement.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, & perſonne de tous les ſouverains de l'Europe ne ſera moins jaloux que moi de ſes ſuccès.

Mais je n'y penſe pas de vous parler politique ; c'eſt préciſément préſenter à ſa maîtreſſe une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poéſie, mais ne peut pas qui veut ; & lorſque vous m'écrivez des vers & que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanſon qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en raſade à un fluet qui tout au plus peut ſupporter de l'eau.

Adieu, cher Voltaire ; veuille le Ciel vous préſerver des inſomnies, de la fièvre & des fâcheux !

---

## LETTRE CCVI.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, ſeptembre 1748.

C'Eſt vous qui ſavez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle ;
C'eſt vous en qui je dois trouver

Digitized by Google

Une douceur toujours nouvelle :
C'eſt chez vous qu'il faut achever
Ma vieille hiſtoire univerſelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants, Jeanne la pucelle ;
Et ſur-tout à jamais braver :
Des dévots l'infame ſéquelle.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchiſe ordinaire. J'ai cru m'appercevoir que je vous ſerais moins agréable ſi je venais ici avec d'autres ; & je vous avoue qu'appartenant uniquement à V. M., j'aurai l'ame plus à l'aiſe.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme Deſtouches & Prior, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France & l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, ſans que je m'en mêle ; mais je vous conjure inſtamment de m'écrire un mot que je puiſſe montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam, qu'il laiſſe l'empereur dans la dernière miſère ; & qu'il fait à Mayence des inſinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, V. M. a ſu que le roi de France a donné des ſubſides à l'empereur ; & vous ne doutez pas, je crois à préſent, que ce Hatzel, qui a négocié ou plutôt brouillé à Mayence, ne ſoit un téméraire

Digitized by Google

raire qui ſerait puni, ſi vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content ; & daignez, je vous en conjure, m'écrire ſeulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre choſe, ſinon que vous êtes ſatisfait aujourd'hui des diſpoſitions de la France, que perſonne ne vous a jamais fait un portrait auſſi avantageux de ſon roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, & que vous êtes bien réſolu à vous lier avec un prince auſſi ſage & auſſi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, & j'oſe dire qu'ils feront un très-bon effet ; car ſi on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous aſſurer qu'on vous a peint à lui ſous les couleurs les plus noires ; & aſſurément on n'a rendu juſtice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occaſion ſi naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques ſi chers & ſi eſtimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, & je pourrai obtenir la reſtitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté ; je viendrai ici dépenſer ce bien que je vous devrai.

Soyez très-perſuadé du bon effet qu'elle fera : je ne ſerai point ſuſpect, & ce ſera le ſecond de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je penſe de votre



Digitized by Google

perſonne. Pour le premier de mes beaux jours, ce ſera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, & commencer une nouvelle vie qui ne ſera que pour vous.

## LETTRE CCVII.

### *Du Roi.*

Ce 7 octobre 1743.

LA France a paſſé juſqu'à préſent pour l'aſile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher Voltaire, & dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaiſir, & pour obliger un homme, il faut entrer dans ſa façon de penſer.

Choiſiſſez appartement ou maiſon, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément & le ſuperflu de la vie ; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'eſt à moi à pourvoir au reſte. Vous ſerez toujours libre & entiérement maître de votre ſort ; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié & le bien-être.

Vous aurez des paſſe-ports pour des chevaux, & tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, & je profiterai des momens qui me reſtent pour m'éclairer au feu de votre puiſſant génie. Je vous prie de croire que je ſerai toujours le même envers vous. Adieu.

Digitized by Google

## LETTRE CCVIII.

*De M. de Voltaire.*

La Haye, ce 28 octobre 1743.

SIRE,

VOus voyagez toujours comme un aigle, & moi comme une tortue ; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte V. M. ? J'arrive enfin en Hollande ; la première chose que j'y vois, c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité à côté de Polybe & de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, & on fait voir quelle était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France.

Ainsi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave ;
Comme roi politique & brave,
Des rois vous êtes respecté ;
Chacun vous craint, nul ne vous brave :
Le taciturne & froid Batave,
Amoureux de sa liberté,
Le Russe, né pour être esclave,
Ménagent Votre Majesté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube & sur la Save,
Et le double cou si vanté
De l'aigle jadis redouté



Digitized by Google

Eût été coupé comme rave ;
Mais vous vous êtes arrêté :
Maintenant votre main ſe lave
Des malheurs du monde agité ;
Pour comble de félicité,
Vous poſſédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté :
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je ſonge à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin eſt ma patrie.

Meſſieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupître pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de ſeptembre ;
Non cet ennemi du goſier,
Fabriqué de la main profane
De ce Liégeois nommé Lognier ;
Je l'ai ſurnommé *piſſat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix ;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la ſimple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux ;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain ſage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

Digitized by Google

## LETTRE CCIX.

### *De M. de Voltaire.*

Lille, ce 16. novembre 1743.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne ?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose,
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Le seul Zisca fut préservé
Du destin de la tombe noire ;
Grâce à son tambour conservé,
Sa peau dure autant que sa gloire.

C'est un sort assez singulier.
Ah ! chétifs mortels que nous sommes !
Pour sauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi ! conservez la vôtre ;
Car le bon Dieu qui vous la fit,
Ne saurait vous en faire une autre,
Dans laquelle il mît tant d'esprit.

Il n'est pas infiniment respectueux de pousser un grand roi de questions ; mais on en usait ainsi avec Salomon, & il faut bien, Sire, que le Salomon du nord s'accoutume à éclairer son monde.

S. M. me permettra donc que j'ose lui de-



Digitized by Google

mander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats? V. M. me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à Jordan; mais ce Jordan, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt; & vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, & fait deux cents vers & quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de Titus. V. M., & la reine-mère, & madame la princeſſe Ulrique ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cent mille hommes avec laquelle je devais enlever la princeſſe; mais en récompenſe le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cent vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides: ce ſont trois cent mille chiens de chaſſe qu'on a peine à retenir; ils jappent, ils crient, ils ſe débattent, & caſſent leurs leſſes pour courir ſus aux Anglais, & à leurs peſans ſerviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureuſement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus ſemblant de commander les armées, & l'empereur, appuyé de V. M. & de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai oſé faire force queſtions à V. M., je lui ferai un petit conte, mais c'eſt en cas qu'elle ne le ſache pas déjà.

Digitized by Google

Il y a quelques mois que madame Adelaïde, troisième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans sa poche, se releva pendant la nuit, s'habilla toute seule, & sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avoit ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée & secourir l'empereur; mais si elle apprend que V. M. s'en mêle, elle dormira tranquillement désormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., nos troupes sont en marche pour aller prendre le vieux Brisac. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une singulière anecdote dans cette ville de Lille; c'est que, tandis qu'elle fut assiégée par le duc de Marlborough, on y joua la comédie tous les jours, & que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaisir & pour la guerre.

Titus prie toujours V. M. pour ce pauvre Courtils qui est à Spandau sans nez.

Je suis pour jamais aux pieds de votre humanité, &c.

## LETTRE CCX.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 4 décembre 1748.

LA peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, ſes envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé ſon ame au diable,
Eſt ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Paſſera ſur l'eſquif fameux
Pour aller dans cet hémiſphère
Inventé par les ſonge-creux,
Les reſtes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marſyas.

Oui, la peau de Ziſca, ou pour mieux dire le tambour de Ziſca, eſt une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez arrivé en bonne ſanté à Lille; je craignais toujours les chûtes de carroſſe.

Vous voilà plus enthouſiaſmé que jamais de quinze cents gueux de français qui ſe ſont placés ſur une isle du Rhin, & d'où ils n'ont pas le cœur de ſortir. Il faut que vous ſoyez bien pauvres en grands événemens, puiſque

Digitized by Google

vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trève de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ſerez à La Haye, de fameux miniſtres lorſque Carteret y paſſera, & des héros lorſque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à ſon isle.

*Federicus Voltarium ſalutat.*

---

## LETTRE CCXI.

### *De M. de Voltaire.*

Paris, ce 7 janvier 1744.

SIRE,

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête ; une ancienne lettre de V. M., datée du 29 de novembre ; deux médailles qui repréſentent au moins une partie de cette phyſionomie de roi & d'homme de génie ; le portrait de Sa Majeſté la reine-mère, celui de madame la princeſſe Ulrique ; & enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand Féderic, qui commencent ainſi :

Quitterez-vous bien ſûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie ?

M. le marquis de Fénélon avait tous ces tréſors dans ſa poche, & ne s'en eſt défait que le

Digitized by Google

plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des Hollandais. Enfin me voilà en possession; j'ai baisé tous les portraits; madame la princesse Ulrique en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas;
Mais les voir, les tenir, & ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie & la vivacité m'ont fait presqu'autant d'effet que la miniature de son A. R. Je disais :

Quel est cet agréable son?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées?
Par qui les Muses appellées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées?
C'est mon prince ou c'est Apollon.

Au doux son de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom (a).

(a) Il est probablement ici question de Boyer.

Digitized by Google

Il nous dit de ſa voix peſante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur ;
Auprès de moi que peut-il être ?
Il n'eſt que roi, je ſuis ſon maître ;
Car des rois je ſuis précepteur.

Oui ; tu l'es ; autrefois Achille
Soumit ſon enfance docile
A ce ſingulier animal
Moitié ſage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'eſt dommage ;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas ſon ouvrage ;
Une des moitiés a manqué.

## LETTRE CCXII.

### *Du Roi.*

Du 7 avril 1744.

. . . . . .

. . . . . .

Enfin, malgré que j'en aie, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inſpiraît !

Votre Mérope m'a été rendue, & j'ai fait la commiſſion de l'auteur en diſtribuant ſon livre. Je ne m'étonne point du ſuccès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la ſageſſe, la conduite, la vraiſemblance, & l'intérêt, ſupérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, & Brutus de plus beaux vers.

Digitized by Google

Ma sœur Ulrique voit votre rêve (*a*) accompli en partie ; un roi la demande pour épouse ; les vœux de toute la nation Suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme & un fanatisme auxquels ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ses talens lui feront jouer un grand & beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à Rothembourg, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, & vos voluptés comme les charmes de Circé ; mais j'espère que Rothembourg échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, invisible & triste prisonnière de Circé ; adieu à l'amant de la cuisinière de Valory, de madame du Châtelet & de ma sœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, & sur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux & plus agréables amusemens.

*P. S.* On démeuble la maison que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

---

(*a*) Voyez dans les Poésies de Voltaire, la pièce qui commence par ces mots : *Souvent un air de vérité*, &c. & remarquez par cette lettre combien le Roi était éloigné de répondre à ce madrigal, par les vers infames que les vils détracteurs de M. de Voltaire ont osé supposer.

Digitized by Google

## LETTRE CCXIII. (a)

### *Du Roi.*

Berlin, ce 18 décembre 1746.

LE marquis de Paulmy ſera reçu comme le fils d'un miniſtre Français que j'eſtime, & comme un nourriſſon du Parnaſſe accrédité par Apollon même. Je ſuis bien fâché que le chemin du duc de Richelieu ne le conduiſe pas par Berlin; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'eſprit & de l'érudition aux charmes & à l'illuſion de la politeſſe. C'eſt le modèle le plus avantageux à la nation Françaiſe que ſon maître ait pu choiſir pour cette ambaſſade; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, & qui aura dans tous les ſiècles les mêmes ſuffrages que lui accordent Paris, la France, & l'Europe entière.

Je ſuis accoutumé à me paſſer de bien des agrémens dans la vie. J'en ſupporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laiſſerai faire. Confeſſez-vous, faites-vous graiſſer la phyſionomie des ſaintes Huiles, recevez à la fois les ſept Sacremens,

(a) On n'a rien trouvé de 1745, & peu de lettres des années ſuivantes.

Digitized by Google

ſi vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre ſoi-diſante agonie je me garderai bien d'avoir autant de ſécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de Saxe. Certes, vous autres Français, vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort ſur les lèvres, & vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, ſi jamais la nature ſe plaît par un caprice à vous rendre ſains & robuſtes !

Les anecdotes ſur la vie privée de Louis XIV m'ont fait bien du plaiſir, quoiqu'à la vérité je n'y aie pas trouvé des choſes nouvelles. Je voudrais que vous n'écriviſſiez point la campagne de 44, & que vous miſſiez la dernière main au Siècle de Louis-le-Grand. Les auteurs contemporains ſont accuſés par tous les ſiècles d'être tombés dans les aigreurs de la ſatyre ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'eſt en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'eſt aux hommes à faire de grandes choſes, & à la poſtérité impartiale à prononcer ſur eux & ſur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des poliſſons. Un Hercule enchaîné & retenu par trop d'entraves, doit perdre ſa force & devenir plus flaſque que le lâche Pâris.

Digitized by Google

Il semble que le dauphin ne se marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, & de joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville s'intéresse à son sort ; c'est notre Palladium, & la plus belle conquête que j'aie faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconstant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, si je ne fesais grâce à vous & à tous les Français en faveur de Louis XV.

Adieu ; les vêpres de la comédie sonnent. Barbarin, Cochois, Hauteville m'appellent ; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts ; c'est pourquoi je ne saurais refuser mon estime à l'auteur de la Henriade.

---

## LETTRE CCXIV.

### *De M. de Voltaire.*

Cirey, ce 24 janvier 1747.

SIRE,

JE reçois enfin le paquet du 24 novembre ; un maudit courier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boîte envoyée de Paris à madame du Châtelet, l'avait porté à Strasbourg

Digitized by Google

toujours courant, & enſuite l'avait laiſſé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-Breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Féderic-Apollon
A Cirey ſe feſait attendre.

On revient toujours à ſes goûts; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la proſe.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philoſophie
Juſqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poéſie.

Vous donnez ſur les oreilles aux Autrichiens & aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*a*), vous approfondiſſez la métaphyſique, vous écrivez les mémoires d'un ſiècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, & aſſurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus & qui laiſſe-là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous ré-

(*a*) La paix de Dreſde, du 25 décembre 1746.

Digitized by Google

galez M. de Maurepas ; mais j'avais déjà l'Epître dont vous avez honoré le président de votre académie ; ils sont très-jolis. Le Du Gué-Trouin demi-homme & demi-marsouin est bien plaisant ; mais l'Épître sur la vanité de la gloire & de l'intérêt me charme encore davantage.

Le portrait de l'insulaire

Qui de son cabinet pense agiter la terre,
De ses propres sujets habile séducteur,
Des princes & des rois dangereux corrupteur, &c.

est un morceau de la plus grande force & de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme sont fort bien touchés dans cette Épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légéretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidelle histoire :
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'Ode sur la guerre est de quelque pauvre citoyen, bon poëte, lassé de payer le dixième & le dixième du dixième, & de voir ravager sa terre ; point du tout ; elle est du roi qui a commencé la noise, qui a gagné les armes à la main une province & cinq batailles.

Sire, V. M. fait de beaux vers ; mais elle se moque du monde. Toutefois qui sait si vous ne pensez pas tout cela quand vous écrivez ? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous



Digitized by Google

parle dans le même cabinet où la politique & la gloire ont signé les ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par les passions des héros; demain on pensera en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les roues de la machine pensante sont montées; & je vous assure que votre personne m'est la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire il y a dix ans, sur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau; il fait trembler; & plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de V. M. J'avais grande envie que nous fussions libres; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience & la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'Épître à Hermotime (*a*).

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote & méditait son livre.
Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût pas ce meurtre affreux obscurci ses vertus!
Mais ce même Alexandre appaisant sa furie,
En faveur de Pindare épargna sa patrie.

(*a*) Nous dirons ici, une fois pour toutes, que toutes les pièces du Roi dont parle Voltaire, se trouvent dans les *Œuvres primitives de Fréderic II*, gr. in-8vo, 1790.

Digitized by Google

Perſonne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, & il y en a beaucoup dans cette Épître qui ont autant de force, de clarté & d'élégance. V. M. a déjà peut-être lu Catilina; elle verra ſi nos académiciens écrivent auſſi-bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre Ode ſur votre académie vous daignez employer dans les chûtes des ſtrophes les trois petits vers de ſix pieds; c'eſt une meſure dont je croyais m'être ſeul ſervi. Vous la conſacrez en l'embelliſſant. Je ne connais guère de meſure plus harmonieuſe; il y a peu d'oreilles qui ſentent ces délicateſſes; votre géomètre borgne (*a*) dont V. M. parle, n'en ſait rien. Nous ſommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaiſſons; le reſte eſt profane. Il faudrait que tous les adeptes fuſſent à votre cour.

## LETTRE CCXV.

### *Du Roi.*

Ce 22 février 1747.

VOus n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne ſe donne pas non plus la peine de travailler avec ſoin une tragédie pour la laiſſer vieillir dans un porte-feuille. Je vous

(*a*) Ce géomètre borgne eſt le célèbre Léonard Euler.



Digitized by Google

devine ; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup-sûr, c'eſt une galanterie que vous me faites & que votre diſcrétion ou votre modeſtie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciemens à la lettre, & j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injuſtice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues & les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'hiſtoire : ſuivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère ; je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité en tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe ; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des événemens & ſur les différens effets qu'une même choſe produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations.

Digitized by Google

Les détails de guerre que vous dédaignez ſont ſans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de cent minuties, & vous avez raiſon ſur ce ſujet; cependant il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on liſait une deſcription de Paris où l'auteur s'amuſât à donner l'exacte dimenſion de toutes les maiſons de cette ville immenſe, & où il n'omît pas juſqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre & l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris eſt une ville ennuyeuſe. Je ſuis du ſentiment que de grands faits de guerre écrits avec conciſion & vérité, qui développent les raiſons qu'un chef d'armée a eues en ſe décidant, & qui expoſent pour ainſi dire l'ame de ſes opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent ſervir d'inſtruction à tous ceux qui font profeſſion des armes. Ce ſont des leçons qu'un anatomiſte fait à des ſculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muſcles du corps humain ſe remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie & ſauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire ſur ces dernières guerres, ce ſera à moi à vous céder ce champ de bataille; auſſi-bien mon ouvrage n'eſt-il pas



Digitized by Google

fait pour le public. J'ai penſé très-ſérieuſement trépaſſer ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament & mon âge m'ont rappellé à la vie. Si j'étais deſcendu là-bas, j'aurais guetté Lucrèce & Virgile, juſqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Élyſée qu'entre ces deux meſſieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curioſité ſur l'infini & ſur les principes des choſes n'eſt pas aſſez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites eſpérer de vous revoir : je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ;

Car je t'aime toujours tout ingrat & vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faibleſſe ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies & des fats ; c'eſt le lot d'un ambaſſadeur. Pour moi j'ai vu le petit Paulmy auſſi doux qu'aimable & ſpirituel. Nos beaux eſprits l'ont dévaliſé en paſſant, & il a été obligé de nous laiſſer une comédie charmante qui a eu aſſez de ſuccès à la repréſentation ; il doit être à préſent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens, & de lui dire que ſa mémoire ſubſiſtera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Digitized by Google

Vous avez prêté votre Pucelle à la ducheſſe de Wirtemberg; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez; & les ſeuls qui méritent votre confiance, ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, ſont ceux avec leſquels vous êtes en défiance. Adieu; puiſſe la nature vous donner aſſez de force pour venir dans ce pays-ci, & vous conſerver encore de longues années pour l'ornement des lettres & pour l'honneur de l'eſprit humain!

## LETTRE CCXVI.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, mars 1747.

LEs fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos victoires, de vos loix,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
Atropos vint avec le temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,



Digitized by Google

Et votre flûte & votre épée ;
Elle songea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit
Les dons d'Orphée & ceux d'Alcide,
Doublement elle vous craignit,
Et jetant son ciseau perfide,
Chez ses sœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis :
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
Tous deux un jour... mais je finis.
Il est trop aisé de déplaire
Quand on parle aux rois trop long-temps ;
Comparer deux héros vivans
N'est pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, & je serais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaieté. La Renommée qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des rois, & qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que V. M. était à l'extrémité, & qu'il y avait très-peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, Sire, vous aurait

Digitized by Google

fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, & qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos États. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible; vous auriez senti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais; les Italiens ne sont rien; les Espagnols n'ont plus guère de héros, & n'ont pas un écrivain; les monades de Leibnitz en Allemagne & l'harmonie préétablie n'immortaliseraient aucun grand homme. Vous savez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, & me coûta bien des larmes. Ce fut M. de Paulmy qui m'apprit que V. M. se portait bien, & qui me rendit ma joie.

Je serais tenté de croire que les pilules de Sthal doivent faire du bien au roi de Prusse; elles ont été inventées à Berlin, & elles m'ont presque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros?

Digitized by Google

# LETTRE CCXVII.

## *Du Roi.*

Ce 24 avril 1747.

Vous rendez la mort si galante,
Et le Tartare si charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon esprit & le tente
D'en tâter pour quelque moment;
Mais, de cette demeure sombre
Où Proserpine avec Pluton
Gouverne le funeste nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.
J'ignore si dans ce canton
Les beaux esprits ont le bon ton;
Et le voyage est de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'est pas trop sûre.
Laissons donc à la Fiction
La tranquille possession
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puise le système où se fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place son plus doux espoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout consolé,
Bien lesté, saintement huilé,
Passer en pompe triomphale

Digitized by Google

Au bord de la rive infernale ;
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfère à cette morale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité
Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triſte & folle
Des Mallebranche de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon & le bon ſens
Subtilement des bancs s'envole,
Attendant un Roland nouveau
Qui par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans faibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts ;
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeuneſſe ;
Mon front ſillonné par ſes doigts
M'apprend, hélas ! que la vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes loix.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie ;
Adieu, pétillante ſaillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon ;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon

Digitized by Google

Imprimer l'air froid de Caton.
Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre & de la raiſon.
Ma muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette ſéduiſante carrière :
Mais tant que je vous y verrai,
Aſſis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eſt en vérité rien au-deſſus de vos vers. J'en ai vu que vous adreſſez à Algarotti qui ſont charmans, mais ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres.

La Sémiramis m'eſt parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail & de ces ſuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne ſais cependant ſi les ſpectres & les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitième ſiècle ſe prête à ce merveilleux lorſqu'il eſt en récit, & c'eſt un peu haſarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand Ninus faſſe des proſélytes. Ceux qui croient à peine en Dieu doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle ſur le théâtre.

Digitized by Google

Je hasarde peut-être trop de vous exposer mes doutes sur une chose dont je ne suis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeste, quelqu'alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raisonner plus à mon aise, & bavarder politique; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes.

Je me suis à présent enfoncé dans l'histoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de savoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à présent; je vous conserve toujours mon estime, & je suis toujours dans les dispositions de vous recevoir ici avec empressement. Adieu.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

---

## LETTRE CCXVIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 29 novembre 1748.

En vain veux-je vous arrêter;
Partez donc, indiscrète Muse,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuse,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuse.

Quels sont vos étranges exploits?

Digitized by Google

A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y ſais que faire.
Puiſqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme & complet
De mille rimes inſenſées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penſées;
Mais ſur-tout gardez le ſecret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muſe ou à mon eſprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. Voltaire, leur diſais-je, eſt malheureux; un libraire avide de ſes ouvrages, ou quelqu'éditeur familier lui volera un jour ſa caſſette, & vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver & de paraître dans le monde malgré vous; mais ſentant que cette réflexion n'eſt qu'un effet de l'amour-propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au-lieu de trouver une place dans votre caſſette, ſerviraient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle! c'eſt la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mène une vie fort heureuſe; on dit qu'il enfume ma-

Digitized by Google

dame du Châtelet & le gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV, c'eſt-à-dire qu'il ne peut ſe paſſer de vous deux. Cela eſt raiſonnable, cela eſt bien. Le ſort des hommes eſt bien différent ; tandis qu'il jouit de tous les plaiſirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je verſifie. Paſſons à des ſujets plus graves. Savez-vous bien que je me ſuis mis en colère contre vous, & cela tout de bon. Comment pourrait-on ne point ſe fâcher ? car

Du plus bel eſprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone ;
Cette nouvelle Tiſiphone
Fait-elle oublier des amis ?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un eſprit ſublime & profond.
D'où vient donc ce ſilence étrange ?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais ange,
Vous a tranſporté chez Pluton,
Dans ce manoir funeſte & ſombre
Où le ſot vaut l'homme d'eſprit,
D'où jamais ne ſortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

Digitized by Google

Cependant un bruit court en ville.
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire eſt à Lunéville ;
Mais quels contes ne fait-on pas ?
Un inſtant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, ſont vos galans ;
L'un roi ſans peuple, & ſans couronne,
L'autre ſi puiſſant qu'il en donne
A ſes beaux-fils, à ſes parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troiſième ;
Mais la décence & le bon ſens
M'ont empêché depuis long-temps
D'oſer vous parler de moi-même.

Malgré ce ſilence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de Télamon, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons ſont hors de combat, & que le ſort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'hiſtoire de Louis-le-Grand : & ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoutez-y la gloire de lui donner un Arioſte.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaiſe humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous ſeriez tout auſſi-bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame du Châtelet eſt une femme à compoſition, je lui propoſe de lui emprunter ſon Voltaire à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel-eſprit ; mais qu'elle ſe détermine vîte. Si elle ſouſcrit au marché,

Digitized by Google

marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reſte plus qu'un œil à notre homme ; & une courbe nouvelle qu'il calcule à préſent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi ſavoir ſa réponſe, & recevez en même temps de bonne part les profondes ſalutations que ma muſe fait à votre puiſſant génie. Adieu.

---

## LETTRE CCXIX.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 13 février 1749.

JE reçois avec plaiſir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru aſſez ridicule. Il me ſemble que c'eſt Therſite qui veut faire aſſaut de valeur contre Achille. J'eſpérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en uſiez autrefois lorſque j'étais habitant de Rémusberg, où le pauvre Keyſerling que je regrette & que je regretterai toujours, vous admirait. Mais Voltaire devenu courtiſan ne ſait donner que des louanges ; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poétique ſe fût offenſée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un Allemand faſſe de bons vers français.



Digitized by Google

La critique douce & civile
Pour un auteur eſt un grand bien ;
Dans ſon amour-propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,
Diſtingue la correction
De la ſatyre & de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſe & de tours trop poétiques?

J'aime beaucoup la philoſophie & les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique : la première quoique ſublime n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêvecreux d'Anglais ; qu'il gouverne le Ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite ; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices & des

Digitized by Google

abymes ; & je me perſuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; & ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſais haſarder mon ſentiment ſur cette matière, il me ſemble que ce ſont nos paſſions & les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais ; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je ſavoir mauvais gré de ne pas mieux m'inſpirer.

Ne vous étonnez point de mon *Ode ſur la guerre ;* ce ſont, je vous aſſure, mes ſentimens. Diſtinguez l'homme d'état du philoſophe, & ſachez qu'on peut faire la guerre par raiſon, qu'on peut être politique par devoir & philoſophe par inclination. Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix : delà vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres & de princes mauvais.

Si tout était bien aſſorti
Sur ce ridicule hémiſphère,
L'ouvrier, quittant ſon outil,
Serait amiral ou corſaire ;
Le roi peut-être charbonnier ;



Digitized by Google

Le général un maltotier ;
Le berger maître de la terre :
L'auteur un grand foudre de guerre ;
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place ;
Le monde va par ses vieux us ;
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Électre & de Sémiramis, qui sont de toute beauté ; & le Catilina de Crébillon me paraît l'Attila de Corneille, avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'histoire Romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la république Romaine & le fond de la pièce, tout est si fort changé & même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, & la république Romaine un assemblage de frippons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, & les supports de sa liberté aussi généreux que sages & vertueux ; alors le parterre serait devenu citoyen Romain, & aurait tremblé avec

Digitized by Google

Cicéron ſur les entrepriſes audacieuſes de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration ſoit clairement développé; on ignore quel était le véritable deſſein de Catilina; & il me ſemble que ſa conduite eſt celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque ſcène; il ſemble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à Catilina: on peut retrancher de la pièce, ſans y rien changer, Lentulus & les ambaſſadeurs Gaulois qui ne ſont que des perſonnages inutiles, pas même épiſodiques. Le quatrième acte eſt le plus mauvais de tous; ce n'eſt qu'un perſifflage; & dans le cinquième acte, Catilina vient ſe tuer dans le temple, parce que l'auteur avait beſoin d'une cataſtrophe. Il n'y a aucune raiſon valable qui l'amène là; il ſemble qu'il devait ſortir de Rome comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'eſt que la beauté de l'élocution & le caractère de Catilina qui ſoutiennent cette pièce ſur le théâtre français. Par exemple, lorſque Catilina eſt amoureux, c'eſt comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être;

C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de Cicéron & de Caton?

Timide, ſoupçonneux & prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette pièce me paraît un dia-



Digitized by Google

logue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée & que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; ſi cela ſe peut, & que vous faſſiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont Valory eſt le héros (*a*); il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux & ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement: pourvu que ce je ne ſais quoi qui vous fait penſer & qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de Louis XV, mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, & cet ouvrage ſeul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, & que Voltaire & Monteſquieu qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il déſormais permis d'écrire? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoutenir la lecture?

Ne boudez donc point avec le public, &

(*a*) C'eſt le Palladion, Poëme en VI Chants; ci-devant, tome VIII.

Digitized by Google

n'imitez point le dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, qui punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paie au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations & la postérité en feront les dupes. Malgré la vétusté des temps nous admirons encore les chef-d'œuvres d'Athènes & de Rome : les cris d'Eschine n'obscurciſſent point la gloire de Démosthènes ; & quoi qu'en dise Lucain, César passe & passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche, & d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie & des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

---

## LETTRE CCXX.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 5 mars 1749.

IL y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, & de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées ; vous.



Digitized by Google

pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'Arget de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, & que le défunt Stahl fesait faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins ;
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins !
Vous n'avez plus qu'un pas à faire ;
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé ; que ce soit les pilules, le séné ou les clystères qui vous rétablissent, peu importe : les moyens sont indifférens, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre ; car il ne sera plus possible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invisible à présent.

Malgré la Sorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'esprit
Que l'homme n'est qu'une matière
Qui naît, végette & se détruit ;
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts,
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Digitized by Google

Je vous envoie encore une Épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers gloſe, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai ſucceſſivement : c'eſt mon délaſſement que de faire des vers. Si je pèche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choſes dans mes Épîtres, & point de ce paralogiſme vain, de cette crême fouettée qui n'étale que des mots & point de penſées. Ce n'eſt qu'à vous autres, Virgile & Horace Français, qu'il eſt permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours, de paſſer naturellement du ſtyle ſérieux à l'enjoué, & d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon ſens.

Nous autres étrangers qui ne renonçons pas pour notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance & à la pureté que demandent les loix rigoureuſes de la poéſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier ; mille devoirs, mille occupations me diſtraiſent. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'État, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux Palinure. Les Muſes demandent des retraites & une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt ; ma muſe

Digitized by Google

se refroidit, & mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les prisons de la Bastille comme sur des paillasses en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'est un ananas qui porte dans des serres, & qui périt en plein air.

Adieu; passez par tous les remèdes que vous voudrez, mais sur-tout ne trompez pas mes espérances, & venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre usage, & des vers en votre honneur.

---

## LETTRE CCXXI.

### *Du Roi.*

Sans date du jour, avril 1749.

Dans votre prose délicate
Vous avancez très-poliment
Que je ne suis qu'un automate,
Un stoïque sans sentiment;
Mes larmes coulent pour Électre,
Je suis sensible à l'amitié,
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal Quirini est bien digne du temps des spectres & des sortilèges: vous connaissez votre monde; & c'était bien s'adresser,

Digitized by Google

de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de Ninus ; je vous réponds que le bibliothécaire de sa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, & de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en est pas moins l'ombre de Ninus : c'est cette ombre qui inspire des remords dévorans à sa veuve parricide ; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils ; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, & atterrer la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mère. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves & les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un

Digitized by Google

grand art. Sémiramis inſpire une terreur mêlée de pitié. Le féroce & artificieux Aſſur, mis en oppoſition avec le fier & généreux Ninias, forme un contraſte admirable ; on déteſte le premier ; auſſi ne lui arrive-t-il aucune cataſtrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéreſſe à Ninias ; mais on eſt étonné de la façon dont il tue ſa mère ; c'eſt le moment où il faut ſe faire la plus forte illuſion. On eſt un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, & que ſes quiproquo ſoient la cauſe de la cataſtrophe ; toute la pièce eſt verſifiée avec force, les vers me paraiſſent de la plus belle harmonie, & dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir repréſenter, parce que le ſpectre me paraîtrait riſible, & que cela ſerait contraire au devoir que je me ſuis propoſé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie & de rire à la comédie.

Du temps de Plaute & d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût ſage & ſolide ;
Par malheur il eſt ſuranné.

Vous dirai-je encore un mot ſur la tragédie ? Les grandes paſſions me plaiſent ſur le théâtre ; je ſens une ſatisfaction ſecrète lorſque l'auteur trouve moyen de remuer & de tranſporter mon ame par la force de ſon éloquence ; mais ma délicateſſe ſouffre lorſque les

Digitized by Google

paſſions héroïques ſortent de la vraiſemblance. Les machines ſont trop outrées dans un ſpectacle ; au-lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation & plus de naturel. Le ſublime outré donne dans l'extravagance ; Charles XII a été le ſeul homme de tout ce ſiècle qui eut ce caractère théâtral ; mais pour le bonheur du genre-humain les Charles XII ſont rares. Il y a une Mariamne de Triſtan qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'eſt pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'eſt le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaiſe, il faut que les perſonnages ne montrent les paſſions que telles qu'elles ſont dans les hommes vifs & dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette diſcuſſion ; je vous parle comme feſait la ſervante de Molière ; je vous rends compte des impreſſions que les choſes font ſur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des offi-

Digitized by Google

ciers qui ont péri dans cette guerre ; ce qui eſt digne de vous ; & j'ai été ſurpris que nous nous ſoyons rencontrés, ſans le ſavoir, dans le choix du même ſujet. Les regrets que me cauſait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaiſſance ; & je compoſai ce petit ouvrage où le cœur eut plus de part que l'eſprit ; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en vers, & celui du poëte en proſe. Racine n'eut de ſa vie de triomphe plus éclatant que lorſqu'il traitait le même ſujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre proſe apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adreſſerai ſera conçue en ces termes :

O dieux qui douez les poëtes
De tant de ſublimes faveurs,
Ah ! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils ſoient un peu mois menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Souci ; & ſi vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

Digitized by Google

# LETTRE CCXXII.

## *De M. de Voltaire.*

Paris, ce 15 mai 1749.

J'Aurai l'honneur d'être purgé
De la main royale & chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche & la Hongrie.

Grand Prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Étendu votre renommée;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faût du génie.

Digitized by Google

Je crois actuellement V. M. à Neiſse ou à Glogau, feſant quelques bonnes épigrammes contre les Ruſſes. Je vous ſupplie, Sire, d'en faire auſſi contre le mois de mai qui mérite ſi peu le nom de printemps, & pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai eſt l'emblême des réputations mal acquiſes. Si les pilules dont V. M. a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de Valory, l'eſpèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu; c'eſt de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le midi, comme Naples & la Sicile, ou le royaume de Grenade & l'Andalouſie. Il y a plaiſir à vivre dans ces pays-là; l'on y a toujours chaud. V. M. ne manquerait pas de les viſiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, & j'y ſerais un courtiſan très-aſſidu. Je vous parlerais de vers ou de proſe ſous des berceaux de grenadiers & d'orangers, & vous ranimeriez ma verve glacée; je jeterais des fleurs ſur les tombeaux des Keyſerling & du ſucceſſeur de La Croze que V. M. avait ſi heureuſement arraché à l'Egliſe pour l'attacher à votre perſonne (*a*); & je voudrais comme eux mourir fort

(*a*) M. Jordan, voyez ſon Éloge, ci-devant, tome X.

Digitized by Google

tard à votre ſervice ; car en vérité, Sire, il eſt bien triſte de vivre ſi long-temps loin de Frédéric-le-Grand.

## LETTRE CCXXIII.

*Du Roi.*

Ce 16 mai 1749.

VOilà ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchiſe ; oui, votre critique m'inſtruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés paſſables, ſont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la penſée, la céſure & la rime ſe trouvent en oppoſition, alors je fais de mauvais vers, & je ne ſuis pas heureux en corrections.

Vous ne vous appercevez pas des difficultés qu'il me faut ſurmonter pour faire paſſablement quelques ſtrophes. Une heureuſe diſpoſition de la nature, un génie facile & fécond vous ont rendu poëte ſans qu'il vous en ait rien coûté : je rends juſtice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poétique avec des joncs & des veſſies ſous les bras. Je n'écris pas auſſi-bien que je penſe ; mes idées ſont ſouvent plus fortes que mes expreſſions, & dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.



Digitized by Google

J'étudie à préſent vos critiques & vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes ; mais il en reſte encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez me ſauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'inſtruire : ſi l'extrême envie que j'ai d'apprendre, & de réuſſir dans une ſcience qui de tout temps a fait ma paſſion, peut vous récompenſer de vos peines, vous aurez lieu d'être ſatisfait.

J'aime les arts par la raiſon qu'en donne Cicéron. Je ne m'élève point aux ſciences par la raiſon que les belles-lettres ſont utiles en tout temps, & qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'eſt ſouvent qu'un ſot lorſqu'on ne ſait pas autre choſe. Peut-être dans dix ans la ſociété tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des ſonge-creux d'algébriſtes auront quarrées laborieuſement. J'en félicite d'avance la poſtérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une ſcientifique extravagance. Tout ce qui n'eſt ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choſes utiles, elles ſont toutes trouvées ; & pour les agréables, j'eſpère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni proſe ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, & j'ai tout un fatras poétique dont vous pour-

Digitized by Google

rez faire la diſſection ; cela vaut mieux que de critiquer Crébillon ou quelqu'autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes auſſi groſſières ni en auſſi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir ſur les bords de la Néva, & point de lauriers : ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-Souci, menant la vie d'un particulier philoſophe.

Si vous aimez à préſent le bruit & l'éclat, je vous conſeille de ne point venir ici ; mais ſi une vie douce & unie ne vous déplaît pas, venez, & rempliſſez vos promeſſes. Mandez-moi préciſément le jour que vous partirez ; & ſi la marquiſe du Châtelet eſt une uſurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, & pour lui payer par jour quelqu'intérêt qu'il lui plaira pour ſon poëte, ſon bel eſprit, ſon... &c.

Adieu ; j'attends votre réponſe.



Digitized by Google

## LETTRE CCXXIV.

### *Du Roi.*

Ce 10 juin 1749.

JAmais on n'a fait d'auſſi jolis vers pour des pilules ; ce n'eſt point parce que j'y ſuis loué : je connais en cela l'uſage des rois & des poëtes ; mais en feſant abſtraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produiſent d'auſſi bons vers, je pourrais bien prendre une priſe de ſéné pour voir ce qu'elle opérera ſur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme ſe trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaiſe humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte, & ils ont penſé me tuer à force de ſudorifiques.

Écoutez, j'ai la folie de vous voir ; ce ſera une trahiſon ſi vous ne voulez pas vous prêter à me faire paſſer cette fantaiſie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loiſir cette année, Dieu ſait ſi j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par leſquels vous apprendrez que ce climat n'eſt pas tout-à-fait ſans aménité.

On fait aller ſon corps comme l'on veut. Lorſ-

Digitized by Google

que l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophthegmes dont je veux bien vous faire reſſouvenir.

Madame du Châtelet accouche dans le mois de ſeptembre ; vous n'êtes pas une ſage-femme, ainſi elle fera fort bien ſes couches ſans vous ; &, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaiſirs que l'on fait aux gens, ſans ſe faire tirer l'oreille, ſont de meilleure grâce & plus agréables que lorſqu'on ſe fait tant ſolliciter.

Si je vous gronde, c'eſt que c'eſt l'uſage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ferai pas la dupe, & je verrai bien ſi vous m'aimez ſérieuſement, ou ſi tout ce que vous me dites n'eſt qu'un verbiage de tragédie.

---

## LETTRE CCXXV.

### *Du Roi.*

Sans-Souci, ce 15 juillet 1749.

DEs loix de l'homicide Mars
Belle-Isle peut m'inſtruire en maître,
Mais du bon goût & des beaux arts
Il n'eſt que vous qui pouvez l'être ;
Vous qui parlez comme les dieux
Leur ſublime & charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,



Digitized by Google

Et qui joignez dans votre ſtyle
A la proſe de Cicéron
Des vers tels qu'en fefait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût & le département du Parnaſſe. Il faut que chacun faſſe ſon métier. Lorſque le maréchal de Belle-Isle vétillera ſur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires & fera des commentaires ſur les campagnes du grand Turenne, & je compoſerai un traité ſur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaiſante dans ſes choix. Ces juges de la langue françaiſe vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire ; cela paraît un peu ſingulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots :
L'art de penſer & le génie
En ſont exclus par les cagots.

Qui veut le ſuffrage & l'eſtime
De ces quarante perroquets,
N'a qu'à ſavoir ſon catéchiſme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon & les doctes ſœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous & Belle-Isle.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre converſion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné

Digitized by Google

des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, & je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'Épîtres que j'ai faites, & quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. D'Arget, alors secrétaire de Valory, fut enlevé de nuit, par un partisan Autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême quand il s'apperçut qu'il tenait le secrétaire au-lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme, n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphaël & le pinceau de Rubens, j'essayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes; mais avec les talens de Calot on ne fait que des charges & des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les



Digitized by Google

généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles ; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; & je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici ; sinon, craignez l'épigramme : le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chûte des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser.

## LETTRE CCXXVI.

### *Du Roi.*

Sans-Souci, ce 15 auguste 1749.

SI mes vers ont contribué à l'Épître que je viens de recevoir (*a*), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette Épître s'écria dans une espèce

(*a*) Voyez le Commentaire Historique, page 149, du tome 43 des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais.

Digitized by Google

d'enthousiasme : *Voltaire & le maréchal de Saxe ont le même sort ; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine santé.*

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux ; vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, & les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, & si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, & notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être français & posséder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface ; je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, & en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, & sur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me servir de Quintilien. Lucine est bien oiseuse, à mon gré ; je voudrais que madame du Châtelet se dépêchât, & vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la Messe de notre nouvelle église. La charité

Digitized by Google

eſt éteinte dans le cœur des chrétiens ; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette égliſe ; & à moins que de vouloir entendre la Meſſe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, & dans quel temps vous ſerez ſur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je ſais bien que Pégaſe vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité ; je vous la ſouhaite le plus tard poſſible, en vous aſſurant que vous ne ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement que vous n'êtes attendu avec impatience.

---

## LETTRE CCXXVII.

### *De M. de Voltaire.*

Lunéville, ce 18 auguſte 1749.

J'Ai reçu vos vers très-plaiſans
Sur notre triſte académie,
Nos quarante ſont fort ſavans,
Des mots ils ſentent l'énergie,
Et de proſe & de poéſie
Ils donnent des prix tous les ans ;
Ils font ſur-tout des complimens ;
Mais aucun n'a votre génie.

V. M. penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a

Digitized by Google

fait très-souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois; mais j'ai commencé sur ce pied-là avec V. M., & je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique sur M. de Valory.

Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et sa bedaine & sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles & les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire & qu'on ne lit pas.

V. M., en me parlant des maréchaux de Belle-Isle & de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier: vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, &, ce qui pis est, le mien qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai

Digitized by Google

l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de Catilina ; en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vîte. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence ; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que V. M. m'avait écrit sur le Catilina de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'Histoire Romaine y fût entiérement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, & à Cicéron celui d'un imbécille. Je me suis souvenu de vos critiques très-justes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la République Romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous désiriez ; c'est vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à V. M. ; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité Cicéron, & si j'ai attrapé la ressemblance de César.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
César, je le prévois, aura la préférence ;
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie

Digitized by Google

de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que son maître épouse, ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si V. M. l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le Sénat Romain, & je tâche de mériter le suffrage de Fréderic-le-Grand,

De qui je suis avec ardeur
Le très-prosterné serviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur.

## LETTRE CCXXVIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 4 septembre 1749.

JE reçois votre Catilina dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte, que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessin, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique & des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française, sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en Apollon & mon concitoyen le comte Bar m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne (*a*).

(*a*) Ce vers ne se trouve plus dans Rome sauvée.

Digitized by Google

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais selon la construction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.*

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de César, &c. &q.

Votre lettre est charmante ; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différens siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, & le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme Cicéron, & comme je le dis dans une de mes Épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances ; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige

Digitized by Google

autant que mes lumières me le permettent ; mais je n'ai point de puriſte aſſez ſévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, & je prépare la réception du gentilhomme ordinaire & du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, & je dis que oui, car vous n'êtes point un fauſſaire ; & ſi l'on vous accuſait d'être indiſcret, je dirais que cela peut être ; de vous laiſſer voler, j'y acquieſcerais ; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perſe & l'empereur du Mogol ſe font la guerre, & dont ils augmentent leurs titres quand ils ſont aſſez heureux pour le poſſéder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Féderic, par la grâce de Dieu, roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, poſſeſſeur de Voltaire, &c. &c.*

---

## LETTRE CCXXIX.

*Du Roi.*

Ce 25 novembre 1749.

D'Olivet me foudroie, à ce que je vois. Je ſuis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriſte & de parler de ce que je n'entends pas ; mon ſilence me préſervera des foudres des d'Olivet & des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages : ſi vous laiſſez voler les

Digitized by Google

vôtres, que ſerait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation & pour l'honneur de votre nation; ſi je barbouille du papier, c'eſt pour mon amuſement; & on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchiraſſe ces ouvrages après les avoir achevés. Lorſqu'on approche de quarante ans & que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le miſanthrope:

Si j'en foſais d'auſſi méchans;
Je me garderais bien de les montrer aux gens.

Nous avions à Berlin un ambaſſadeur Ruſſe qui depuis vingt ans étudiait la philoſophie ſans y avoir compris grand'choſe. Le comte de Keyſerling, dont je parle, & qui a ſoixante ans bien comptés, partit de Berlin avec ſon gros profeſſeur. Il eſt à Dreſde à préſent, il étudie toujours, & il eſpère d'être un écolier paſſable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point ſa patience, & je ne ſonge pas à vivre auſſi long-temps. Quiconque n'eſt pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de ſa vie. Je n'ai point aſſez de préſomption pour me flatter du contraire, ni je ne ſuis aſſez aveugle pour ne me pas rendre juſtice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par généroſité, & ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudiſſemens. Je veux

Imiter de Conrard le ſilence prudent;

mais cela ne me rendra point inſenſible aux beautés

Digitized by Google

tés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide : qui vous dit que c'est vous ? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide ? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; & dans le passage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Féraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, & ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point : ou si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses ; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangemens domestiques ; ou bien le roi Stanislas, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie que les Juifs attendent encore.



Digitized by Google

Il paraît ici une Élégie.... ſerait-elle de vous? Voici le premier vers:

Un ſommeil éternel a donc fermé ces yeux, &c.

Mandez-le moi, je vous prie; j'ai quelques doutes là-deſſus; vous ſeul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, & je vous admirerai tout ingrat & abſent que vous êtes, parce que je ne ſaurais m'en empêcher.

Adieu; je vais voir les agréables folies de Roland, & les héroïques ſottiſes de Coriolan. Je vous ſouhaite tranquillité, joie & longue vie.

---

## LETTRE CCXXX.

### *Du Roi.*

Sans date du jour; avril 1752.

Quoi! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris,
Qui ſur un ton cauſtique & ſombre
Oſe juger vos beaux eſprits!
Ce trait déſarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui ſavait aimer ſes amis,
Et qui ſur-tout ſavait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous

Digitized by Google

revoir, de parler de littérature, & de m'instruire des choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciemens de votre nouvelle édition. Comme je ſavais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections & additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des choſes. Je ſuis curieux de voir Oreſte; comment vous aurez remplacé Palamède, & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; ſi vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je ſuis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiſſemens; mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales & des barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu Czar. Pierre I ſe mêlait de pharmacie & de médecine; il donnait des remèdes à ſes courtiſans malades; & lorſqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obſèques avec magnificence, & honorait leur convoi funèbre de ſa préſence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près ſem-



Digitized by Google

blable ; des raisons d'État m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes simples & véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse au mois de juin ; mais, du premier de juillet jusqu'au mois de septembre, je pourrai disposer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel, je pourrai

Vous admirer & vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide & de Maron,
M'instruire, & par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison ? Si la duchesse produit le Testament politique du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni tous les momens ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, & il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit mé-

Digitized by Google

diocre. Si je me repréſente le cardinal de Richelieu rabaiſſant les grands du royaume, établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoutenant la gloire des Français contre des ennemis puiſſans & étrangers, étouffant des guerres inteſtines, détruiſant le parti des calviniſtes, & feſant élever une digue à travers la mer pour aſſiéger la Rochelle ; ſi je me repréſente cette ame ferme occupée des plus grands projets, & capable des réſolutions les plus hardies, le Teſtament politique me paraît trop puéril pour être ſon ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées ſur le papier ; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il penſait pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus poſitivement ; à préſent je ne peux que deviner.

Des grandeurs & des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de faibleſſes,
Font le bizarre compoſé
Du héros le plus aviſé ;
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce ſoleil dans ſa carrière
Ne brille pas d'un feu conſtant :
L'eſprit le plus profond s'éclipſe ;
Richelieu fit ſon Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Je ne ſouhaite pour la nouvelle année que de la ſanté & de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, & je lui en dirai davantage.



Digitized by Google

depuis, un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations & des corrections nombreuses, qui sera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme ; mais il ne peut point se montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'osais de mes pinceaux hardis
Croquer le Ciel du fanatique,
Son enfer & son paradis,
Et me gausser en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrase les maudits ;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton caustique,
Je cache le recueil épique
A vos indiscrets de Paris.
Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaisans écrits,
Ferait condamner par ses cris
Mes pauvres vers à la Bastille.
Je hais ces funestes lambris ;
Ma Muse, les Jeux & les Ris
Dans ma demeure si gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison ;
Mais dans l'âge de la sagesse,
Y retourner, c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à

Digitized by Google

la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, & qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible; mais prenez-y bien garde, des hérétiques éléveront sûrement quelques autels à Baal; si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

---

## LETTRE CCXXXII.

### *De M. de Voltaire.*

Paris, ce 20 mai 1750.

GRand Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Fédéric un seul coup-d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste : votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle

Digitized by Google

Pourra penſer aſſurément
Que la lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de vous conduire. On dit que la langue allemande eſt faite pour parler aux bêtes; & en qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma Muſe plus propre à haranguer vos chevaux de poſte, qu'à vous adreſſer ſes accens. Vous êtes à préſent armé de toutes pièces, de voiture, de paſſe-port, & de tout ce qu'il faut à un homme qui veut ſe rendre de Paris à Berlin; mais je crains que vous ne ſoyez prodigue de votre temps à Paris, & chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, & ſouvenez-vous qu'un plaiſir fait de bonne grâce, acquiert un double mérite.

---

## LETTRE CCXXXIV.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 23 auguſte 1750.

J'Ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon eſtime. Si j'étais madame Denis je penſerais de même; mais étant ce que je ſuis, je penſe autrement. Je ſerais au déſeſpoir d'être cauſe du malheur de mon ennemi, & comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'eſtime, que j'aime, & qui me ſacrifie ſa patrie

Digitized by Google

& tout ce que l'humanité a de plus cher? Non, mon cher Voltaire, ſi je pouvais prévoir que votre tranſplantation pût tourner le moins du monde à votre déſavantage, je ſerais le premier à vous en diſſuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaiſir extrême que j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philoſophe, je le ſuis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus ſimple & de plus dans l'ordre, que des philoſophes faits pour vivre enſemble, réunis par la même étude, par le même goût, & par une façon de penſer ſemblable, ſe donnent cette ſatisfaction? Je vous reſpecte comme mon maître en éloquence & en ſavoir; je vous aime comme un ami vertueux. Quel eſclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconſtance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous eſtime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant? Je n'ai point la folle préſomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richeſſes, la grandeur & la magnificence font une ville aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus généralement répandu, ſe trouve dans un endroit du monde, je ſais & je conviens que c'eſt à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût par-tout où vous êtes? Nous avons des organes qui nous ſuffiſent pour vous applaudir; & en fait de ſentimens, nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai reſpecté l'amitié

Digitized by Google

qui vous liait à madame du Châtelet ; mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi ! parce que vous vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette maison devient une prison pour vous ? Quoi ! parce que je suis votre ami, je serais votre tyran ? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là ; que je suis fermement persuadé que vous serez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous serez regardé comme le père des lettres & des gens de goût ; & que vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. Bon soir.

## LETTRE CCXXXV.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 24 février 1752.

J'Ai été bien-aise de vous recevoir chez moi ; j'ai estimé votre esprit, vos talens, vos connaissances, & j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs & de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille ; mais vous avez d'abord d'une façon assez singulière exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles : j'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce

Digitized by Google

n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en ſervice. D'Arnaud a eu des torts envers vous ; un homme généreux les lui eût pardonnés : un homme vindicatif pourſuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'eſt par rapport à vous qu'il eſt parti d'ici. Vous avez été chez le miniſtre de Ruſſie lui parler d'affaires dont vous n'aviez point à vous mêler, & l'on a cru que je vous en avais donné la commiſſion. Vous vous êtes mêlé des affaires de madame de Bentink, ſans que ce fût certainement de votre département. Vous avez eu la plus vilaine affaire du monde avec le juif : vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets ſaxons eſt ſi bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes (*a*). Pour moi, j'ai conſervé la paix dans ma maiſon juſqu'à votre arrivée ; & je vous avertis, que ſi vous avez la paſſion d'intriguer & de cabaler, vous vous êtes très-mal adreſſé. J'aime des gens doux & paiſibles, qui ne mettent point dans leur conduite les paſſions violentes de la tragédie : en cas que vous puiſſiez vous réſoudre à vivre en philoſophe, je ſerai bien-aiſe de vous voir ; mais ſi vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos paſſions, & que vous en vouliez

(*a*) Cette Lettre, & la ſuivante, prouvent malheureuſement encore la vérité du ſujet de la Comédie de *Tantale en Procès*, qui ſe trouve ci-devant tome VIII.

Digitized by Google

à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, & vous pouvez tout autant rester à *Berlin*.

## LETTRE CCXXXVI.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 28 février 1752.

SI vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, & je suis bien-aise que cette vilaine affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelles ni avec le vieux ni avec le nouveau testament; ces sortes de compromis sont flétrissans, & avec les talens du plus bel esprit de France, vous ne couvrirez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse, un violon de l'opéra, un juif jouaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un Allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer de termes équivoques & de flasques adoucissemens qui défigurent la vérité: c'est à vous d'en profiter.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE CCXXXVII.

*De M. de Voltaire.*

1753.

SIRE,

CE que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable? On abuſe du nom de V. M. pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous ai conſacrée. Quoi! on m'accuſe d'avoir avancé que Kœnig écrivait contre vos ouvrages! Ah! Sire, il en eſt auſſi incapable que moi. V. M. ſait ce que je lui en ai écrit. Je vous ai toujours dit la vérité, & je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon que vos bontés ſeules pourraient me donner. Je vous ſerai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre; & ſi la malheureuſe aventure de La Beaumelle n'eſt pas vraie; ſi Maupertuis en effet n'a pas trahi le ſecret de vos ſoupers, & ne m'a point calomnié pour exciter La Beaumelle contre moi; s'il n'a pas été par ſa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, &



Digitized by Google

lui demanderai pardon devant V. M. & devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais si la lettre de La Beaumelle est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de Kœnig qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philosophes Marc-Aurèle & Julien auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, & vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, & non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi, Sire, ce cœur est encore à vous; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramenera. Quand j'ai conjuré V. M. de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle sait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous serai attaché que pour vous-même; & je vous jure encore entre les mains de S. A. R. madame la margrave de Bareith, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, & que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

Digitized by Google

## LETTRE CCXXXVIII.

*De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, octobre 1757.

SIRE,

NE vous effrayez pas d'une longue lettre, qui eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous effrayer.

J'ai été reçu chez V. M. avec des bontés ſans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleſſe m'a laiſſé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reſte. J'ignore encore dans ma retraite paiſible ſi V. M. a été à la rencontre du corps d'armée de M. de Soubiſe, & ſi elle s'eſt ſignalée par de nouveaux ſuccès. Je ſuis peu au fait de la ſituation préſente des affaires; je vois ſeulement qu'avec la valeur de Charles XII, & avec un eſprit bien ſupérieur au ſien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralſund; mais il y a une choſe bien ſûre, c'eſt que vous aurez plus de réputation que lui dans la poſtérité, parce que vous avez remporté autant de victoires ſur des ennemis plus aguerris que les ſiens, & que vous avez fait à vos ſujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embelliſſant



Digitized by Google

les villes. Je mets à part d'autres talens auſſi ſupérieurs que rares, qui auraient ſuffi pour vous immortaliſer. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites ; votre gloire eſt donc abſolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire eſt-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à préſent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaiſir de dire à V. M. combien elle eſt aimée dans les pays que j'habite, mais je ſais qu'en France elle a beaucoup de partiſans ; je ſais très-poſitivement qu'il y a bien des gens qui déſirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités ſimples, ſans oſer me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi ſeulement de penſer que, ſi la fortune vous était entiérement contraire, vous trouveriez une reſſource dans la France, garante de tant de traités ; que vos lumières & votre eſprit vous ménageraient cette reſſource ; qu'il vous reſterait toujours aſſez d'États pour tenir un rang très-conſidérable dans l'Europe ; que le grand électeur votre biſaïeul n'en a pas été moins reſpecté pour avoir cédé quelques-unes de ſes conquêtes. Permettez-moi, encore une fois,

Digitized by Google

de penſer ainſi en vous ſoumettant mes penſées. Les Caton & les Othon, dont V. M. trouve la mort belle, n'avaient guère autre choſe à faire qu'à ſervir ou qu'à mourir; encore Othon n'était-il pas ſûr qu'on l'eût laiſſé vivre; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait ſouffrir. Nos mœurs & votre ſituation ſont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot, votre vie eſt très-néceſſaire: vous ſentez combien elle eſt chère à une nombreuſe famille, & à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous ſavez que les affaires de l'Europe ne ſont jamais long-temps dans la même aſſiette, & que c'eſt un devoir pour un homme tel que vous de ſe réſerver aux événemens. J'oſe vous dire bien plus; croyez-moi, ſi votre courage vous portait à cette extrêmité héroïque, elle ne ſerait pas approuvée; vos partiſans la condamneraient & vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; & en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaiſir d'inſulter à votre nom ſi reſpectable.

Ne vous offenſez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré & aimé, & qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de



Digitized by Google

très-grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très-loin de vous voir réduit à des extrêmités si funestes, & j'attends tout de votre courage & de votre esprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce sera une consolation pour moi en quittant la vie de laisser sur la terre un roi philosophe.

## LETTRE CCXXXIX.

*De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, octobre 1757.

SIRE,

VOtre Épître d'Erfort est pleine de morceaux admirables & touchans (*a*). Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, & dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à S. A. R. votre digne sœur, que cette Épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec V. M. ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame & d'un grand génie : il s'agit de vous, & de l'intérêt de toute la saine partie du genre-humain, que la philosophie attache à votre gloire & à votre conservation.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, l'Épître au Marquis d'Argens, page 203.

Digitized by Google

Vous voulez mourir ; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuſe que ce deſſein m'inſpire. Je vous conjure de ſoupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle eſt l'opinion des hommes, quel eſt l'eſprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philoſophe & comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choiſiſſent rarement, & qu'aucun des ſouverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chûte de l'Empire Romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obſtiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà repréſenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, & les inſultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement ſon devoir à flétrir une action généreuſe.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que perſonne ne vous regardera comme le martyr de la liberté ; il faut ſe rendre juſtice : vous ſavez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? que vous avez vengé ſur vous-même cette invaſion ; que vous n'avez pu réſiſter au chagrin de ne pas donner la loi. On



Digitized by Google

vous accuſera d'un déſeſpoir prématuré quand on ſaura que vous avez pris cette réſolution funeſte dans Erfort, quand vous étiez encore maître de la Siléſie & de la Saxe. On commentera votre Épître d'Erfort, on en fera une critique injurieuſe; on ſera injuſte, mais votre nom en ſouffrira.

Tout ce que je repréſente à V. M. eſt la vérité même. Celui que j'ai appellé le Salomon du nord s'en dit davantage dans le fond de ſon cœur.

Il ſent qu'en effet s'il prend ce funeſte parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il ſent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis perſonnels: il entre donc dans ce triſte parti de l'amour-propre, du déſeſpoir. Écoutez contre ces ſentimens votre raiſon ſupérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, & que vous ne pouvez l'être; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous reſtera (quelque choſe qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux; biens, dignités, amis. Un homme qui n'eſt que roi peut ſe croire très-infortuné quand il perd des États; mais un philoſophe peut ſe paſſer d'États. Encore, ſans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en reſtera pas aſſez pour être toujours un ſouverain conſidérable. Si vous aimiez mieux mépriſer toute grandeur comme ont fait Charles-

Digitized by Google

Quint, la reine Chriſtine, le roi Caſimir, & tant d'autres, vous ſoutiendriez ce perſonnage mieux qu'eux tous ; & ce ſerait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux & déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philoſophe ſi vous ne ſaviez pas vivre en homme privé ? ou ſi en demeurant ſouverain vous ne ſaviez pas ſupporter l'adverſité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public & le vôtre. Je ſuis bientôt dans ma ſoixante & cinquième année, je ſuis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le ſavez ; mais je mourrais heureux ſi je vous laiſſais ſur la terre mettant en pratique ce que vous avez ſi ſouvent écrit.

---

## LETTRE CCXL.

### *Du Roi.*

Ce 9 octobre 1757.

JE ſuis homme, il ſuffit, & né pour la ſouffrance,
Aux rigueurs du deſtin j'oppoſe ma conſtance.

Mais avec ces ſentimens, je ſuis bien loin de condamner Caton & Othon. Le dernier n'a eu de beau moment en ſa vie que celui de ſa mort.

Croyez que ſi j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,

Digitized by Google

Me contentant du néceſſaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces miſères de toute eſpèce,
Et ces détails de petiteſſe
Dont il faut s'occuper dans le ſein des grandeurs.
Je mépriſe la vaine gloire,
Quoique poëte & ſouverain.
Quand du ciſeau fatal, en tranchant mon deſtin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire?
Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'hiſtoire.
Nos deſtins ſont-ils donc ſi beaux?
Le doux plaiſir & la molleſſe,
La vive & naïve alégreſſe,
Ont toujours fui des grands la pompe & les travaux.
Ainſi la fortune volage
N'a jamais cauſé mes ennuis,
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refuſant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi,
Il nous oblige, il nous engage
A meſurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans ſon hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Eſt ſon antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du ſage,
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre & mourir en roi.

Digitized by Google

## LETTRE CCXLI.

*De M. de Voltaire.*

Ce 13 novembre 1767.

SIRE,

VOtre Épître à d'Argens m'avait fait trembler ; celle dont V. M. m'honore, me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes, & vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, & qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits :

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en roi.

Ces sentimens sont dignes de votre ame, & je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un

Digitized by Google

peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à V. M. dans la situation où je vous vois ; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premiérement, soyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 (a) comme le prince de Condé à Sénef, vous avez agi dans tout le reste en Turenne. Grotius disait : Je puis souffrir les injures & la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère & l'ignominie ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers, il vous reste de grands États : l'hiver vient ; les choses peuvent changer. V. M. sait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, & que la politique contraire est une politique détestable ; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que Charles XII, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, & moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le Czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage ; & votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à V. M.

(a) La Bataille de Kolin, du 18 juin 1757.

Digitized by Google

combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux États qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer & soutenir, & qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'éléveraient. Je dois ajouter que quelque personnage que vous fassiez, il sera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort, que je n'en prenais dans Potsdam & dans Sans-Souci. Cette retraite serait heureuse, & ma vieillesse infirme serait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monseigneur le prince de Prusse est très-malade ; c'est un nouveau surcroît d'affliction, & une nouvelle raison de vous conserver. C'est très-peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutissent ; mais c'est à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, & c'est être véritablement roi que de soutenir l'adversité en grand homme.

## LETTRE CCXLII.

### *Du Roi.*

Breslau, ce 16 janvier 1758.

J'Ai reçu votre lettre du 22 de novembre & celle du 2 de janvier en même temps (*a*). J'ai à-peine le temps de faire de la prose, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez heureux & tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; & faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour que le triumvirat se détruise, & que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme Démosthènes aux Athéniens: Eh bien! si Philippe était mort, que serait-ce? ô Athéniens! vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

(*a*) On n'a point trouvé ces lettres, & plusieurs autres qui manquent également.

Digitized by Google

O Autrichiens! votre ambition, votre désir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis; & les libertés germaniques & celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

## LETTRE CCXLIII.

*De M. de Voltaire.*

Ce 15 avril 1758.

Puisque vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers & des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre,
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire;
Chaque esprit a son caractère:
Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir comme vous saisir
L'art de tuer & l'art de plaire.

Cependant ressouvenez vous de celui qui a dit autrefois:

Et quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon homme; il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens & dommages de quelque pauvre ville Grecque ruinée. Il est clair que V. M. a encouru les censures de Rome en

Digitized by Google

imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'Égliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que V. M. m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde & qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, & de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix : point du tout; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, des houſſards & autres barbares qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers.

Vos miniſtres auront ſans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiſeul, M. de Kaunitz, M. Pitt ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, & qui aura probablement l'honneur de

Digitized by Google

de voir V. M. dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, & qui ſait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière & qui ne ſais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de Choiſeul.

V. M. m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! & qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle & de Julien: reſſemblez-leur toujours; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiſeul dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à V. M. mon reſpect, & prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

---

## LETTRE CCXLIV.

*De M. de Voltaire.*

Ce 2 mai 1758.

HÉros du nord, je ſavais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières;
Mais que vos rimes familières
Immortaliſent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce ſont des faveurs ſingulières.
Nos blanc-poudrés ſont convaincus



Digitized by Google

De tout ce que vous ſavez faire ;
Mais les *ons*, les *its* & les *us*
A préſent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Briſe la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce & Pétrone
Dans l'hiver ſont vos courtiſans ;
Vos beaux printemps ſont pour Bellone ;
Vous vous amuſez en tout temps.

Il n'y a rien de ſi plaiſant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757 (*a*) ; cependant il me ſemble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, & que c'eſt en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris ſur le bon ſens philoſophique de d'Argens (*b*), & ſur la loi naturelle, pourrait bien auſſi avoir ſa part dans l'hiſtoire des culs ; mais c'eſt dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La beſogne de ces meſſieurs ne mérite guère qu'on en faſſe un autre uſage. On a traité à peu-près ainſi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philoſophie du bon ſens*. On dit que Paris eſt plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui reſſemble

(*a*) Voyez-le ci-devant, tome VII, page 213.

(*b*) *La Philoſophie du bon ſens*, ouvrage du marquis d'Argens, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de Voltaire ſur la loi naturelle.

Digitized by Google

à la ſottiſe. Je ne veux pas, Sire, avoir celle d'abuſer plus long-temps des momens de V. M.; je volerais les Autrichiens à qui vous les conſacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, & que ſon règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de maſſacres, c'eſt le règne du diable, & les philoſophes qui diſent que tout eſt bien ne connaiſſent guère leur monde. Tout ſera bien quand vous ſerez à Sans-Souci, & que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pouvons rire à l'aiſe & prendre du bon temps.

---

## LETTRE CCXLV.

### *Du Roi.*

Ramenau, ce 23 ſeptembre 1758.

JE ſuis fort obligé au ſolitaire des Délices, de la part qu'il prend aux aventures du Dom Quichotte du nord : ce Dom Quichotte mène la vie des comédiens de campagne, jouant tantôt ſur un théâtre, tantôt ſur l'autre, quelquefois ſifflé, quelquefois applaudi. La dernière pièce qu'il a joué était la Thébaïde, à peine y reſta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne ſais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crois avec nos bons Épicuriens, que ceux qui ſe tiennent ſur l'amphithéâtre ſont plus heureux que



Digitized by Google

ceux qui ſe tiennent ſur les treteaux. Quoique je ſois par voies & par chemins, j'entends à bâton rompu parler de ce qui ſe paſſe dans la république des lettres, & cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : Tu dors, Brutus. Voici trois ans écoulés, qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages ; que faites-vous donc ? Au cas que vous ayez fait quelque choſe de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous ſouhaite toute la tranquillité & tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu.

---

## LETTRE CCXLVI.

### *Du Roi.*

Sans date du jour, novembre 1758.

JE ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez. Nous nous ſommes tirés d'affaire par des à peu-près ; mais avec la multitude de monde auquel il faut nous oppoſer, il eſt preſqu'impoſſible de faire davantage : nous avons été vaincus, & nous pouvons dire comme François I : *Tout a été perdu, hors l'honneur.* Vous avez grande raiſon de regretter le maréchal Keith ; c'eſt une perte pour l'armée & pour la ſociété. Daun avait ſaiſi l'avantage d'une nuit qui laiſſait peu de place

Digitized by Google

au courage. Mais malgré tout cela nous sommes encore debout, & nous nous préparons à de nouveaux avancemens ; peut-être que le Turc, plus chrétien que les puissances catholiques apostoliques, ne voudra pas que des brigands politiques se donnent les airs de conspirer contre un prince qu'ils ont offensé, & qui ne leur a rien fait. Vivez heureux, & priez Dieu pour des malheureux, apparemment damnés, parce qu'ils sont obligés de guerroyer toujours. *Vale.*

---

## LETTRE CCXLVII.

### *Du Roi.*

Sans date du jour, novembre 1758.

IL vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance & par un peu de courage ; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, & tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains & inutiles ; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans & les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoïdales, & quelquefois néphré-



Digitized by Google

tiques. Si cela eût dépendu de moi, je me ferais volontiers dévoué à la mort que ces sortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour sauver & pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (*a*). N'en perdez jamais la mémoire, & rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice ; & sans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample & la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos & de bonheur que je n'en ai.

## LETTRE CCXLVIII.

### *De M. de Voltaire.*

SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Sans date du jour, décembre 1758.

OMbre illustre, ombre chère, ame héroïque & pure,
Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la sépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer ?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en sage ;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

(*a*) La margrave de Bareith.

Digitized by Google

Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans molleſſe,
Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture & de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

Hélas! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter!
Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue;
Le philoſophe, le héros
Ne ſerait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jeterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix & les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants:
Ah! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle (a).

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à V. M., puiſqu'elle l'ordonne. Je ſuis vieux: elle s'en appercevra bien. Mais le cœur qui ſera toujours à vous & à l'adorable ſœur que vous pleurez, ne vieil-

(a) Voyez ci-devant, dans le tome VII, les belles Épîtres que le Roi lui adreſſe, & celle à Milord Maréchal.



Digitized by Google

lira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princeſſe avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ſes lettres (vous le ſavez ſans doute) avaient paſſé par moi. Le miniſtre (*a*) qui penſait abſolument comme elle, & qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en eſt mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieilleſſe accablée d'infirmités tout ce qui ſe paſſe; & je me conſole parce que j'eſpère que vous ſerez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin Tronchin dit que votre colique hémorrhoïdale n'eſt point dangereuſe; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre ſang. Cet homme eſt ſûrement le plus grand médecin de l'Europe, le ſeul qui connaiſſe la nature. Il m'avait aſſuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguſte ſœur ſix mois avant ſa mort. Je fis ce que je pus pour engager S. A. R. à ſe mettre entre les mains de Tronchin; elle ſe confia à des ignorans entêtés; & Tronchin m'annonça ſa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un déſeſpoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, Sire, car vous êtes néceſſaire aux hommes.

(*a*) Le cardinal de Tencin. L'abbé de Bernis l'obligea de ſigner une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, & cette adroite politique nous a valu la paix glorieuſe de 1763.

Digitized by Google

## LETTRE CCXLIX.

### *Du Roi.*

Breslau, ce 23 janvier 1759.

J'Ai reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant & de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité ; & c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'Apelles était le seul digne de peindre Alexandre : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, & que je lui envoyai un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentimens. En un mot je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramenerait ; cette paix & la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Digitized by Google

Vivez plus heureux à Lausanne, & rendez-vous digne que j'oublie tout-à-fait le passé.

## LETTRE CCL.

*Du Roi.*

Breslau, ce 2 mars 1759.

VOtre lettre contient une contradiction dans les termes & dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, & en même temps vous en rempliſſez toute votre lettre. Il fallait être plus ſur ſes gardes en m'écrivant, & ſupprimer ce beau feu qui vous anime encore à ſoixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne ſoyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir & oublient le paſſé.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.

Mes vers ne ſont point faits pour le public. Je n'ai ni aſſez d'imagination, ni ne poſsède aſſez bien la langue pour faire de bons vers; & les médiocres ſont déteſtables. Ils ſont ſouffert entre amis, & voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, & qui ſe reſſentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préſent riche & puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes

Digitized by Google

balivernes, je vous envoie en même temps toutes sortes de misères que je me suis amusé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui semble vous toucher le plus, & je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, & de vous satisfaire ; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté (*a*), & qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'esprit ; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, & qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de six mois : ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui sera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu.

(*a*) Maupertuis, président de l'académie de Berlin.

Digitized by Google

## LETTRE CCLI.

### *Du Roi.*

Breslau, ce 12 mars 1759.

IL faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète Daniel : ſes ſemaines ſont des ſiècles & vos mois des jours.

J'ai reçu cette Ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, & qui certainement ne vous fera pas déshonneur (*a*). C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, & de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaiſſance.

Je vous envoie une vieille Épître que j'ai faite il y a un an ; & comme il y eſt parlé de vous, c'eſt à vous à vous défendre ; ſi vous croyez qu'on le puiſſe. Ce ſont de mauvais vers, mais je ſuis perſuadé que ce ſont des vérités qu'ils diſent. Je penſe au moins ainſi. Plus on vieillit & plus on ſe perſuade que ſa ſacrée majeſté le Haſard fait les trois quarts de la beſogne de ce miſérable univers, & que ceux qui penſent être les plus ſages, ſont les

(*a*) C'eſt l'Ode ſur la mort de la Princeſſe de Bareith ; elle ſe trouve dans le tome XIII des *Œuvres de Voltaire*, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais.

Digitized by Google

plus fous de l'eſpèce à deux jambes & ſans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conſcience me pardonner & des ſoléciſmes & de mauvais vers dans le tumulte & parmi les ſoins & les embarras dont je ſuis ſans ceſſe environné.

Vous voulez ſavoir ce que Néaulme imprime : vous me le demandez à moi qui ne ſais pas ſi Néaulme eſt encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne ſais que des nouvelles de Fermor, de Daun, de Soubiſe, de Lautrihauſſen, & d'une eſpèce d'hommes dont vous vous ſouciez très-peu, & dont je ſerais bien-aiſe de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, & maintenez la paix dans votre ſeigneurie ſuiſſe, car la guerre de la plume & de l'épée n'ont que rarement d'heureux ſuccès. Je ne ſais quel ſera mon ſort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières, & je vous demande une Meſſe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui ſoit pire que la vie que je mène en celui-ci.

Digitized by Google

Digitized by Google

# ŒUVRES
## POSTHUMES
## DE
# *FREDERIC II.*

TOME XV.

Digitized by Google

Digitized by Google

# OEUVRES
## POSTHUMES
## DE
# FRÉDERIC II,
## ROI DE PRUSSE.

*Sixième Édition.*

---

# CORRESPONDANCE
*AVEC*
## M. DE VOLTAIRE.

---

TOME IV.

*A POSTDAM,*

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CORRESPONDANCE
# DE FRÉDERIC II
## AVEC
# M. DE VOLTAIRE.

## LETTRE CCLII.

*Du Roi.*

Breslau, ce 21 mars 1759.

VOus ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſiéges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens & les additions que vous avez faits à votre Ode. Rien ne me fait plus de plaiſir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles ſtrophes ſont très-belles, & je ſouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre ſelon votre bon plaiſir : & quoique je ſois très-indifférent ſur ce qu'on peut dire de moi en France & ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Hiſtoire de Brandebourg*. C'eſt la trouver très-bien écrite, & c'eſt plutôt me louer que me blâmer.



Digitized by Google

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, & si on me déchire. Ce que je saurai toujours, & dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité & le repos dont je ne jouirai pas, tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu.

*N. B.* Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère Ferdinand, qui est très-mauvaise. Dans le courant de l'année passée, il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit & d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique, & pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funestes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour sa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chûte des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter Tronchin pour savoir ce qu'il en pense, & s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci pour le mé-

Digitized by Google

decin, que les urines ſont fort rouges & fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable, qu'il y a tous les ſymptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls eſt faible. Je ſouhaite qu'il en ait meilleure eſpérance que moi.

## LETTRE CCLIII.

### *De M. de Voltaire.*

Aux Délices, ce 27 mars 1759.

SIRE,

JE reçois la lettre dont V. M. m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre ſecrétaire, mon compatriote Suiſſe, ſignée *Fédéric*. Il paraît que V. M. n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreſſaſſe de mes faibles mains à votre adorable ſœur. En voici donc une copie que je haſarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houſſards & aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre Ode au prince Henri, votre Épître à milord Maréchal, & votre Ode au prince Ferdinand. Il y a dans cette Ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur (*a*). Ce n'eſt pas aſſez d'avoir

(*a*) Toutes ces pièces ſont-ci-devant, dans le tome VII.



Digitized by Google

du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. V. M. me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres ſont en France; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe; il eſt vrai même qu'elles ſont entiérement libres, & que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté & de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

V. M. me traite comme le monde entier;

Digitized by Google

elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès ; j'en ſuis un peu loin ; j'ai été très-malade, & je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, & je mourrai bientôt ſans vous avoir vu ; vous ne vous en ſouciez guère, & je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie & ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, & contre qui je ſuis toujours fâché.

---

## LETTRE CCLIV.

*De M. de Voltaire.*

Ce 30 mars 1759.

QUoique tout le monde ſoit en armes & en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de V. M. L'Épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté le Haſard, a bien un grand fonds de vérité, & ſi cette Épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, &

Digitized by Google

le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que V. M. s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbac. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, & que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. V. M. daigne n'être pas mécontente du tribut de louange & de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte & ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur ;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Était plus brave que vous.

*Sort ſoutint*, fait une cacophonie déſa-

Digitized by Google

gréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, & j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

*Fuiriez ſi vous l'oſiez* ; parlez pour vous, meſſieurs, dira V. M. ; & moi chétif, je ſoutiens que ſi Céſar ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé incognito à une batterie de canon, & qu'il n'y eût d'autre moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque choſe de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caius-Julius-Céſar plongé juſqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être V. M. à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui ſont ſur leur fumier comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les reſpects & les folies du vieux Suiſſe.

---

## LETTRE CCLV.

### *Du Roi.*

Bolckenhaïn, ce 11 avril 1759.

Diſtinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Triſtes d'Ovide & l'Art d'aimer ne ſont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuſe cataſtrophe qui laiſſera un trait enfoncé dans

Digitized by Google

mon cœur autant que mes yeux ſeront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui ſe trouvent toujours, quelque vive que ſoit la guerre. Je me ſers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je ſuis comme le porc-épic, qui ſe hériſſant ſe défend de toutes ſes pointes. Je n'aſſure pas que les miennes ſoient bonnes ; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles ſont, & porter des coups à ſes adverſaires les mieux aſſenés que l'on peut.

Il ſemble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eſt que les bons procédés & la bienſéance. Les nations les plus policées ſont la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le ſiècle. Avouons la vérité, les arts & la philoſophie ne ſe répandent que ſur le petit nombre ; la groſſe maſſe, le peuple, & le vulgaire de la nobleſſe, reſte ce que la nature l'a fait, c'eſt-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne penſez pas que les houſſards Autrichiens connaiſſent votre écriture. Je puis vous aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers & en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince Ferdinand épaule bien

Digitized by Google

ma droite. Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à bon marché, & que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraie par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

Adieu ; je vous ſouhaite tout ce qui me manque.

*N. B.* On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la Loi naturelle*, la *Philoſophie du bon ſens*, & *l'Eſprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre ſe flatte ; je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon ſens.

---

## LETTRE CCLVI.

### *Du Roi.*

Landshut, ce 18 avril 1759.

VOs lettres m'ont été rendues ſans que houſſards ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut & très-impunément ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, ſans qu'il en arrive le moindre mal à

Digitized by Google

l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né Français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, & je ſuis le premier à apprécier mes misères à leur juſte valeur ; mais cela m'amuſe & me diſtrait ; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſance & trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens.

L'éloquence & la poéſie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à préſent & très-ſérieuſement à autre choſe. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne ; mais je me ſens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal pour me défendre & pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne ſera pas ſa pa-

Digitized by Google

tente qui vous immortalisera ; vous ne devrez votre apothéose qu'à la Henriade, à l'Œdipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût & des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, & toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures & en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires & d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile, qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, & qu'il faut me conduire prudemment & avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

Digitized by Google

*P. S.* Si les vers que je vous ai envoyé paraiſſent, je n'en accuſerai que vous. Votre lettre prélude ſur le bel uſage que vous en voulez faire ; & ce que vous avez écrit à Catt ne me ſatisfait pas ; mais c'eſt au reſte de quoi je m'embarraſſe très-peu.

## LETTRE CCLVII.

### *Du Roi.*

Landshut, ce 22 avril 1759.

JE vous ai envoyé mes vers à ma ſœur Amélie, comme l'eſquiſſe d'une épître (*a*). Je n'ai ni l'eſprit aſſez libre, ni aſſez de temps pour faire quelque choſe de fini. Et d'ailleurs, quelques inadvertances, quelques crimes de lèſe-majeſté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous ſurprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne & de ne pas commettre des fautes d'ignorance & contre l'uſage, quand je vois tant de poëtes Français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent ! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous faſſe obſerver les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles & défectueux. Je vois aſſez bien les négligences des autres, & dans la compoſition

(*a*) C'eſt l'Épître ſur le Haſard, ci-devant tome VII.

Digitized by Google

je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste Ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marsyas juge Apollon, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au-lieu de *du sort soutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups ;* & au-lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *son heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale ; c'est à vous d'en juger.

Pour l'Ode en général, elle est très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des d'Olivet, des quarante, & de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu.

*Dans cette foule abreuvée*, amphibologie : est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e^ strophe. Je fus battu à Hochkirk le moment que ma digne sœur expirait.

VI^e^ strophe admirable. VII^e^, VIII^e^ excellentes. IX^e^ de même. La dernière partie de la X^e^ ne répond pas au commencement.

*La stupide ignorance*, les Midas, les Ho-



Digitized by Google

mère, les Zoïle sont étrangers au sujet de l'ode, & ne servent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma sœur & non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XI^e bonne. XII^e *qui font des cours les plus belles*, infâme cheville. Le sens finit, *qui font des cours ; les plus belles* n'est qu'un rempliſſage sans beauté, digne de Mævius & non pas de Virgile. Cela demande absolument une correction, cela est lâche & faible.

Strophe XIII^e. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours usage.* La répétition de *toujours* est sans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang & eau ; mais Voltaire n'est pas Voltaire en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure plus affreuse que la nuit ;* cela est digne des *ténèbres visibles* de Milton, dont l'auteur de la Henriade s'est tant moqué.

Les strophes XIV & XV^es sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous ? qu'il faſſe premiérement de bons vers, & qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M.

Digitized by Google

Daun & des Français, ſans preſque remuer de ma place. Je ſuis occupé à préſent à d'autres ſottiſes de cette eſpèce, & tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'eſprit de ſon métier; & dans ces momens d'alarmes je fais main-baſſe, ſi je peux, ſur l'ennemi & ſur tous les vers qui ne me plaiſent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite Suiſſe: ne vous fâchez pas contre Dom Quichotte qui jetait au feu les vers de l'Arioſte, qui ne valaient pas les vôtres, & ayez quelqu'indulgence pour un cenſeur germanique qui vous écrit des fins-fonds de la Siléſie.

---

## LETTRE CCLVIII.

*Du Roi.*

Landshut, ce 28 avril 1759.

JE vous ſuis fort obligé de la connaiſſance que vous m'avez fait faire avec M. Candide; c'eſt Job habillé à la moderne. Il faut le confeſſer; M. Pangloſs ne ſaurait prouver ſes beaux principes, & le meilleur des mondes poſſibles eſt très-méchant & très-malheureux. Voilà la ſeule eſpèce de roman que l'on peut lire; celui-ci eſt inſtructif, & prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, &c.

Je reçois en même temps cette triſte Ode qui eſt bien corrigée & très-embellie; mais ce



Digitized by Google

n'eſt qu'un monument, & cela ne rend pas ce qu'on a perdu & qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayez bientôt occaſion de travailler pour la paix, & je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'oſe vous dire qu'il y a plus d'une ſorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans Céſar, dans Charles XII & dans le grand Condé. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules-Céſar, cependant je ſuis très-ſûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ſerait jamais caché ; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue ſe ſont

Digitized by Google

fait tuer exprès, pour ne point survivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persifflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles ; & qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples ; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach un officier Français blessé & couché sur la place, demandait à cor & à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer ? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier ; mais cela est vrai, & connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive souvent des aventures bouffonnes qui ne ressemblent à rien, & qu'une paix de mille ans ne produirait pas ; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui est à Schwedt auprès de ma sœur : je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la gué-



Digitized by Google

rison de ce cher frère ; & quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même ; je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, & si ceux-là ne sont pas les plus sages & les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à M. Martin & à maître Pangloss à discuter cette matière, & à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse ; soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur : je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

---

## LETTRE CCLIX.

### *Du Roi.*

Landshut, ce 18 mai 1759.

NOn, ma muse qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux

Digitized by Google

Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts & précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
Je vous lis & je vous relis.

J'allaite ma muse française
Aux tetons tendres & polis
Que Racine m'offre à son aise ;
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau.
Horace, Lucrèce & Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux se règle mon pinceau,
Et dans ma fantasque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté & de folie produisit ce Congé dont vous parlez. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tour-



Digitized by Google

naient le derrière jusqu'à Erfort, & delà nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des Amadis & des Roland, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public; qu'il y aura certainement encore quelqu'héroïque boucherie; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur Auguſte, *feſtina lentè*.

Vos Français brûlent les bons livres & bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes..... qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles feront (pour conſerver la figure de rhétorique)... J'éprouve le ſort d'Orphée: des dames de cette eſpèce & d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de Prades; cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité, il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que Broglie y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée; &

Digitized by Google

comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes ; mais cela ſerait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne ; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des loix au Parnaſſe ; vous carefferez encore l'*infame* d'une main & l'égratignerez de l'autre ; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi & envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume ;
L'une confite en douceur
Charme par ſon ton flatteur
L'amour-propre qu'elle allume,
L'abreuvant de ſon erreur ;
L'autre eſt un glaive vengeur
Que Tiſiphone & ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume ;
Il vous bleſſe, il vous conſume,
Perce les os & le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
Ce glaive en ſera l'auteur.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur

Digitized by Google

De grimper ſur le Parnaſſe
Parmi la maudite race
Des beaux eſprits, qui tracaſſe
Et remplit ce lieu d'horreur:
Je vous demande pour grace,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchaſſe
Dans vos vers ou vos diſcours,
Que ſans ruſes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je ſouhaite paix & ſalut, non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiſtoriographe du *Bien-aimé*, non pas au ſeigneur de vingt ſeigneuries dans la Suiſſerie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

---

## LETTRE CCLX.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, mai 1759.

VOs derniers vers ſont aiſés & coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modèles
Des Sarrafin, des Chaulieu, des Chapelles:
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, & ſouffrez ſa gaîté,
Je vous connais, vous ſemblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ſtyle.
Pour Maupertuis de poix-réſine enduit,
S'il fait un trou juſqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,

Digitized by Google

J'en ſuis fâché ; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit ſans retour.
Ce n'eſt pas moi qui le mine & le tue ;
Ah ! c'eſt bien lui qui m'a privé du jour,
Puiſque c'eſt lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre & affublé d'une fluxion ſur les yeux, au plus malin des rois, & au plus aimable des hommes, qui me fait ſans ceſſe des balafres, & qui crie qu'il eſt égratigné. Balafrez Mrs. de Daun & de Fermor, mais épargnez votre vieille & maigre victime.

V. M dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'eſt pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous donne la paix, Sire, & que toutes les épées ſoient remiſes dans le fourreau ! ce ſont les dignes vœux d'un philoſophe Suiſſe. Tout le monde ſe reſſent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'eſſuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les ſottiſes dites à haute voix par tant de gens en robe, & avocats & procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac ; les ſottiſes prononcées par les Jéſuites, ont coûté un bras au roi de

Digitized by Google

Portugal ; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, & voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne ; vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien ; mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme & dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau ? un vain nom qui ne nous appartient plus ; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plutôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doëg, un Achitophel ? quoi ! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens ! O meilleur des mondes possibles, où êtes-vous ! Je suis manichéen comme Martin.

V. M. me reproche dans ses très-jolis vers de caresser quelquefois l'*Infame* ; eh ! mon Dieu, non ; je ne travaille qu'à l'extirper, & j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah ! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous ; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, & vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci,

Digitized by Google

Sire, à Sans-Souci ; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination ? eſt-elle faite pour la retraite ? oui, vous êtes fait pour tout.

---

## LETTRE CCLXI.

*De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, mai 1759.

DAns quelqu'état que vous ſoyez, il eſt très-ſûr que vous êtes un grand-homme. Ce n'eſt pas pour ennuyer V. M. que je lui écris, c'eſt pour me confeſſer, à condition qu'elle me donnera abſolution. Je vous ai trahi ; voyez le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de Marc-Aurèle, votre patron, moitié dans le goût de Martial & de Juvénal, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite Françaiſe minaudière de la cour de France, qui eſt venue comme les autres à Genève au temple d'Eſculape, pour ſe faire guérir par le grand Tronchin, très-grand en effet, car il eſt haut de ſix pieds, beau & bien fait, & ſi monſeigneur le prince Ferdinand, votre frère, était femme, il viendrait ſe faire guérir comme les autres. Cette minaudière eſt, comme je crois l'avoir dit à V. M., la bonne amie d'un certain duc, d'un certain miniſtre ; elle a beaucoup d'eſprit & ſon ami auſſi. Elle fut enchantée, elle baiſa votre lettre, & vous aurait fait

Digitized by Google

pis si vous aviez été là. Envoyez cela sur le champ à mon ami, dit-elle, il vous aime dès son enfance, il admire le roi de Prusse, il ne pense en rien comme les autres; il voit clair; il est de la vraie chevalerie qui réunit l'esprit & les armes. La dame en dit tant que je copiai votre lettre, en retranchant très-honnêtement tout le Martial & tout le Juvénal, & laissant fidellement tout le Marc-Aurèle, c'est-à-dire toute votre prose, dans laquelle pourtant votre Marc-Aurèle nous donne force coups de patte, & prétend que nous sommes ambitieux. Hélas! Sire, nous sommes de plaisantes gens pour avoir de l'ambition. Enfin, je ne puis m'empêcher de vous envoyer la réponse qu'on m'a faite. Je puis bien trahir un duc & pair, ayant trahi un roi; mais je vous en conjure, n'en faites pas semblant. Tâchez, Sire, de déchiffrer l'écriture. On peut avoir beaucoup d'esprit & de très-bons sentimens, & écrire comme un chat. Sire, il y avait autrefois un lion & un rat, le rat fut amoureux du lion, & alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte: le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours le lion; & voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion & le tuer, il en rongea une maille. Sire, le rat baise très-humblement vos belles griffes en toute humilité; il ne mourra jamais entre deux capucins, comme a fait à Bâle un dogue de St-Malo; il aurait

Digitized by Google

voulu mourir auprès de son lion. Croyez que le rat était plus attaché que le dogue.

## LETTRE CCLXII.

*Du Roi.*

Reich-Hennersdorf, ce 10 juin 1789.

APprenez qu'à moins que celui que vous savez ne revienne sur terre faire des miracles, mon frère n'ira chercher personne. Il est encore, Dieu merci, assez grand seigneur, pour faire venir & payer des médecins Suisses; & vous savez que les Fréderic, en plus grande quantité que les Louis, l'emportent sur eux chez les médecins, chez les poëtes, & quelquefois même chez les philosophes qui, occupés de vaines spéculations, ne font guère réflexion sur la partie morale de leur science. Votre nièce a fait éclater le faste de son zèle en faveur de sa nation, elle m'a brûlé comme je vous ai fait brûler à Berlin, & comme vous l'avez été en France. Vos Français extravaguent tous, quand il est question de la prééminence de leur royaume, ils sont charmés de vous lâcher un roi mon maître, d'affecter les travers de vieux ambassadeurs hors de mode, & de prendre fait & cause pour des rois qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître; en vérité, c'est dommage que votre nièce n'ait pas épousé

Digitized by Google

M. Prior, cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre, selon toute apparence, en peu de jours, & pour peu que la fortune me seconde, les subdélégués de leurs majestés impériales & l'homme à la toque bénite seront bien étrillés ; après cela, quelle consolation de se moquer d'eux! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu ne vous moquez de personne, soyez tranquille & heureux, puisque vous n'avez point de persécuteurs, & sachez jouir sans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru soixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous souhaite paix & salut. Ainsi soit-il.

*P. S.* Mais êtes-vous sage à soixante & dix ans? Apprenez à votre âge de quel style il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permises & des impertinences intolérables aux gens de lettres & aux beaux esprits. Devenez enfin philosophe, c'est-à-dire raisonnable. Puisse le Ciel, qui vous a donné tant d'esprit, vous donner du jugement à proportion! Si cela pouvait arriver, vous seriez le premier homme du siècle, & peut-être le premier que le monde ait porté : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE CCLXIII.

### *Du Roi.*

Reich-Hennersdorf, ce 20 juin 1759.

SI j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public, que je vous ai écrit pour défendre mon Hiſtoire de Brandebourg, contre les ſottiſes qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac*; je me ſoucie très-peu de mes ouvrages, je n'ai point pour eux cet amour enthouſiaſte qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe, je ne me battrai avec perſonne, ni pour ma proſe ni pour mes vers, & l'on en jugera ce que l'on voudra, ſans que cela me cauſe d'inſomnies. Je vous prie donc de ne point vous échauffer pour un ſujet ſi mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix, qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va ſi bien, contre ceux qui en retardent la concluſion, contre tous ces gens qui ſont dans les convulſions & dans le délire. Ce ſerait un trait ſingulier dans l'hiſtoire, ſi l'on écrivait au dix-neuvième ſiècle que ce fameux Voltaire, qui de ſon temps avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques & contre le mau-



Digitized by Google

vais goût, avait fait par ses ouvrages tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils se faisaient, qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. Virgile accompagna Mécène au voyage de Brindes où Auguste fit sa paix avec Antoine ; & Voltaire, sans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je souhaite que l'on puisse ajouter ce trait à votre vie, & que je puisse vous en féliciter bientôt. Adieu.

---

## LETTRE CCLXIV.

### *Du Roi.*

Reich-Hennersdorf, ce 2 juillet 1759.

Votre muse se rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la désire, je l'honore ;
Mais je n'impose point la loi
Au bien-aimé votre grand roi,
A la Hongroise qu'il adore,
A la Russienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin sait & que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être

Digitized by Google

Le vice-chambellan du ſecond Bien-aimé,
A la paix, s'il ſe peut, diſpoſez votre maître.

C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'Amboiſe en fontange (*a*). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux ; ils ſont un peu difficiles ; ils veulent être les arbitres des ſouverains, & c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez ; mais je la veux bonne, ſolide & honorable. Socrate ou Platon auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir & faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connaiſſances & ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes & les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie & ſa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, & j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes & des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidellement notre patrie au prix de notre ſang,

(*a*) La marquiſe de Pompadour.



Digitized by Google

de notre repos, à lui sacrifier tout notre être. L'illustre Zadig essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, Candide de même ; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les pelisses hongroises & les justaucorps verds des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, & que je me délivrerai des verds & des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa Sainteté (*a*) ; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus sûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille est née en pleine Westphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui jure son dieu & son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi Charles chassa les Anglais des Gaules à l'aide

(*a*) Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite & un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle. Voyez ci-devant tome VII, page 284.

Digitized by Google

d'une pucelle, il eſt donc clair que par les ſecours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous ſavez que dans le paradis, les ſaints conſervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait ſon pigeon, Sertorius ſa biche, votre enthouſiaſte des Cévènes ſa groſſe Nicole, & je conclus que ma pucelle & mon inſpiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs & des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de Damiens, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre; ce ſont les ſuites de la fureur & de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes & tragiques, parce que les paſſions, & très-rarement la raiſon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître Pangloſs vous



Digitized by Google

en dira la raiſon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeſſe mon ignorance. Il me paraît cependant que ſi un être bienfeſant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le ſommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, & les couronnes du jardin d'Épicure pour la fortune.

Preſſez votre laitage, faites cuver votre vin & faucher vos prés ſans vous inquiéter ſi l'année ſera abondante ou ſtérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eſt, de donner un coup de patte à l'*Infame*. J'attends ſon livre. Je vous envoie en attendant un Akakia contre ſa Sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muſe du général des capucins, de l'architecte de l'égliſe de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, & de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabines, du chevalier de Tuſculum, & du marquis d'Andès. Les titres ne ſont que la décoration des ſots; les grands hommes n'ont beſoin que de leur nom.

Adieu; ſanté & proſpérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin & au plus ſéduiſant des beaux eſprits qui ont été & qui ſeront dans le monde. *Vale*.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXV.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, juillet 1759.

SIRE,

VOus êtes auſſi bon frère que bon général ; mais il n'eſt pas poſſible que Tronchin aille à Schwedt auprès du prince votre frère ; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, & qui croient ne reſpirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. V. M. penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans ; d'ailleurs Tronchin gouverne la ſanté des enfans de France, & envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine ; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince Ferdinand ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à ſa ſanté, en le feſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire Tronchin toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre



Digitized by Google

écrit adressé à M. le prince de Brunswick ? Il y a certainement de très-belles choses ; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en serait pas flattée ; le roi de France le serait encore moins, & je vous respecte trop l'un & l'autre pour jamais laisser transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si désirable ; je n'en ai pas abusé, & je n'abuserai pas de votre confiance au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, & il n'en reste de vestige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de suite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même* ; mais votre métier de héros, & votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible ; c'est dommage, car ce cœur était fait pour être humain, & sans l'héroïsme & le trône, vous

Digitized by Google

auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, & trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer; reconnaiſſez la franchiſe, & recevez avec bonté le profond reſpect du Suiſſe.

---

## LETTRE CCLXVI.

### *Du Roi.*

Du Ringſvormek, ce 18 juillet 1759.

VOus êtes en vérité une ſingulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, & le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces & d'eſprit,
Lorſque ſa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et ſens que de mon cœur contrit
Il a déſarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi.

Digitized by Google

J'ai le ſort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils ſont favoriſés des uns, & vilipendés des autres. Il faut ſe préparer à des ſatyres, à des calomnies, & à une multitude de menſonges qu'on débite ſur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conſcience ; & je me ſoucie très-peu de quelle façon mes actions ſe peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu penſans à deux pieds, ſans plumes.

Puiſque vous êtes ſi bon pruſſien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui ſe paſſe ici.

L'homme à toque & à épée papale s'eſt placé ſur les confins de la Saxe & de la Bohême. Je me ſuis mis vis-à-vis de lui dans une poſition avantageuſe en tout ſens. Nous en ſommes à préſent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez ſi bien ce jeu, vous ſavez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne ſaurais vous dire à quoi ceci menera. Les Ruſſes ſont pendus au croc. Dohna n'a pas dit, *ſta, ſol*, comme Joſué, de défunte mémoire ; mais, *ſta, urſus ;* & l'ours s'eſt arrêté.

En voilà aſſez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je ſais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracaſſier, ni méchant ;

Digitized by Google

mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces.... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages, que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, & l'univers aurait raison d'être jaloux & envieux de vos avantages.

A présent on dit : *Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles ; mais du moins je suis plus doux, plus tranquille, plus sociable que lui.* Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, & tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode ; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le Phédon de Platon une belle scène ; & voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, & je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire ; & quoi qu'on en dise, je ne lis jamais Bérénice sans répandre des larmes. Dites que je pleure

Digitized by Google

mal à propos : penſez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me perſuadera jamais qu'une pièce qui me remue & qui me touche, ſoit mauvaiſe.

Voici une multitude d'affaires qui me ſurviennent. Vivez en paix ; & ſi vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon reſſentiment, vous pouvez avoir l'eſprit en repos ſur cet article. *Vale.*

---

## LETTRE CCLXVII.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, auguſte 1759.

Vous n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, & par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle & ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine & tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage & ſon baudet profane
Et ſaint Denis ſont de faibles ſecours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, & je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros & des pucelles.

Digitized by Google

Vos vers ſont charmans, & ſi V. M. a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs; mais pour votre Akakia papal, je le trouve très-adroit; il eſt fait de façon que les trois-quarts des proteſtans le croiront véritable: il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, & de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in, met, uber.* J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à V. M.; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, & qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes & Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie & à la deſtruction de l'*Infame.* Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à S. M. par mon teſtament (*a*). Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit; ſa pucelle & ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle & ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, & Féderic était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

(*a*) Alluſion à la ſuperſtition.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXVIII.

*Du Roi.*

Ce 22 septembre 1759.

LA ducheſſe de Saxe-Gotha m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 19; c'eſt même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix; & que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible & ſi délicat pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais: 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2°. de la faire honorable & glorieuſe. Voyez-vous! il ne me reſte que l'honneur; je le conſerverai au prix de mon ſang.

Digitized by Google

Si on veut la paix, qu'on ne me propoſe rien qui répugne à la délicateſſe de mes ſentimens. Je ſuis dans les convulſions des opérations militaires ; je ſuis comme les joueurs qui ſont dans le malheur, & qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreſſe volage. J'ai à faire à de ſi ſottes gens qu'il faut néceſſairement qu'à la fin j'aie l'avantage ſur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à ſa ſacrée majeſté le Haſard, je ne m'en embarraſſe pas. J'ai juſqu'ici la conſcience nette des malheurs qui me ſont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, & la perte du Canada ſont des argumens capables de rendre la raiſon aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriſſante. Après avoir combattu avec ſuccès contre toute l'Europe, il ſerait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penſer ; vous ne me trouverez pas à l'eau roſe ; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix ; mais il faut prendre l'eſprit de ſon état. Voilà tout ce que je peux vous dire juſqu'à préſent. Dans trois ou quatre ſemaines la correſpondance ſera plus libre, &c.

Digitized by Google

# LETTRE CCLXIX.

## *Du Roi.*

Du camp près de Wilsdruf, ce 17 novembre 1759.

GRand merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, & qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres & sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, & la troupe incongrue
En vous épargnant la cigue,
Pour mieux honorer vos travaux,
Élève des bûchers, entasse des fagots.
Le brasier étincelle, & déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'*Infame*
Pour consumer ce bel-esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au-lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je

Digitized by Google

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; & si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts; l'un me pique, l'autre m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison; la colère irritée s'enflamme, & je suis dans quelques momens,

Comme un sanglier écumant
Qui résiste & qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
On le poursuit avec furie;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en jappant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime & l'innocence.
Le sage qui voit son erreur



Digitized by Google

Le plaint, le déplore, & ſoupire;
Détournant ſes pas ſans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'eſprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, & attendez qu'un ciel ſerein ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de méchantes femmes.

Hélas! penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs & la volupté?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage;
Continence eſt néceſſité;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de Moïſe. Les barbares Coſaques & Tartares, gens infames à conſidérer en tout ſens, ont brûlé & ravagé

Digitized by Google

des contrées, & commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La fortune inconſtante & fière
Ne traite pas ſes courtiſans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, & qui courent les champs,
Couverts de ſang & de pouſſière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis inſolens.
Pour les humilier, la quinteuſe déeſſe
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détreſſe ;
Les Ruſſes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtreſſe ;
On les a vus, pleins d'alégreſſe,
S'y pavaner & s'admirer.
Voilà le ſort de ma vieilleſſe !
Cependant cet homme béni
Par l'Antechriſt ſiégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaiſant homme
Qui ſur ſa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant & frêle ſymbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'oſe dire qu'il s'enfuit ;
Juſqu'ici ſa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez ſur moi : nous verrons
Dans peu ces culs dodus & ronds,
Sans façon, ſans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illuſtrant à jamais
Sauvera l'empire Français,



Digitized by Google

Sans capitaine, sans finance,
Sans Amérique, sans prudence,
Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglais.
Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
Des cieux sur notre sphère il conduira la paix;
Moi quittant le harnois & le casque & l'épée
De trop de sang humain trempée,
Je partirai soudain d'ici;
J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion je croirai vivre hors du grand monde, & quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être longtemps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme Orphée, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle Emilie, mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde (*a*). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-là à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La

(*a*) Maupertuis, qui venait de mourir à Bâle.

Digitized by Google

vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche ; n'y soyez pas insensible, & faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance & de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne : elle sera bonne ; & je vous écrirai dans une huitaine de jours de Dresde, avec plus de tranquillité & de suite qu'à présent.

Adieu ; négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix ; & que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentimens plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison & de la vérité.

---

## LETTRE CCLXX.

### *Du Roi.*

Wilsdruf, ce 19 novembre 1759.

JE viens de recevoir la lettre du rat ou de l'aspic du 6 novembre sur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohème, où je leur ai fait brûler, par représailles des incendies qu'ils ont causés dans mes pays, deux grands magasins. Je rends la retraite du bénin héros aussi difficile que possible, & j'espère qu'il essuyera quelques mauvaises aventures entre-ci & quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de La Haye, si le roi



Digitized by Google

d'Angleterre & moi nous ſommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, & fera diſtinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité & la paix. La porte eſt ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France eſt maîtreſſe de s'expliquer. C'eſt aux Français qui ſont naturellement éloquens à parler, à nous à les écouter avec admiration, & à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la ſincérité que chacun apportera dans la négociation. Je ſuis perſuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ſes affaires un miniſtre modéré & ſage. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagans, & conſulter la raiſon plutôt que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorſqu'il alla la première fois au temple, ſe contenta d'écouter les Phariſiens & les Scribes. Ne penſez pas que les Anglais me confient tous leurs ſecrets; ils ne ſont point preſſés de s'accommoder, leur commerce ne ſouffre point, leurs affaires proſpèrent, & l'État ne manque ni de reſſources, ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, & dont le fardeau eſt accablant. Cependant je répondrai toujours bien de la fin de la campagne, il eſt impoſſible d'en faire

Digitized by Google

autant pour tous les événemens. Je ſuis ſur le point de m'accommoder avec les Ruſſes, ainſi il ne me reſtera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire & les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un ſentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de ſang qui inondent preſque toute notre ſphère, qui voudrait mettre fin aux maſſacres, aux barbaries, aux incendies, & à toutes les abominations commiſes par des hommes, que la malheureuſe habitude de ſe baigner dans le ſang, rend de jours en jours plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, & nos contemporains deviendront ſemblables à des bêtes farouches. Il eſt temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces déſaſtres ſont une ſuite de l'ambition de l'Autriche & de la France. Qu'ils preſcrivent des bornes à leurs vaſtes projets, que ſi ce n'eſt la raiſon, que l'épuiſement de leurs finances & le mauvais état de leurs affaires les rende ſages, & que la rougeur leur monte au front, en apprenant que le Ciel, qui a ſoutenu les faibles contre l'effort des puiſſans, a accordé à ces premiers aſſez de modération pour ne point abuſer de leur fortune & pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, haraſſé, égratigné, mordu, boiteux & fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien



Digitized by Google

des affaires, & je ne pourrai vous écrire à tête reposée qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix est celui de rendre raisonnables des hommes accoutumés à être absolus & qui ont des volontés obstinées. Réussissez ; je vous féliciterai de vos succès, & je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de si beaux rêves, qu'on les prendrait pour des inspirations ; qu'il jouisse dans son trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il possède, & que nous désirons. Ainsi soit-il.

*N. B.* Vous savez que les interprètes & les commentateurs de l'Écriture ont des opinions différentes sur le sens des passages. Suivant le révérend père Dionysius-Hortella, il faut, lorsque César est roi des Juifs, & bien Juif lui-même, & lorsqu'il est duc de Lorraine, que les Turcs & les Français donnent à César ce qui est à César. Il dit qu'un pareil exemple de restitution encouragerait toutes les petites puissances de l'Europe à l'imiter ; qu'en pensez-vous, ce savant docteur ne raisonne pas si mal ?

Digitized by Google

# LETTRE CCLXXI.

## *Du Roi.*

Friedberg, ce 24 février 1760.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses ſoins nous ramènent la paix,
Que ce ſera ſon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. Virgile a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce ſera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi & qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, & qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à des trahiſons, à de mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, & que d'autres projettent encore de me faire,

Digitized by Google

se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts & même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit; & pourquoi les hommes, même les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; & je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je sais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers & des babioles; mais je n'ai ni su, ni voulu qu'on touchât à vos effets & à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit: ce que j'approuverai fort; & Schmit n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi (*a*).

Je ne sais quel est ce Bredo dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer & la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; & ce qu'il y a de triste, c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi: je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair & le

(*a*) Voyez le Chapitre XIII, page 109, de la nouvelle Vie du Roi, par M. l'Abbé Denina.

Digitized by Google

ſang ſe révoltent ſouvent contre cet empire tyrannique de la raiſon ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous: je ſuis vieux, caſſé, griſon, ridé ; je perds les dents & la gaieté. Si cela dure, il ne reſtera de moi-même que la manie de faire des vers, & un attachement inviolable à mes devoirs & au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces & d'épines. J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, & je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers:

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne: *Le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La Femme qui a raiſon*, enfin une *Oraiſon funèbre de Frère Berthier*. Je n'ai à ripoſter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perſécuteront, & plus je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille ; & je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, & où les Boyer & les Turenne ſont égaux.

Digitized by Google

Je ferais bien-aise de vous recevoir : je vous souhaite mille bonheurs, mais où ? quand ? & comment ? Voilà des problêmes que d'Alembert ni le grand Newton ne sauraient résoudre.

Adieu, vivez heureux & en paix, & n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne sais quel être malfesant, lutine.

## LETTRE CCLXXII.

### *Du Roi.*

Freyberg, ce 3 avril 1760.

QUelle rage vous anime encore contre Maupertuis ? Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre mes vers bien cachetés après sa mort, & qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiscrétion.

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertui ;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame était noble & fidelle ;
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner (*a*).

Voyez quelle est votre manie.
Quoi ! ce beau, quoi ! ce grand génie,
Que j'admirais avec transport,

(*a*) Le Docteur Akakia.

Digitized by Google

Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort!
Ainsi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de la Henriade:
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposais.

Hélas! si votre ame est sensible,
Rougissez-en pour votre honneur,
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! Certainement les gens qui la proposent, n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! Céder le pays de Clèves, parce qu'il est habité par des bêtes! Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parce que le proverbe dit: Nonante-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes. Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère Français ne soit possédé de dix légions de démons Autrichiens, il faut qu'il fasse la paix. Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords & aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette religion

Digitized by Google

naturelle que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

## LETTRE CCLXXIII.

*De M. de Voltaire.*

Au château de Tourney, par Genève, ce 21 avril 1760.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à Charles-Quint : *Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé le monde ? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule ?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs & aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les Œuvres du Philoſophe de Sans-Souci dans ſa caſſette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidellement ; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, & qu'un libraire en aurait abuſé ; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que Maupertuis vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe ſa perſonne & ſa mémoire ? en quoi ai-je

Digitized by Google

pu lui faire tort en disant à V. M. qu'il avait gardé fidellement votre dépôt jusqu'à sa mort ? Je ne songe moi-même qu'à mourir, & mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, & par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois & mes pensions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi & une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue & mise en prison ; & ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi ; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoiqu'inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser.

Le plus grand mal qu'aient fait vos Œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe : » Les philosophes ne peuvent vivre en paix, & ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jesus-Christ ; il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, & il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, & Dieu les punit les uns par les autres «.

Digitized by Google

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; & pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés & malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles & ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, & qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec juſtice; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, & ſurtout de ſouffrir par vous; mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, & que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, & par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choſes piquantes; plaiſir indigne de vous; d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang & par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard

Digitized by Google

vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ſes misères & de ſes faibleſſes infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuſes par ſon obſcurité, il ne peut être ſoupçonné par vous de ſe croire exempt de torts, pour ſe mettre en droit de ſe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des ſiennes, & il ne veut plus ſonger qu'à réparer avant ſa mort les écarts funeſtes d'une imagination trompeuſe, en feſant des vœux ſincères pour qu'un auſſi grand homme que vous ſoit auſſi heureux & auſſi grand en tout qu'il doit l'être.

---

## LETTRE CCLXXIV.

### *Du Roi.*

Au camp de Porcelaine, à Meiſſen, ce 1er. mai 1760.

DE l'art de Céſar & du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune ſaiſon ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raiſon
Que j'ai mal réuſſi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſqu'aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugéne,
Que l'on oſe lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je vois paſſer dix-ſept cents ans



Digitized by Google

Où le génie humain ſtérile
S'efforce vainement d'atteindre à ſes talens.
Et ſi le Taſſe a ſu nous plaire
Par certains détails de ſes chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ſes traits brillans.
Le ſeul fils d'Apollon, le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
Vous l'avez deviné, je me le perſuade,
C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, & du héros Romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juſte, au plaiſir d'être humain.

Vous me demandez des vers; c'eſt comme ſi l'Océan demandait de l'eau à un ruiſſeau. Voici donc une Ode aux Germains, une Épître à d'Alembert, une autre Épître ſur le commencement de cette campagne, & un Conte (*a*). Tout cela a été bon pour m'amuſer; mais je ne ceſſe de le répéter, cela n'eſt bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine ou Boileau, pour qu'ils aillent à la poſtérité; & ce qui n'eſt pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au ſujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous ſaurez que depuis que j'ai lu l'Arioſte, j'ai pris monſeigneur de Maïence en averſion; & depuis l'aventure de Lisbonne,

(*a*) Toutes ces pièces ſe trouvent ci-devant dans le Tome VII.

Digitized by Google

l'Égliſe ne ſaurait trop payer les horreurs qu'elle protège ni le ſcandale qu'elle donne. Quoi que penſe M. de Choiſeul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, & très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois .... toute la ſcène ſe changer en Europe; & vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reſſources, & que j'ai eu raiſon de refuſer à votre duc mon parc de Clèves.

Or ſus, monſieur le comte de Tourney, vous ſavez que dans le paradis, les premiers ſujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaiſſez l'attachement que tant de perſonnes ont pour les animaux, chiens, ſinges, chats ou perroquets, & j'eſpère que vous conviendrez encore que ſi toutes les ſacrées & clémentes majeſtés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles ſujets qui n'ont pas le ſens commun, leur cour s'éclaircirait la première, & leurs eſclaves diſparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? &c. &c. Le paradis d'Eden n'eſt donc, ſelon moi, qu'une allégorie qui ne ſignifie autre choſe, que pour deux hommes d'eſprit dans une ſociété, il s'en trouve mille que frère Lourdis a fabriqués.

Pour votre duc, monſieur le Comte, vous



Digitized by Google

le louez mal, à mon ſens, en m'aſſurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne ſuis pas aſſez dépourvu de goût pour ne pas ſentir que les miens ne valent pas grand'choſe. Vous le loueriez mieux ſi vous pouviez me perſuader (ce qui eſt difficile) que ledit duc ne ſoit endiablé des Autrichiens; & je ſoutiens en outre, que ni Socrate ni le juſte Ariſtide n'auraient jamais conſenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république Grecque; en quoi j'imite leur façon de penſer.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique & de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, & je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, & nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, & moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai raſſemblé toutes mes forces; & tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de Saint-Germain eſt un conte

Digitized by Google

pour rire (*a*). Pour votre duc, il ne ſera pas long-temps miniſtre ; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, & preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon Charles XII (*b*) : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en eſt reſté aucun. C'eſt encore de ce genre d'ouvrages qui ſont bons dans de petites ſociétés, mais qui ne ſont pas faits pour le public. Je ſuis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon ſentiment ſur les grands maîtres ; je peux vous juger, & avoir mon opinion du mérite de Virgile ; mais je ne ſuis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma ſociété indulgente relevera mes bévues & me pardonnera ; il n'en eſt pas de même du public ; il faut être plus circonſpect en écrivant pour lui que pour ſes amis. Mes ouvrages ſont comme ces propos de table où l'on penſe tout haut, où l'on parle

(*a*) C'était un aventurier qui ſe donnait pour immortel ; il avait, diſait-il, aſſiſté Jeſus-Chriſt au calvaire, & s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

(*b*) C'eſt l'ouvrage intitulé : *Réflexions ſur les talens militaires & ſur le caractère de Charles XII.* Il ſe trouve dans les *Œuvres primitives de Fréderic II*, gr. in-8vo. Amſterdam 1790.



Digitized by Google

ſans ſe gêner, & où l'on ne ſe formaliſe point d'être contredit.

Lorſque j'ai quelques momens de reſte, la démangeaiſon d'écrire me prend ; je ne me refuſe pas ce léger plaiſir ; cela m'amuſe, me diſſipe, & me rend enſuite plus diſpoſé au travail dont je ſuis chargé.

Pour vous parler à préſent raiſon, vous devez croire que je n'étais point auſſi preſſé de la paix qu'on ſe l'eſt imaginé en France, & qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordera les doigts à coup sûr ; & pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'État que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu ; vivez en paix, que mes vers vous cauſent un profond ſommeil, & vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ſerait-ce quelque choſe. Les corrections ne me coûtent rien à préſent.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, & à celle de monſieur ſon fils l. p.

*N. B.* Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, & en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au Saint-Père, peut-être lui ferez-vous plaiſir ; & la chancellerie des brefs pourra s'en ſervir.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXV.

*Du Roi.*

Meissen, ce 12 mai 1760.

JE sais très-bien que j'ai des défauts, & même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, & que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses, & des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, & auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, & l'on veut se battre jusque *in sæcula sæculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné; & même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, & que je n'entende plus parler



Digitized by Google

de cette nièce qui m'ennuie, & qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers & mes rapsodies, je n'y pense pas, j'ai bien ici d'autres affaires ; & j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à dès temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*a*) est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons Autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Paris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre & taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente ; elle a beaucoup d'esprit, mais

(*a*) C'est le titre d'un ouvrage de Fréderic II ; voyez ci-devant Tome VII, page 284.

Digitized by Google

point de ſuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute ſon hiſtoire.

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de Richelieu, on remarque de la liaiſon dans les projets, & du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies.

La France a pu produire des Deſcarte, des Mallebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût vous ſurpaſſez toutes les autres nations, & je me rangerai ſous vos étendards quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, & le choix judicieux & ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, ſur-tout ſes Élémens de Philoſophie & ſon Diſcours Encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Digitized by Google

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite, & ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, & votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps & les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi & la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, & je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux Sophocle & aux Euripide : je parlerai à Thucydide de votre hiſtoire, à Quinte-Curce de votre Charles XII ; & je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais Maupertuis pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à Zoïle.

Il faut mettre un rémora dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues & en plein marché.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXVI.

*Du Roi.*

Radeberg, ce 21 juin 1760.

JE reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Œdipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'eſt retiré ſur Radeberg, & mon coup ſe trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suiſſerie, ſi vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France & l'Angleterre à mon incluſion. Les Français ont voulu me jouer, & je les plante là : cela eſt tout ſimple. Je ne ferai point de paix ſans les Anglais, & ceux-là n'en feront point ſans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la ſyllabe de paix à vos Français.

Qu'eſt-ce que ſignifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir ſelon ſa façon de penſer. Que m'importe cette façon de penſer, s'il

Digitized by Google

n'a point le libre arbitre de ſe conduire en conſéquence? J'abandonne le tripot de Verſailles au patelinage de ceux qui s'amuſent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : &, duſſé-je périr, je m'adreſſerais plutôt au Grand-Mogol qu'à Louis le Bien-Aimé, pour ſortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amérement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et ſi pendant la préſente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'eſt qu'il m'avait outré, & que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles ſoient. Ces rogatons ne ſont d'ailleurs connus de perſonne. Je ne comprends donc rien à ces perſonnalités, à moins que par-là vous ne déſiguiez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Pruſſe ait des ménagemens à garder avec une demoiſelle Poiſſon, ſur-tout ſi elle eſt arrogante, & qu'elle manque à ce qu'elle doit de reſpect à des têtes couronnées.

Voilà ma confeſſion, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, ſi j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler ſouvent ſans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis ſur mon compte des choſes auxquelles je n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont la cour de Vienne s'eſt ſouven

Digitized by Google

ſervi, & qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſur-tout ces petites pièces détachées de vos Mêlanges de Littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi sûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire & amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit, que vous pouvez offenſer & mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire, & des dépêches à dicter.

Je recommande M. le comte de Tourney à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte & immaculée Vierge, & du chevalier puiné du p.. *Vale.*

Digitized by Google

*P. S.* Pour vous amuſer peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'Argens. J'ai compoſé ce morceau pour un Suiſſe, qui ſert depuis un an dans mon artillerie (*a*). Cet honnête Suiſſe ayant fait tourner dans ſa garniſon à Bréda la tête à une belle Hollandaiſe, il m'a demandé à différentes repriſes la permiſſion de l'épouſer, quand notre paix ſerait faite. Je l'accorde enfin, mais la belle ſe mourant d'amour, n'a pas voulu attendre ſi long-temps, & le bel amour s'eſt envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin.

## LETTRE CCLXXVII.

### *Du Roi.*

Ce 31 octobre 1760.

JE vous ſuis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes paſſagères que j'ai excroquées au haſard. Depuis ce temps les Ruſſes ont fait une furtation dans le Brandebourg : j'y ſuis accouru, ils ſe ſont ſauvés tout de ſuite, & je me ſuis tourné vers la Saxe où les affaires demandaient ma préſence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure & la plus fatigante de toutes : mon tempérament

(*a*) Voyez cette pièce ci-devant tome VII, page 219.

Digitized by Google

s'en reſſent, ma ſanté s'affaiblit, & mon eſprit baiſſe à proportion que ſon étui menace ruine.

Je ne ſais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens : il ſe peut qu'elle ſoit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiſeul ni d'Eve ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des ſentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je ſuis ſi occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penſer à celles des autres. Mais laiſſons-là tous ces illuſtres ſcélérats, ces fléaux de la terre & de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous aviſez-vous d'écrire l'hiſtoire des loups & des ours de la Sibérie ? Et que pourrez-vous rapporter du Czar qui ne ſe trouve dans la Vie de Charles XII ? Je ne lirai point l'hiſtoire de ces barbares ; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémiſphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jéſuites & contre les ſuperſtitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur ; mais croyez-vous que le monde changera ? L'eſprit humain eſt faible ; plus des trois-quarts des hommes ſont faits pour l'eſclavage du plus abſurde fanatiſme. La crainte du diable & de l'enfer leur faſcine les yeux, & ils déteſtent le ſage qui veut les éclairer. Le gros de notre eſpèce eſt ſot &

Digitized by Google

méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi ; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des loix ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade ; je souffre ; & j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins & de coquines, qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, & de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, & que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier & plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma santé baisse à vue-d'œil, & je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de la Henriade, & descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs & nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie & celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers & que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer

vos

Digitized by Google

vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle eſt ; elle ne ſera point interceptée en chemin, & demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, & dites un petit *Benedicite* en faveur des pauvres philoſophes qui ſont en purgatoire.

---

## LETTRE CCLXXVIII.

### *Du Roi.*

Strehlen, ſans date du jour, novembre 1761.

LE ſolitaire des Délices ne ſe rira-t-il pas de moi & de tous les envois que je lui fais ? Voici une pièce que j'ai faite pour Catt, elle n'eſt pas dans le goût de mes Élégies, que vous avez la bonté de careſſer. Ce bon enfant me voyant toujours avec mes ſtoïciens, me ſoutint, il y a quelques jours, que ces beaux meſſieurs n'aidaient point dans l'infortune, que Greſſet, le Lutrin de Boileau, Chaulieu, vos ouvrages, convenaient mieux à ma triſte ſituation, que ces bavards de philoſophes, dont on pourrait ſe paſſer, ſur-tout lorſqu'on avait en ſoi-même cette force d'ame qu'ils ne donnent & ne peuvent pas donner. Je lui fis mes hum-



Digitized by Google

bles représentations. Il tint bon ; & quelques jours après notre belle conversation, je lui décochai cette Épître (*a*). Comme il me fallait une satisfaction du mal qu'il avait dit de mes stoïciens, je l'ai badiné sur quelques belles dames, auxquelles il avait fait tourner violemment la tête. Les poëtes se permettent des exagérations, & ne s'en font aucun scrupule ; aussi l'ai-je dépeint courant de conquêtes en conquêtes, ce qui au fond n'est pas trop dans son caractère & dans la trempe de son ame. Ne direz-vous pas, mon cher hermite, que je suis un vieux fou de m'occuper dans les circonstances où je me trouve, de choses aussi frivoles ? mais j'endors ainsi mes soucis & mes peines. Je gagne quelques instans, & ces instans, hélas ! passés si vîte, le diable reprend tous ses droits. Je me prépare à partir pour Breslau, & pour y faire mes arrangemens sur les héroïques boucheries de l'année prochaine. Priez pour un Dom Quichotte qui doit guerroyer sans cesse, & qui n'a aucun repos à espérer, tant que l'acharnement de ses ennemis le persécutera. Je souhaite à l'auteur d'Alzire & de Mérope cette tranquillité dont me prive ma malheureuse étoile. *Vale.*

(*a*) Elle se trouve ci-devant Tome VIII, page 51.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXIX.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 1er janvier 1765 (*a*).

JE vous ai cru si occupé à écraser l'*Infame* (*b*), que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte & le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités & des maladies : je me guéris moi-même par le régime & par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux & demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement : & quoique j'aie très-grande opinion de l'habileté du sieur Tronchin, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, & qu'après tout, des herbes & des minéraux

(*a*) On n'a rien trouvé de 1762 à 1764.

(*b*) On se ressouviendra que ce mot était de convention, pour désigner la crédulité, la superstition, le fanatisme.



Digitized by Google

pilés ne peuvent ni refaire ni redreſſer des reſſorts uſés & à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliſer ſon imagination, & le guériſſent par le régime: & comme je ne trouve pas que des élixirs & des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime rigoureux; & juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé.

Vous pouvez donc conſoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces); car, quoique je ne jouiſſe pas d'une ſanté bien ferme ni bien brillante, cependant je vis; & je ne ſuis pas du ſentiment que notre exiſtence vaille qu'on ſe donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous ſuis fort obligé de la part que vous prenez à ma ſanté, & des choſes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juſtes appréhenſions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes & de beaux génies, qui ont ſignalé le ſiècle de Louis XIV. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXX.

### *Du Roi.*

Sans-Souci, ce 24 octobre 1765.

SI je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Que serait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient ? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (*a*). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français ; &, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail sera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse ; & je crois que le moyen le plus simple serait que ces gens envoyassent quelqu'un

(*a*) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes Français, qui y auraient pu dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlement.



Digitized by Google

à Clèves pour voir ce qui ſerait à leur convenance, & de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre-humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce : c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques & d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent ſuperſtitieux par crainte & meurent en capucins ; vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inſpirer

Digitized by Google

le courage d'esprit, ou la sensibilité & la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts & les plus méthodiques.

Vous pensez, parce que les quakers & les sociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore davantage, on pourrait sur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; & suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvait considérable, il enfanterait en peu de temps quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le composer, que des ames exemptes de crainte & de faiblesse. Cela ne se trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : & c'est beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait possédés, & dont les suites font horreur.

Le fanatisme & la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se sont faites, vous saurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie ; en Poméranie & dans la nouvelle Marche six mille cinq cents : ce qui fait, selon Newton & d'Alembert, quatorze mille cinq cents habitations.



Digitized by Google

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable ; & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits ; & j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille & rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon l'ennemi de Baal, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone*.

Je vous recommande à la ſainte garde d'Épicure, d'Ariſtippe, de Locke, de Gaſſendi, de Bayle & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXXI.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 8 janvier 1760.

NOn, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté & l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, & je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens & les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, & tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs & qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre.

Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclorre l'ivraie, l'*Infame* ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec

Digitized by Google

votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, & qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer. Dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiège du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux. Les images des ſaints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vîte, & peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utráque*, & la Sorbonne, ſoient entiérement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne & la Bavière, où la graſſe ignorance & l'engourdiſſement des eſprits maintient encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non-ſeulement mécroyans, ils ſont encore devenus tous de beaux eſprits. Ils font des converſations entières en antithèſes & en épigrammes. C'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce

Digitized by Google

que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé? En France, aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un Suiſſe; en Allemagne, quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réſidez : vous êtes le Prométhée de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ſerions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; & je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux-arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de Virgile, d'Ovide & d'Horace : je crains que la France en vous perdant n'éprouve le ſort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, & je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité.

Adieu; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXXII.

### *De M. de Voltaire.*

Ce premier février 1766.

SIRE,

JE vous fais très-tard mes remerciemens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué ; j'étais tout près d'aller trouver Bayle & de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait ſûrement plaiſanté avec moi de ce que V. M. en a uſé avec lui comme Jurieu ; elle a tronqué l'article David. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de Bayle. C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce David toute la juſtice qui lui eſt due ; c'était un abominable juif, lui & ſes pſeaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui & plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des béliers, & les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur ; il ne parle point éternellement d'aſpics & de baſilics. Ce qui me plaît ſur-tout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie ; ſon imagination ne

Digitized by Google

s'égare point. La juſteſſe eſt le fonds de ſon eſprit ; & en effet ſans juſteſſe il n'y a ni eſprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boiſſeau de diamans. Voilà les ſeuls marchés que je puiſſe faire avec lui.

Les dévotes de Verſailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en Ste Géneviève ; mais le monarque philoſophe prendra mon parti.

Puiſque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire (*a*), en voici d'autres que je ſouhaite qui l'amuſent. Comme ce ſont des affaires graves qui ſe paſſent dans ſes États, il eſt juſte qu'elles ſoient portées au tribunal de ſa raiſon.

Il y a en France un nouveau procès tout ſemblable à celui des Calas ; & il paraîtra dans quelque temps un mémoire ſigné de pluſieurs avocats, qui pourra exciter la curioſité & la ſenſibilité. On verra que nos papiſtes ſont toujours perſuadés que les proteſtans égorgent leurs enfans pour plaire à Dieu. Si ſa Majeſté veut avoir ce mémoire, je la ſupplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adreſſer. J'ignore s'il le faut mettre à la poſte, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

---

(*a*) On y avait brûlé un *Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, auquel le Roi avait mis une Préface très-hardie. Voyez pages 226 & 227 de la *Nouvelle Vie de Fréderic II*, par M. l'Abbé Denina.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXXIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 25 février 1766.

J'Aurais été fâché de vous savoir si-tôt en la compagnie de Bayle. Hâtez-vous lentement de faire ce voyage, & souvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature française dans ce siècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps : votre vieillesse est comme l'enfance d'Hercule. Ce dieu écrasait des serpens dans son berceau ; & vous, chargé d'années, vous écrasez l'*Infame*.

Vos vers sur la mort du dauphin sont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste Géneviève mal-à-propos, parce que la reine & la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit : *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à Dieu, & où les reines font des pélerinages, les ossemens des bergères l'emportent sur les statues des héros, & on plante là les philosophes & les poëtes. Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cause ; presque tout le monde

Digitized by Google

ſe contente d'idées vagues des choſes, peu ont le temps de les examiner & de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la ſuperſtition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briſer ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, & jouiſſent de la vie ſans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaiſirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuſes ; & ce total compoſe la ſociété. S'il ſe trouve donc un homme ſur mille qui penſe, c'eſt beaucoup. Vous & vos ſemblables écrivez pour lui ; le reſte ſe ſcandaliſe, & vous damne charitablement. Pour moi qui ne me ſcandaliſe point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats & de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la Suiſſe paſſe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en ſuis cependant pas informé au juſte. Ah ! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur, à la ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie en comparaiſon de Ferney & des lieux où vous habitez, & nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, & s'intéreſſent à votre conſervation.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXXIV.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 7 auguſte 1766.

MOn neveu m'a écrit qu'il ſe propoſait de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney. Je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converſations ; & vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſait pas la néceſſité d'avoir recours au philoſophe de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves ; je ne m'y oppoſe point ; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le ſéjour de leurs compatriotes a preſqu'entiérement détruit dans ces forêts ; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, & qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Abbeville eſt tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis ? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples ? Et ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie ? Quiconque ne veut point remuer, eſt rare-

ment

Digitized by Google

ment persécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle : Si j'avais la main pleine de vérités, je penserais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé ; & si votre parlement a sévi contre ce malheureux jeune-homme qui a frappé le signe que les chrétiens révèrent comme le symbole de leur salut, accusez-en les loix du royaume (*a*). C'est selon ces loix que tout magistrat fait serment de juger ; il ne peut prononcer la sentence que selon ce qu'elles contiennent ; & il n'y a de ressource pour l'accusé qu'en prouvant qu'il n'est pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez si j'aurais prononcé un arrêt aussi dur, je vous dirais que non, & que, selon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez brisé une statue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroisse qui portait ce que vous savez ; eh bien ! je vous condamne à vous présenter quinze jours consécutifs sans chapeau à l'église : vous avez lu les ouvrages de Voltaire ; oh ! ça, monsieur le jeune-homme, il

(*a*) Il n'existait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de La Barre ; & ce qui le prouve, c'est que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a osé la citer ; mais il est vrai qu'ils en ont supposé l'existence, ce qui prouve ou une ignorance honteuse de la législation, ou un fanatisme porté jusqu'à la démence.



Digitized by Google

eſt bon de vous former le jugement, pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de S. Thomas & le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévérement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges ; car l'ennui eſt un ſiècle, & la mort un moment.

Que le Ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir & de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

## LETTRE CCLXXXV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 13 auguſte 1766.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de Calas. Ce Calas était innocent ; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin delà, ils ſe ſouſtraiſent aux formalités des procédures, & ils condamnent au ſupplice ſans avoir de preuves, ni convictions, ni témoins.

Digitized by Google

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux loix de ſon pays : or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen doit aux loix, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, & d'éviter le ſcandale & l'inſolence. Ce ſont ces loix de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute ; mais tant que ces loix rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes & les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées Françaiſes. Il arrive pendant cette effervescence que le miniſtère de Verſailles a beſoin d'argent, & il ſacrifie au clergé qui en promet, des philoſophes qui n'en ont point & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des aſiles aux philoſophes, pourvu qu'ils ſoient ſages, qu'ils ſoient auſſi pacifiques que le beau titre dont ils ſe parent le fait ſous-entendre ; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont



Digitized by Google

les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, & sur-tout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie : son caractère doit être la douceur & la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance ; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier & ignorant ; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores & minores gentium* ; toutefois il assistait aux sacrifices publics. Gassendi allait à la Messe, & Newton au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut ; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie & la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens, qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté & la sûreté publique, premier objet de toute législation.

Je parie que vous dites en lisant ceci : Cela

Digitized by Google

eſt bien allemand, cela ſe reſſent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paſſions ébauchées.

Nous ſommes, il eſt vrai, une eſpèce de végétaux en comparaiſon des Français : auſſi n'avons-nous produit ni Jéruſalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur Charlemagne s'aviſa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le ſommes reſtés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, & les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous ſommes : Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes ; & j'ai aſſez de vaine-gloire pour me perſuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube ſe jette par ſept bouches dans la Mer-Noire. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

---

## LETTRE CCLXXXVI.

*Du Roi.*

Breslau, ce premier ſeptembre 1766.

VOus aurez vu par ma lettre précédente que des philoſophes paiſibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'Hippocrate moderne, & ne lui ai point parlé. Je ne ſais ce qui peut être tranſ-



Digitized by Google

piré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, & l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique & guerrière a fait périr.

Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs & le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix ; & ils sont si pleins de leur ouvrage, que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes, & l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveller les temps des défaites de Poitiers & d'Azincourt ; vos ecclésiastiques & vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, & laisseraient le public & le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces messieurs : je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages sont répandus ici, & entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce,

Digitized by Google

point de société policée où votre réputation ne brille.

Jouissez de votre gloire, & jouissez-en longtemps. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

## LETTRE CCLXXXVII.

*Du Roi.*

Sans-Souci, ce 13 septembre 1766.

VOus n'avez pas besoin de me recommander les philosophes : ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés & paisibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, & ne puis ressusciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés & brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront asile & sûreté.

Il me souvient d'avoir lu que ce livre brûlé dont vous me parlez, était imprimé à Berne (*a*) ; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime sur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverses, des fanatiques & des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des niaiseries, en comparaison de ce qui vient de se passer à

(*a*) L'Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, dont il est publié à la note de la page 93.



Digitized by Google

Abbeville. Rôtir des hommes passe la raillerie ; jeter du papier au feu, c'est humeur.

Vous devriez par représailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, & condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie & de controverse de votre voisinage, en rassemblant autour du brasier des théologiens de toute secte pour les régaler de ce doux spectacle. Pour moi dont la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, sans m'embarrasser même de la foi des autres.

Vos missionnaires dessilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne pensent point ! que de personnes livrées au plaisir, que le raisonnement fatigue ! que d'ambitieux occupés de leurs projets ! sur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'instruire & à s'éclairer ! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe & XIIIe siècles, est dissipé ; cependant la plupart des yeux sont myopes ; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulsionnaires* ; en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétistes*. Il y aura de ces espèces-là tant que le monde durera, comme il se trouve des chênes stériles dans les forêts, & des frelons près des abeilles.

Croyez que si des philosophes fondaient un

Digitized by Google

gouvernement, qu'au bout d'un demi-siècle le peuple se forgerait des superstitions nouvelles, & qu'il attacherait son culte à un objet quelconque qui frapperait les sens, ou il se ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ses fondateurs, ou il invoquerait le soleil, ou quelqu'absurdité pareille l'emporterait sur le culte pur & simple de l'Être-Suprême.

La superstition est une faiblesse de l'esprit humain ; elle est inhérente à cet être ; elle a toujours été, elle sera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France ; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche d'alliance, ou devant une statue ? Le choix ne vaut pas la peine ; la superstition est la même, & la raison n'y gagne rien.

Mais de se bien porter à soixante-dix ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge, comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent. C'est votre destin : je souhaite que vous en jouissiez longtemps, & que vous soyiez aussi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Digitized by Google

## LETTRE CCLXXXVIII.

### *Du Roi.*

Sans-Souci, ce 3 novembre 1766.

JE ne suis pas le seul qui remarque que le génie & les talens sont plus rares en France & en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre : La Harpe, Marmontel & Saint-Lambert. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un Parisien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un État est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures & confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que soixante-treize ans. J'en juge ainsi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne sent des nuances aussi fines qu'il en est dans le caractère d'Octave ; que les deux actes que j'ai lus sont sans déclama-

Digitized by Google

tion, & d'une simplicité qui ne plaît qu'après avoir épuisé toutes les fusées de la rhétorique. En supposant même qu'un jeune-homme ait fait cet ouvrage, il est sûr qu'un sage l'a retouché & refondu. Vous m'en avez donné trop & trop peu pour vous arrêter en si beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article Julien avec plaisir (*a*). Cependant j'aurais désiré que vous eussiez plus ménagé cet abbé de La Bletterie ; tout dévot, tout janséniste qu'il est, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu justice, quoiqu'avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu justice, dis-je, au caractère de Julien. Il ne l'a point appellé apostat. Il faut tenir compte à un janséniste de sa sincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le passage d'Ammien-Marcellin est interpolé sans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède & ce qui suit. Ces deux phrases se lient si bien, que la fraude saute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers siècles : on accommodait les ouvrages à son gré. Josephe s'en est ressenti éga-

(*a*) Dans le Dictionnaire philosophique.

Digitized by Google

lement. L'Évangile de Jean demeure. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas apperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, & nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. : les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine, durant tant de ſiècles, a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le Bellérophon qui a terraſſé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos & la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant nôtre pélerinage, & qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, & je jure par Épicure & par Ariſtide que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

---

## LETTRE CCLXXXIX.

*Du Roi.*

Sans-Souci, ce 25 novembre 1766.

CEt extrait du Dictionnaire de Bayle dont vous me parlez, eſt de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'af-

Digitized by Google

faires : l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſannes ſeront remplacés par ceux d'Ovide & de Lucrèce, & dans laquelle on reſtituera le bon article de David.

Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, & qui ne répond point à mon deſſein. Il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera achevée. Mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez de l'*Infame* ; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer.

Cette *Infame* a eu le ſort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préſent dans la décrépitude, chacun l'inſulte. Le marquis d'Argens l'a aſſez maltraitée dans ſon Julien. Cet ouvrage eſt moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a déſarmé ? Maupertuis ſans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique ; vous attaquâtes ſérieuſement un badinage ; & avec votre redoutable maſſue d'Hercule vous écraſâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conſerver la paix dans

Digitized by Google

la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce & des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux-arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, & jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, & l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puiſque dans un temps où les rois & les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miſérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puiſqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir pour des papillotes.

J'ai fait des poéſies médiocres: en fait de vers les médiocres & les mauvais ſont égaux. Il faut écrire comme vous, ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglais qui vous a vu, a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que Prométhée déroba, ne vous manque point. C'eſt l'huile de la lampe: ce feu vous ſoutiendra.

Digitized by Google

Vous irez à l'âge de Fontenelle en vous moquant de ceux qui vous paient des rentes viagères, & en fesant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire & vainqueur de l'*Infame*, je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke, placé entre Newton & Épicure, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, & dites comme celui que vous savez : *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

---

## LETTRE CCXC.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 5 janvier 1767.

SIRE,

JE me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je sais que les autres hommes seront étonnés qu'après une guerre si longue & si vive, occupé du soin de rétablir votre royaume, gouvernant sans ministres, entrant dans tous les détails, vous puissiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en suis pas surpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est que vos vers soient bons; je ne m'y attendais pas après

Digitized by Google

tant d'années d'interruption. Des penſées fortes & vigoureuſes, un coup-d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes & vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre & de l'harmonie, & très-ſouvent même des fineſſes de langages, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que V. M. eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient, dans une nouvelle édition de la proſodie françaiſe, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée & imprimée dans les Œuvres du Philoſophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux: quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique, examiné comme Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots; & condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, & je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du Stoïcien:

Votre goût offenſé *haït* l'abſinthe amère (*a*).

(*a*) Le Roi changea tout ce vers, voyez le Stoïcien, ci-devant, tome VIII, page 24.

Nous

Digitized by Google

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore;

Nous pourrions bien *haïr* les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités;
Nous pourrions bien *haïr* la fauſſe politique
De ceux qui, s'unifſant avec nos ennemis,
Ont ſervi les deſſeins d'une cour tyrannique,
Et qui ſe ſont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux ſyllabes; prenez, Sire, votre parti là-deſſus, & ayez la bonté de changer ce vers; cela vous ſera bien aiſé.

Où eſt le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre les points ſur les *i* à Sans-Souci & à Potsdam? Je vous aſſure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château ſur les frontières de France, & je m'en repens bien. Les patagons, la poix réſine, l'exaltation de l'ame, & le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chérement (*a*). J'étais fait pour vous. J'achève

(*a*) On ſe reſſouviendra que les ſyſtêmes de Maupertuis ſur ces objets furent la ſource des diſputes & des querelles qui contribuèrent à forcer Voltaire de s'éloigner du Roi, qui aimait Maupertuis. Les autres cauſes de la diſgrace de Voltaire ſont enfin éclaircies par les Lettres 235 & 236 du tome XIV de cette Collection, & par la Comédie de Tantale en Procès, & autres pièces qui la précèdent, dans le tome VIII.



Digitized by Google

ma vie dans ma petite & obscure sphère, précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur & de votre gloire. Je ne connais que la solitude & le travail ; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière, & avec qui j'en use de même ; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre Gilles en fait de société & de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque toujours les artisans de nos disgraces. Cet accident m'a empêché de répondre à V. M. aussi-tôt que je l'aurais voulu.

Le diable est déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du conseil & ses partisans se sont enfuis ; l'ambassadeur de France est parti incognito, & est venu se réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés, ils ne peuvent vendre aucun effet ; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de Verder, conformément à la permission donnée par V. M. ; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaissance les douze belles préfaces de l'Abrégé de Fleury,

Digitized by Google

monument précieux d'une raiſon ferme & hardie, qui doit être la leçon des philoſophes.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux & ſage, avec de l'argent, des troupes, des loix, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, & tant qu'il y aura des fripons & des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde & la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

V. M. rendra un ſervice éternel au genre-humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée & à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, & de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle & la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le Neſtor; vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre!



Digitized by Google

## LETTRE CCXCI.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 16 janvier 1767.

J'Ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*Infame* ſont ſi fortes, que depuis Celſe on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger eſt ſupérieur à l'autre (*a*), & plus à la portée des gens du monde, pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit relâché & détendu par les frivolités.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé & frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, & nulle part d'empyriques empreſſés à pallier ſon mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre & de l'enterrer. Vous défaites le charme, & l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante...

(*a*) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de Voltaire furent publiés d'abord ſous les noms de Boulanger, Fréret, Bolingbroke, &c.

Digitized by Google

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un asile ouvert où ils le souhaitent. C'est à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, & j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi sa décision se trouve actuellement diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juste alors doit l'être à présent. Les loix sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé ; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on pense dans le Nord sur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidens. Je me suis fourré dans la *comparsa*, & je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les rois d'Angleterre & du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Russie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les dissentions polonaises & les négociations italiennes sont à peu-près de la même espèce ; il faut vivre long-temps & avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous souhaite, en attendant, la bonne année, santé, tranquillité & bonheur, & qu'Apollon, ce dieu des vers & de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.*



Digitized by Google

## LETTRE CCXCII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 10 février 1767.

L'Accident qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit ; & cet eſprit triomphe des maladies & des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents & ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne & le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément ; & ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, & les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon uſage. La poéſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai

Digitized by Google

eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à perſonne, d'autant plus que les pièces que je compoſe n'ennuieront jamais le public qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux Contes. C'eſt un genre différent que j'ai eſſayé pour varier la monotonie des ſujets graves, par des matières légères & badines. Je crois que vous devez avoir reçu des Abrégés de Fleury, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jéſuites qui pourraient bien ſe faire chaſſer d'Eſpagne. Ils ſe ſont mêlés de ce qui ne les regardait pas, & la cour prétend ſavoir qu'ils ont excité les peuples à la ſédition.

Ici dans mon voiſinage l'impératrice de Ruſſie ſe déclare protectrice des diſſidens : les évêques Polonais en ſont furieux. Quel malheureux ſiècle pour la cour de Rome ; on l'attaque ouvertement en Pologne ; on a chaſſé ſes gardes du corps de France & de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Eſpagne.

Les philoſophes ſapent ouvertement les fondemens du trône apoſtolique : on perſiffle le grimoire du magicien ; on éclabouffe l'auteur de ſa ſecte ; on prêche la tolérance ; tout eſt perdu. Il faut un miracle pour relever l'Égliſe. C'eſt elle qui eſt frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; & vous aurez encore la conſolation de l'enterrer & de lui faire ſon épitaphe,



Digitized by Google

comme vous fites autrefois pour la Sorbonne.

L'Anglais Woolston prolonge la durée de l'*Infame*, selon son calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, & sa chûte n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que Bayle a commencé de faire ; il a été suivi par nombre d'Anglais, & vous avez été réservé pour l'accomplir.

Jouissez long-temps en paix de toutes les sortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouissez de votre gloire & du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore.

Je souhaite que ce couchant dure long-temps, & je vous assure que je suis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

---

## LETTRE CCXCIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 20 février 1767.

JE suis bien-aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé Fleury qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Histoire de l'Église est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

Digitized by Google

L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (ſainte en elle-même) de concile en concile, la ſurchargent d'articles de foi, & puis la tournent toute en pratiques extérieures, & finiſſent enfin par ſaper les mœurs avec leurs indulgences & leurs diſpenſes qui ne ſemblent inventées que pour ſoulager les hommes du poids de la vertu : comme ſi la vertu n'était pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſi-tôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière ; & les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs & les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les loix d'un peuple qui veut les conſerver ? Pourquoi tracaſſer ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens ſont fiers

Digitized by Google

& ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir leur banque. L'idée en eſt bonne ; mais moi qui vois ces choſes de loin, & qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; & ſelon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remerciemens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes & mes ſoléciſmes envers l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les cauſes bonnes. Si vous vous le propoſiez, vous me donneriez aſſez d'amour-propre pour me croire infaillible comme un des quarante ; tant l'art de perſuader eſt un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour perſuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diſſidens fuſſent heureux, mais ſans enthouſiaſme, & de façon que la république fût contente. Je ne ſais point ce que penſe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuſter doucement en modérant les prétentions des uns, & en portant les autres à ſe relâcher ſur quelque choſe.

Le Saint-Père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y eſt queſtion que de la gloire du martyre, de l'aſſiſtance miraculeuſe de Dieu, du fer, du feu, de l'obſtination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Eſprit l'inſpire bien mal, & lui a fait

Digitized by Google

faire depuis son pontificat toutes choses à contresens. A quoi bon donc être inspiré?

Il y a ici une comtesse Polonaise. Elle se nomme Grazinska : c'est une espèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien & l'anglais ; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue, & les possède bien. L'ame d'un Bénédictin réside dans son corps : avec cela elle a beaucoup d'esprit, & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'usage ne lui est pas encore aussi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie. Elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées, & aucunes des frivolités de son sexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même, sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle passe à Berlin avec les gens-de-lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne.

Je prêche son exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette Polonaise à se former ; mais elles ne connaissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : & parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnaissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie.

Digitized by Google

Quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste ; c'est le fidèle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes.

Puissiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, & pour défendre mes barbarismes. Je le souhaite de tout mon cœur. *Vale.*

---

## LETTRE CCXCIV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 28 février 1767.

JE félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, & je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, & les Nestor en ont vécu. Avec vous finit le siècle de Louis XIV. De cette époque si féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chef-d'œuvres que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent.

Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, & des écarts même. On se plaît à analiser tout. Les Français se piquent à présent d'être profonds. Leurs livres semblent faits par de froids rai-

Digitized by Google

ſonneurs : & ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aie lu de long-temps, eſt-ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, & je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de Boſſuet, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes & de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du Suiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, & qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à Louis XV. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ſerait de céder aux conjectures & de s'accommoder. Si l'obſtination & l'animoſité les en empêche, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare & qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune-homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit,

Digitized by Google

votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les Calas, les Sirven & La Barre devraient ouvrir les yeux au gouvernement, & le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc & pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans meneront grand bruit, & les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour ; une comteſſe dit : *Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée ; ce n'eſt que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pêtris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent & la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes ; & pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de

Digitized by Google

votre habitation, & que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'Apollon : je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

## LETTRE CCXCV.

*De M. de Voltaire.*

Ce 3 mars 1767.

SIRE,

J'Entends très-bien l'aventure des Deux Chiens (*a*), & je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'enſanglante pas encore la terre ; mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros Français & Bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, & nous l'avons corrompue.

A l'égard du Violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrettement

(*a*) Conte qui ſe trouve ci-devant tome VIII, avec celui du Violon.

Digitized by Google

appuyer de V. M., de la Ruſſie, de l'Angleterre & du Danemarck, & qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie ? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances ?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper ; vous ſavez que je ne ſuis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer ſon mémoire juſtificatif, qui m'a ſemblé bien fait. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, & qui a l'air de la contradiction, de ſoutenir l'indulgence & la tolérance, les armes à la main ; mais auſſi l'intolérance eſt ſi odieuſe qu'elle mérite qu'on lui donne ſur les oreilles. Si la ſuperſtition a fait ſi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la ſuperſtition ? Hercule allait combattre les brigands, & Bellérophon les chimères ; je ne ſerais pas fâché de voir des Hercule & des Bellérophon délivrer la terre des brigands & des chimères catholiques.

Quoi qu'il en ſoit, vos deux Contes ſont bien plaiſans ; votre génie eſt toujours le même : votre raiſon ſupérieure eſt toujours ingénieuſe & gaie. J'eſpère que V. M. daignera m'envoyer quelque nouveau Conte ſur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme ſon bien, lorſqu'il eſt permis au dernier payſan d'affermer le ſien ; cela ne me paraît pas juſte, & mérite aſſurément un troiſième Conte.

J'ai

Digitized by Google

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé Morival, cadet dans un de vos régimens à Véſel; c'eſt un jeune homme très-bien né, & dont on rend de fort bons témoignages. Eſt-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des Picards, pour n'avoir pas ſalué une proceſſion de capucins, & pour avoir chanté deux chanſons? L'inquiſition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux ſur la ſcène de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire & l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter & à ramper ſur ce malheureux & ridicule tas de boue.

---

## LETTRE CCXCVI.

### *Du Roi.*

Potsdam, le 24 mars 1767.

JE vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes: il n'eſt donc aucun ſéjour à l'abri du tumulte! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle? Mais je me flatte que cet orage paſſera, & que les Génevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtère français modérera ſa fougue.



Digitized by Google

Ce que je sais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, & qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons & de baïonnettes pour convaincre les évêques Polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*Infame*, elle périra par le bras de la Vérité & par la séduction de l'Intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines, sont ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition : il n'est pas douteux que, si l'on parvient à détruire ces asyles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu indifférent & tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français & celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes, sans y parvenir. L'appât des riches abbayes & des couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leur État, ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui rempliſſent

Digitized by Google

leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : & il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la ſécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reſte.

Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, & partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires & le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y oppoſer.

Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier & de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire ceux qui ſoufflent l'embraſement du fanatiſme au cœur du peuple. Dès que le peuple ſera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les ſouverains diſpoſeront, par la ſuite des temps, comme ils voudront.

La puiſſance des eccléſiaſtiques n'eſt que d'opinion, elle ſe fonde ſur la crédulité des peuples. Éclairez ces derniers, l'enchantement ceſſe.



Digitized by Google

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de La Barre : il se trouve porte-enseigne à Vésel, & j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner longtemps, & jouir dans votre doux asyle des délices que vous avez procurés à vos contemporains, & qui s'étendront à la race future tant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, & d'ames sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

## LETTRE CCXCVII.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 5 avril 1767.

SIRE,

JE ne sais plus quand les chiens qui se battent pour un os, & à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien V. M., pourront aller demander un chenil dans vos États (*a*). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper sur leurs paliers, deviennent indécis de jour en

(*a*) M. de Voltaire voulait alors que Vésel servît d'asyle aux proscrits de Genève. Il avait essayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philosophes Français.

Digitized by Google

jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent incessamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, & plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne sera extrêmement glorieuse. Ce ne sont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai passé auprès de V. M.

Je ne me consolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je suis heureux autant qu'on peut l'être dans ma situation, mais je suis loin du seul prince véritablement philosophe. Je sais fort bien qu'il y a beaucoup de souverains qui pensent comme vous, mais où est celui qui pourrait faire la préface de cette Histoire de l'Église? où est celui qui a l'ame assez forte, & le coup-d'œil assez juste pour oser voir & dire qu'on peut très-bien régner sans le lâche secours d'une secte? où est le prince assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu sur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils sont peut-être un peu trop longs, ils se répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce sont les coups de marteau qui enfoncent le



Digitized by Google

clou dans la tête du fanatisme ; mais il me semble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques superfluités, & en resserrant les preuves. Je me suis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens savans & sages viendrait se consacrer dans vos États à éclairer le genre-humain. Mille obstacles à ce dessein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, si j'avais de la santé, je quitterais sans regret le château que j'ai bâti & les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philosophes, & pour consacrer mes derniers jours, sous votre protection, à l'impression de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, sans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin, à les réimprimer, & à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce serait un amusement pour V. M., & ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en seraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont V. M. m'honore du 24 mars. Elle a bien raison de dire que l'*Infame* ne sera jamais détruite par les armes ; car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne serait reçue qu'en cas

Digitized by Google

qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépoſſéder un électeur eccléſiaſtique, mais non pas détrôner l'impoſture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je ſens bien que vous ne détruirez la ſuperſtition chriſticole que par les armes de la raiſon.

Votre idée de l'attaquer par les moines eſt d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée au mépris univerſel. On écrit beaucoup en France ſur cette matière; tout le monde en parle. Les Bénédictins eux-mêmes ont été ſi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préſenté une requête au roi de France pour être ſécularisés, mais on n'a pas cru cette grande affaire aſſez mûre; on n'eſt pas aſſez hardi en France, & les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eſt tombé ſous la main; il n'eſt pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monſtre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune-homme, nommé M. de La Harpe, qui cultive les lettres avec ſuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à V. M. par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être diſloqué & brûlé à petit feu



Digitized by Google

comme cet infortuné qui eſt à Véſel, & que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie V. M., au nom de la raiſon & de la bienfeſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons Suiſſes & un marquis Français que les Scythes & un prince Perſan. Thiriot aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à V. M.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos États. Que V. M. daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

---

## LETTRE CCXCVIII.

*De M. de Voltaire.*

Ce 2 mai 1767.

PErmettez-moi de dire à V. M., que vous êtes comme un certain perſonnage de Lafontaine :

Droit au ſolide allait Barthoiomée.

Ce ſolide accompagne merveilleuſement la véritable gloire ; vous faites un royaume floriſſant & puiſſant, de ce qui n'était ſous le roi votre grand-père qu'un royaume de vanité. Vous avez connu & ſaiſi le vrai en tout, auſſi êtes-vous unique en tout genre.

Digitized by Google

Je dois dire à V. M. qu'un jeune-homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'âge de douze ans, & ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, & vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne noblesse, véritable marquis, & non pas de ces marquis de robe ou du hasard, qui prennent leurs titres dans une auberge, & se font appeller Monseigneur par les postillons, qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de St-Antoine, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel fesait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois & à ce que j'espère.

Je rends grâce à V. M. de ce qu'elle a daigné m'envoyer par M. de Catt la réponse qu'elle a faite à Marmontel sur la Poétique. Que de leçons elle nous donne ! Votre digne Suisse m'a écrit une lettre charmante. Il s'estime heureux d'avoir vu ces grandes scènes où V. M. a joué si supérieurement son rôle. Pour moi, je l'estime plus heureux d'être chaque jour aux pieds de mon héros, s'occupant du bonheur de son peuple.

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect & syndérèse.

Digitized by Google

## LETTRE CCXCIX.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 5 mai 1767.

J'Aurais cru, pendant les troubles qui défolaient l'Europe, que la terre de Ferney & la ville de Genève auraient été comme l'arche où quelques juſtes furent préſervés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'eſt aucun lieu où l'inquiétude des hommes & l'enchaînement fatal des cauſes ne puiſſent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniſte de ſe trouver réduits à la dure néceſſité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux privilèges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, & les Français les traitent à la rigueur. Lentulus, qui a fait un tour en ſa patrie, s'était propoſé de paſſer chez vous ſi ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout ſe dénature par les loix de la viciſſitude.

La ville de Jéruſalem, bâtie par le peuple de Dieu, eſt poſſédée par les Turcs : le Capitole, cet aſyle des nations, ce lieu auguſte où s'aſſemblait un ſénat maître de l'univers, eſt maintenant habité par des récollets : & Ferney, douce & agréable retraite philoſophique, ſert de quartier général aux troupes Françaiſes. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches,

Digitized by Google

comme Orphée, votre devancier, apprivoisa les tigres & les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti, comme le reste des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fussent exempts. Les arts & la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement, aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté entière; & comme ils sont liés avec ceux d'Hollande, de France & d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons de remporter en Espagne : les Jésuites sont chassés de ce royaume. De plus, les cours de Versailles, de Vienne & de Madrid ont demandé au pape la suppression d'un nombre considérable de couvens. On dit que le Saint-Père sera obligé d'y consentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre? La cognée est mise à la racine de l'arbre : d'une part, les philosophes s'élèvent contre les absurdités d'une superstition révérée; d'une autre, les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les suppôts

Digitized by Google

& les trompettes du fanatisme. Cet édifice sapé par ses fondemens va s'écrouler ; & les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution, qui se fit au XIX^e siècle dans l'esprit humain.

Qui aurait dit au XII^e siècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg Suisse, nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, & au temps où ils fleurissent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je suis bien sûr que cette pièce sera intéressante & pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies & des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu & versifie bien. Je vous suis obligé de son épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélisaire de Marmontel. Il faut que la Sorbonne ait été de bien mauvaise humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de sauver Cicéron & Marc-Aurèle. Je soupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru appercevoir quelques allusions du règne de Justinien à celui de Louis XV, & que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la Sorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Conservez-vous toutefois, & ménagez votre vieillesse dans votre quartier général de Ferney.

Digitized by Google

Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnait l'assaut à la ville qu'il défendait, résolvait tranquillement un problême; & soyez persuadé que le roi Hiéron s'intéressait moins à la conservation de son géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes Françaises entoure.

---

## LETTRE CCC.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 31 juillet 1767.

J'Ai cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous assuraient que vous alliez vous établir à Lyon, & j'attribuais votre long silence à votre déménagement; la cause que vous en alléguez est bien fâcheuse.

Le poëme sur les Génevois m'est parvenu par Thiriot. Je n'en ai que deux chants; vous me feriez plaisir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le lisant ce feu d'imagination que les frimats de la Suisse & le froid des ans n'ont pu éteindre; & comme cet ouvrage est écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, & vous allez sans doute nous régaler de quelque poëme sur le Styx, sur Caron, sur Cerbère, & sur tous ces

Digitized by Google

objets que vous avez vus de si près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aise en la fesant, instruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne se sont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie & la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieusement, mon cher Voltaire : tout a bien changé depuis le temps passé que vous vous rappellez. Mon estomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux soupers. Je lis le soir, ou je fais conversation. Mes cheveux sont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes sont abîmées par la goutte. Je végette encore, & je m'apperçois que le temps fixe une différence sensible entre quarante & cinquante-six ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne me reste dans la tête qu'un peu de bon sens avec une passion renaissante pour les sciences & pour les beaux-arts. Ce sont eux qui font ma consolation & ma joie.

Votre esprit est plus jeune que le mien : sans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis*

Digitized by Google

XIV : mais n'eſt il pas dangereux d'écrire des faits qui tiennent à nos temps ? c'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'Auguſte, le ſiècle de Louis XIV : juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle ? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, & combien après ſa mort ? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à Lentulus le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facie ad faciem*, comme le grand Condé mourant eſpérait voir Dieu. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, & puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux & de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paiſible & philoſophique.

On parle auſſi peu des diſſidens & de ce qu'ils décideront que des Génevois & des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils auront hâte de s'accommoder & de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres ; que votre corps puiſſe ſe rajeunir comme votre eſ-

Digitized by Google

prit ; & si je ne puis vous entendre, que je puisse vous lire, vous admirer & faire des vœux pour le patriarche de Ferney !

## LETTRE CCCI.

*De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, novembre 1769.

SIRE,

UN Bohémien qui a beaucoup d'esprit & de philosophie, nommé M. Grimm, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos saints mystères, & que vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de deux ans sans vous écrire.

Je remercie V. M. très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché & si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves, que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter aucune de mes idées à V. M. Quand je songe qu'un fou & qu'un imbécille comme S. Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi, & que je n'ai pas pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoi que vous en disiez, je suis devenu bien vieux, & malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Russie, le fait est que j'ai été long-temps mourant & que je me meurs.

Mais je ressuscite & je reprends tous mes

sentimens

sentimens envers V. M., & toute ma philosophie pour lui écrire aujourd'hui, au sujet d'une petite extravagance anglaise qui regarde votre personne. Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie ; il y a beaucoup de sages en Angleterre ; mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ses énergumènes, qui a peut-être de bonnes intentions, s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Post*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à V. M., dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidellement traduits. « Quelle pitié, si l'étendue de vos connaissances, vos talens & vos vertus ne vous » servaient qu'à pervertir ces dons du Ciel pour » faire la misère & la désolation du genre-» humain ! Vous n'avez rien à désirer, Sire, » dans ce monde, que l'auguste titre d'un » héros chrétien ».

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au Grand-Turc Moustapha, dans laquelle j'exhorterai sa Hautesse à être un héros mahométan ; mais comme Moustapha n'a veine qui tende à le faire un héros, & que ma véritable héroïne l'impératrice de Russie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette conversion turque. Je m'en tiens aux princes & aux princesses du Nord, qui



Digitized by Google

me paraiſſent plus éclairés que tout le ſerrail de Conſtantinople.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à V. M., que ces quatre lignes-ci : » J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Poſt*, *du 7 octobre* 1769, N°. 3668, *une prétendue lettre de moi à ſa Majeſté le Roi de Pruſſe ; cette lettre eſt bien ſotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney, le 29 octobre* 1769, VOLTAIRE «.

Il y a par-tout, Sire, de ces eſprits également abſurdes & méchans, qui croient ou font ſemblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'eſt pas de leur ſecte. Ces ſuperſtitieux coquins reſſemblent à la *Philaminte* des *Femmes ſavantes* de Molière ; ils diſent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous & nos amis.

J'ai dit quelque part que La Motte-le-Vayer, précepteur du frère de Louis XIV, répondit un jour à un de ces maroufles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne ſuis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie ſageſſe eſt d'adorer Dieu comme le père commun de tous les hommes ſans diſtinction, & d'être bienfeſant.

Ils ignorent que la religion ne conſiſte ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptiſtes ou des piétiſtes, ni dans l'impanation & l'invination, ni dans un pele-

Digitized by Google

rinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des Neiges, ou à Notre-Dame des sept Douleurs ; mais dans la connaissance de l'Être-Suprême qui remplit toute la nature, & dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux dissidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, & qui ait appellé les Janissaires de notre saint-père le Turc au secours des bons catholiques Romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un saint-esprit du révérend-père Malagrida, ou du révérend-père Guignard, ou du révérend-père Jacques-Clément.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cause de Dieu, depuis le grand Constantin, assassin de toute sa famille, jusqu'au meurtre de Charles I, qu'on fit assassiner par le bourreau, l'Évangile à la main ; la politique n'est pas mon affaire : je me suis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins sots & plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à souhaiter très-passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle & d'Euripide. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait ;



Digitized by Google

mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition, & on n'entreprendra jamais une croisade d'honneur : on en laissera tout le fardeau à Catherine.

Au reste, Sire, je suis dans mon lit depuis un an ; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que V. M., qui n'est pas faite pour être au lit, se porte mieux que jamais, que vous êtes engraissé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Être qui remplit l'univers vous conserve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui pensent, & le fléau des ridicules.

Agréez le profond respect de votre ancien serviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dise.

---

## LETTRE CCCII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 25 novembre 1769.

VOus avez trop de modestie, si vous avez pu croire qu'un silence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être supporté avec patience. Non, sans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéresser à votre conservation, & être bien-aise quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suisses s'établissent à Clèves, ou qu'ils restent

Digitized by Google

à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe ; mais bien de ſavoir ce que fait le héros de la raiſon, le Prométhée de nos jours qui apporta la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, & les déſabuſer de leurs préjugés & de leurs erreurs.

Je ſuis bien-aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur Anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Égliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait à ſouhaiter que vos évêques Français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie ; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au Grand-Turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces meſſieurs prétendent, pour la foi catholique, apoſtolique & romaine. C'eſt le Croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques & les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que diſſidens, & qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint Père. Si je n'avais pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion & cueillir les palmes d'Idumée ; mais les ſottiſes de tant de rois & de paladins qui ont guerroyé dans



Digitized by Google

ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en tiendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union & à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion & exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, & que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de Saint-Pierre ; & il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite (*a*). C'est une princesse d'un grand mérite, & qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie ; ce sont elles seules qui charment nos loisirs & qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, & que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître, c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur

(*a*) Il se trouve ci-devant tome VIII, page 95.

Digitized by Google

connaissance nous serait entiérement inutile, si nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Bazin; il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé & contentement; & quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

## LETTRE CCCIII.

### *De M. de Voltaire.*

Sans date du jour, décembre 1769.

MOn cher Lorrain (*a*), je ne sais pas comment vous vous appellez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; assurément vous en faites l'ornement & l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons & des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que

(*a*) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du Roi sur l'amour-propre, vu comme principe de morale. M. de Voltaire l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.



Digitized by Google

Marc-Aurèle & Julien avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, & que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot & sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour-propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; & tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour-propre est le vent qui enfle les voiles, & qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge: si l'amour-propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour-propre: leurs enfans sont la vertu & le bonheur. Il est vrai que la raison a fait bien des fausses-couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne sont pas entiérement sains, & qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand

Digitized by Google

je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau & de plus admirable que de tirer d'un prince même qui peut mener au vice, la ſource du bien & de la félicité publique !*

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien & muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui paraît les jeudis à Berlin, & que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, delà il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir apperçu, il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin-d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt-là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, & que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

Digitized by Google

## LETTRE CCCIV.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 9 décembre 1769.

QUand Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes *Pruſſiaques*, dit qu'Alexandre pouſſait ſon amour pour les beaux-arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, & qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, & qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour Thaleſtris étaient pleins de grâce & d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens & les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, & qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Digitized by Google

Il y avait, dit Plutarque, dans ce temps-là, un vieux Velche retiré vers les montagnes du Caucase, qui avait été autrefois à la cour d'Alexandre, & qui vivait aussi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles & de Basroc. Ce vieux radoteur disait souvent qu'il était très-fâché de mourir sans avoir fait encore une fois sa cour au héros de la Macédoine.

Sire, je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des savans qui ont lu Plutarque & Xénophon dans la bibliothèque de votre nouveau palais ; ils pourront vous montrer les passages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, & V. M. verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucase pour voir ce Velche deux jours à la cour d'Alexandre.

---

## LETTRE CCCV.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 4 janvier 1770.

Le vieux citadin du Caucase,
Ressuscité de son tombeau,
Carracole encor sur Pégase
Plus lestement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce Velche plein d'appas,
Esprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec son Grec Pausanias.

Digitized by Google

Le vieux Velche a beaucoup d'érudition ; cependant il paraît qu'il persiffle un peu ce pauvre Thrace qu'il *alexandrise* : ce pauvre Thrace est un homme très-ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talens du vainqueur du Granique, & qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, & que pour son malheur personne que lui dans son pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ses vers au vice-dieu qu'Apollon a établi son vicaire dans ce monde ; il a senti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines sectes de papegais en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie & tout le séné des apothicaires sans que jamais je fisse un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature ; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, & moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un & l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le soleil éclairera le monde,

Digitized by Google

tant qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, & votre nom remplira l'espace des siècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira : C'est beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille; cela est passable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner sa vie en se fesant correcteur chez quelque libraire; & puis on jette-là le livre, & puis on en fait des papillotes, & puis il n'en est plus question.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, & qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un Mémoire destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique; & je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandises : c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-Souci.

Digitized by Google

## LETTRE CCCVI.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 17 février 1770.

LE pauvre Lorrain, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il faisait autrefois. A présent, il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage (*a*), qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'Helvétius & dans les Essais de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, & l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre Lorrain sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais, par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages & d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette

(*a*) C'est l'Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale; il se trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo. 1790.

Digitized by Google

dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop & le trop peu (a). Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre Lorrain est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché par-tout. Ce n'est pas sans raison : les roses & les lauriers ont tous été transplantés en Russie; de sorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain suppose que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps & des infirmités de l'âge, a tracé de fantaisie le tableau de ce génie, & qu'il en est comme du jardin des Hespérides & de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a si long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui & de l'associer à ses études; qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite, & n'aime plus que lui son beau génie.

---

(a) Voyez l'Épître à Madame de Morian, ci-devant tome VIII, page 83.

Digitized by Google

## LETTRE CCCVII.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 9 mars 1770.

C'En eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, & qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Étonnent les grands & les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre & mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

Sire, il eſt clair que vous avez trop de tout, & moi trop peu. Votre Épître à madame de Morian ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune Pariſien oiſif

Digitized by Google

oiſif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que ſa toilette ; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout ſeul une vingtaine de provinces, faſſe ſans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui ſont à la fois d'un poëte & d'un homme de bonne compagnie, c'eſt ce qui me paſſe. Quoi, vous nous battez en Thuringe & vous faites des vers mieux que nous ! C'eſt là qu'il y a du trop ; & vous me cauſez trop de regrets de ne pas mourir auprès de V. M. héroïque & poétique.

---

## LETTRE CCCVIII.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 27 avril 1770.

SIRE,

QUand vous étiez malade, je l'étais bien auſſi, & je feſais même tout comme vous de la proſe & des vers, à cela près que mes vers & ma proſe ne valaient pas grand'choſe ; je conclus que j'étais fait pour vivre & mourir auprès de vous, & qu'il y a eu du mal-entendu ſi cela n'eſt pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jéſuite, c'eſt encore une raiſon de plus qui devait me retenir à Berlin ; cependant on dit que frère Ganganelli a condamné mes Œuvres, ou



Digitized by Google

du moins celles que les libraires vendent sous mon nom.

Je vais écrire à sa Sainteté que je suis très-bon catholique, & que je prends V. M. pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; & comme je suis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniser au plus vîte : cela ne vous coûtera que cent mille écus ; c'est marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniser, on s'adressera à Marc-Aurèle. Vos dialogues sont tout-à-fait dans son goût comme dans ses principes : je ne sais rien de plus utile (*a*). Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur, le législateur, l'historien & le précepteur de votre royaume ; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de Moustapha. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce serait rendre service au genre-humain.

Pendant que l'empire Russe & l'empire Ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève est toujours sous les armes ; mon manoir est rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige & tant de

(*a*) Ils se trouvent ci-devant dans le tome VI.

Digitized by Google

ſottiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, & m'envoyer celle de S. Ignace.

Reſtez un héros ſur la terre, & n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

---

## LETTRE CCCIX.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 4 mai 1770.

SIRE,

JE me flatte que votre ſanté eſt entiérement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, & monter à cheval le lendemain: vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la Marc-Aurèle ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval & d'une parade.

Je ne ſais ſi V. M. eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés: on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre Mouſtapha; je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre Mouſtapha auſſi, & que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis



Digitized by Google

chargé que de proposer un tableau à V. M., & nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, résident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de Vanloo, haut de six pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en sais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, & voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du Mont-Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis; car si V. M. a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin; mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de V. M. Je la supplie de me conserver ses bontés & de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que protectrice des jésuites, & moi je suis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de S. François, tiré sur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

*Frère* FRANÇOIS VOLTAIRE.

Digitized by Google

## LETTRE CCCX.

*Du Roi.*

Charlottenbourg, ce 24 mai 1770.

JE vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, & même ſûr de votre canoniſation parmi les ſaints de l'Égliſe, je n'en connais aucun qui vous ſoit comparable; & je commence par dire : *Sancte Voltaire, ora pro nobis.*

Cependant le Saint-Père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ayez joui de cette faveur : l'Abrégé de Fleury a eu un ſort tout ſemblable (*a*). Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites : vous, des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome : les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, & je vous cède la préférence.

Comment, monſieur le ſaint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut guerroyer

(*a*) Oui, mais grâces en ſoient rendues à la belle Préface que le Roi plaça à la tête du livre.



Digitized by Google

à ſon aiſe : elle a obtenu de Diderot, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, & de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les loix civiles & naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois ; & je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre-humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois & empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, & avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux ; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant & boîtant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de Panetius me rendit mes forces. Je me rappellai la réponſe de ce philoſophe à

Digitized by Google

Pompée qui désirait de l'entendre ; & je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses ; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration & l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux-bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, & ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, & les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi, je prie S. Jean du Désert, S. Antoine, S. François d'Assise & S. Cucufin de vous prendre tous en leur sainte & digne garde.

## LETTRE CCCXI.

*De M. de Voltaire.*

Ce 8 juin 1770.

QUand un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin.
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,



Digitized by Google

C'eſt une énorme étourderie.
Le Saint-Père eſt un pauvre ſaint ;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie ;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà V. M. bien payée de s'être vouée à S. Ignace ; paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à S. François.

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli ; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voiſinage, & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette !

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeur de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Ruſſie époufſette le vicaire de Mahomet ? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome & de moi, d'aller droit au ſolide, & d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Eſſai ſur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, & n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'a-

Digitized by Google

vais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cailloux, & d'avoir taillé des diamans (*a*). Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produisent d'utiles.

De la fange la plus grossière
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs ; j'aime mieux la famille de Socrate que les descendans d'Orcan, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre & mourir auprès de vous.

*LE VIEUX MALADE HERMITE.*

*P. S.* Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. Hennin ; celles qui vous inspirent quand vous écrivez, sont beaucoup plus grâces.

---

(*a*) L'Examen de l'Essai sur les préjugés se trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo, 1790.

Digitized by Google

# LETTRE CCCXII.

## *Du Roi.*

Sans-Souci, ce 7 juillet 1770.

QUe le Saint-Père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce,
Suffiſante comme efficace.

Mais ce ſuiſſe du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorſqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathême,
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plauſible,
Et malgré Loyola, je crois
Que le Saint-Père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eſt pas, après tout, auſſi hargneux qu'on ſe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eſt ſeulement pour que l'uſage ne s'en perde pas; & d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Digitized by Google

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'Agneau sans tache, il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon ? combien peu il y pense, & dans quelle concorde il vit avec le Roi très-chrétien ? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui : il me laisse mes chers jésuites que l'on persécute par-tout. J'en conserverai la graine précieuse, pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du Sultan Turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice ;
Des leçons qui devraient abaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenses projets, ses exploits éclatans ;
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistans.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très-philosophique, & de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entiérement les plaies que la dernière guerre nous a faites, & qui saignent encore.

Digitized by Google

Et quant à monſieur le vicaire,
(Je dis vicaire du bon Dieu)
Je le laiſſe en paix en ſon lieu,
S'amuſer avec ſon bréviaire.
Hélas! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière:
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire;
Et tremblant qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ſerait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses tréſors pourraient ſéduire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, des Richelieu, & leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que l'abrutiſſement a conſacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de ſcandale: &, ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut, par complaiſance, par commiſération pour leurs faibleſſes, ne point choquer leurs préjugés. Il ſerait à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains: il m'a paru ſi téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques ſur le *Syſtéme de la Nature*, que l'auteur arrange à ſa façon.

Je vous communique ces remarques; & ſi je me ſuis rencontré avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie ſur la

Digitized by Google

mort d'une dame d'honneur de ma sœur Amélie, dont la perte lui fut très-sensible (*a*). Je sais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poëtes portassent leurs tributs au temple d'Apollon. Il y avait même, du temps d'Auguste, une bibliothèque consacrée à ce dieu, où les Virgile, les Ovide, les Horace lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siècle où Ferney s'élève sur les ruines de Delphes, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils sont faits pour plaire à tout âge,
Ils savent éclairer le sage,
Et répandre des fleurs sur les Jeux & les Ris.
Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait sa part de même !

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre ; ils doivent vous considérer comme une colonne qui soutient seule par sa force un bâtiment prêt à s'écrouler, & dont des barbares sapent déjà les fondemens. Un essaim de géomètres mirmidons persécute

(*a*) Elle se trouve ci-devant tome VIII, page 102.

Digitized by Google

déjà les belles-lettres, en leur prescrivant des loix pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de leur unique appui, & lorsque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amusement que de courtes & arides solutions de problêmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir aussi fâcheux, & contentons-nous de jouir de ce que nous possédons.

O compagnes d'une déesse!
Vous que par des soins assidus
Voltaire sut en sa jeunesse
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez sur ses années:
Vous lui devez tous vos secours;
Apollon pour jamais unit vos destinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

## LETTRE CCCXIII.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 27 juillet 1770.

SIRE,

VOus & le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes & poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kien-Long (*a*), lorsque

(*a*) C'est l'Éloge de la ville de Mouckden, & celui du Thé, traduits en français, in-8vo, 1770.

Digitized by Google

j'ai reçu la proſe & les vers de Fréderic-le-Grand. Je vais d'abord à votre proſe, dont le ſujet intéreſſe tous les hommes, auſſi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Aurèle qui combattait par ſes réflexions morales le ſyſtême de Lucrèce.

J'avais déjà vu une petite réfutation du *Syſtême de la Nature* par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de ſe rencontrer plus d'une fois avec V. M. : c'eſt bon ſigne quand un roi & un ſimple homme penſent de même ; leurs intérêts ſont ſouvent ſi contraires que, quand ils ſe réuniſſent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raiſon.

Il me ſemble que vos remarques doivent être imprimées : ce ſont des leçons pour le genre-humain. Vous ſoutenez d'un bras la cauſe de Dieu, & vous écraſez de l'autre la ſuperſtition. Il ſerait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu & de donner des ſoufflets à celui qui ſe dit ſon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kien-Long vient de faire imprimer ſes poéſies à Pékin, daignez m'en charger, & je les publierai ſur le champ.

L'athéiſme ne peut jamais faire aucun bien, & la ſuperſtition a fait des maux à l'infini : ſauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce ſervice au monde, c'eſt vous.

Non-ſeulement vous réfutez l'auteur, mais

Digitized by Google

vous lui enſeignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez ſur les oreilles à frère Ganganelli & aux ſiens ; ainſi dans votre ouvrage, vous rendez juſtice à tout le monde. Frère Ganganelli & ſes arlequins devaient bien ſavoir avec le reſte de l'Europe de qui eſt la belle préface de l'Abrégé de Fleury. Leur inſolence abſurde n'eſt pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite & à gauche : ils en feraient à vous-même, & nous ne ſommes plus au temps des Herules & des Lombards, mais nous ſommes au temps des Kien-Long & des Fréderic. Ganganelli ſera aſſez puni d'un trait de votre plume ; V. M. réſerve ſon épée pour de plus belles occaſions.

Permettez-moi de vous faire une petite repréſentation ſur l'intelligence entre les rois & les prêtres, que l'auteur du *Syſtême* reproche aux fronts couronnés & aux fronts tonſurés. Vous avez très-grande raiſon de dire qu'il n'en eſt rien, & que notre philoſophe athée ne ſait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'eſt ainſi, Meſſeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'eſt ainſi que vous avez commencé ; c'eſt ainſi que les Albouin, les Théodoric, les Clovis & leurs premiers ſucceſſeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles ; prends les dîmes, & laiſſe-moi le reſte ;

Digitized by Google

reſte ; bénis ma conquête, je protégerai ton uſurpation : rempliſſons nos bourſes ; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, & je te baiſerai les pieds. Ce traité a été ſigné du ſang des peuples par les conquérans & par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puiſſances.*

Enſuite les deux puiſſances ſe ſont brouillées, & vous ſavez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne & à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable ! s'il y a deux puiſſances dans les États de V. M. & dans le vaſte empire de Catherine II. Ainſi vous avez raiſon pour le temps préſent ; & le philoſophe athée a raiſon pour le temps paſſé.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que votre ouvrage ſoit public. *Ne tenez pas votre chandelle ſous le boiſſeau*, comme dit l'autre.

Les peuples ſont encor dans une nuit profonde ;
Nos ſages à tâtons ſont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont déſolé le monde ;
C'eſt à vous ſeul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne Catherine II eſt charmant, & mérite bien que je vous faſſe une infidélité.

Je ne ſais ſi c'eſt le prince héréditaire de Brunſwick ou un autre prince de ce nom qui va ſe ſignaler pour elle ; voilà un héroïſme de croiſade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'em-



Digitized by Google

pereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie & de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me consolerai si, dans ce charivari, V. M. arrondit sa Prusse.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse Amélie sont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, & à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, & dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

---

## LETTRE CCCXIV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 18 auguste 1770.

*NE cachez point votre lumière sous le boisseau.* C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait ; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, & dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très-ortho-

Digitized by Google

doxe : je la relus, & je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides & scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, & que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'ame ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre & les semer dans un terrein qui leur est contraire.

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie : je les abandonne à votre disposition ; ses troupes, par un enchaînement de succès & de prospérité, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à Catherine, & celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de Choiseul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, & ne m'a point excommunié à Pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, & vous savez combien j'aime à communier.



Digitized by Google

Je pars pour la Siléſie & vas trouver l'empereur qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable & plein de mérite. Il aime vos ouvrages, & les lit autant qu'il peut : il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux. Enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne ſeraient pas les ſeuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement & devenues agreſtes faute de lumières !

Mais vivons, & laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſur-tout vivre long-temps, & ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXV.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 20 auguſte 1770.

SIRE,

LE philoſophe d'Alembert m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte & de l'eſpèce de Marc-Aurèle, le cultivateur & le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette : ce ſquelette poſsède une vieille ame très-ſenſible ; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait V. M. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie ; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux Pigal, & que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entrepriſe de mes concitoyens, je ne ſais rien de ſi ſérieux. Je m'humilie en ſentant combien je ſuis indigne de l'honneur que l'on me fait, & je me livre en même temps à la plus vive reconnaiſſance.

L'académie françaiſe a inſcrit dans ces regiſtres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce ſujet. J'ai appris tout cela à la fois : je ſuis émerveillé, je ſuis à vos pieds, je vous remercie, je ne ſais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil



Digitized by Google

qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'eſt un coup très-funeſte pour moi. Ce n'eſt pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suiſſe ; mais vous ſavez quelle fête je me feſais de voir les petits-fils des Sophocle & des Démoſthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Syſtême de la Nature*, & on l'aurait imprimée avec une belle eſtampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais oſé faire une réponſe de mon côté ; ainſi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins ſuperſtitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponſe ſi inférieure à la vôtre, que je n'oſai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéſuite Needham, que Buffon, Maupertuis & le traducteur de Lucrèce avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auſſi de tous ces beaux ſyſtêmes, de celui de Buffon qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marſouins pour origine ; & enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penſerai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blan-*

Digitized by Google

*chiſſeuſe* (*a*), à cette calomnie inſipide qui m'a été mortelle, & à tout ce qui s'en eſt ſuivi, qu'avec une douleur qui empoiſonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de V. M. eſt un baume ſi puiſſant ſur mes bleſſures, que je me ſuis reproché cette douleur qui me pourſuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre & de mourir auprès de vous, & qui vous eſt attaché depuis plus de trente ans.

Il y a pluſieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car ſûrement il paraîtra, & ſera imprimé incorrectement. Si V. M. daigne me donner ſes ordres, l'hommage du philoſophe de Sans-Souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déiſtes confondra les athées & les fanatiques à la fois: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre reſpect du vieux ſolitaire Voltaire.

---

(*a*) Il s'agit ici de cette anecdote à laquelle on a attribué la diviſion entre Fréderic II & Voltaire. On rapporta à Fréderic que Voltaire avait dit, relativement à la correction des ouvrages du Roi, qu'il devait envoyer ſon linge ſale à la blanchiſſeuſe. Mais cela était faux; & fût-il vrai, l'on préſume bien qu'il fallait de plus graves raiſons pour forcer Fréderic II à diſgracier Voltaire; mais le philoſophe de Ferney devait ſoigneuſement ne pas parler de celles qu'on a lues ci-devant tome XIV, Lettres 235 & 236.



Digitized by Google

## LETTRE CCCXVI.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 16 septembre 1770.

JE n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, & que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, & que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre : elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie, sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la Nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, & d'attendre que le

Digitized by Google

siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut (*a*).

Laissez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit sur le même sujet, & qui sera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un Gaulois, par sa Henriade, ait surpassé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté sur Sophocle, se soit égalé à Thucydide, & ait laissé loin derrière lui Platon, Aristote, & toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, & qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préside aux événemens, selon que le prétend l'auteur du *Système de la Nature*; je ne sais quand elle amenera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si long-temps dans ces contrées asservies, & dégradées de leur ancienne splendeur.

(*a*) Ce temps est venu, & l'*Examen du Système de la Nature* par Fréderic II, se trouve ci-devant tome VI.

Digitized by Google

Mon occupation principale eſt de combattre l'ignorance & les préjugés dans les pays que le haſard de la naiſſance me fait gouverner, d'éclairer les eſprits, de cultiver les mœurs, & de rendre les hommes auſſi heureux que le comporte la nature humaine, & que le permettent les moyens que je puis employer.

A préſent, je ne fais que revenir d'une longue courſe : j'ai été en Moravie, & j'ai revu cet empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition ; élevé dans le faſte, il a adopté des mœurs ſimples ; nourri d'encens, il eſt modeſte ; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial qu'il remplit avec ſcrupule ; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire Voltaire, & pour en eſtimer le mérite.

Si vous n'êtes pas ſatisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince poſſède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du Taſſe, & le *Paſtor fido* preſqu'en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philoſophie ; & quand nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme Montagne : *Que ſais-je?*

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel Pigal tra-

Digitized by Google

vaille : ne pouvant poſſéder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux & décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, & qui ſait connaître le prix de ce tréſor.

---

## LETTRE CCCXVII.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 26 ſeptembre 1770.

IL faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours l'aſſure ; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité, le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; & il ne faudra qu'une comète ou quelqu'éclipſe qui m'honore de

Digitized by Google

son attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à Voltaire ; une ame sensible & un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paie le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu ; on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une statue ; faible dédommagement de toutes les persécutions que l'envie lui a suscitées ; mais récompense capable d'échauffer la jeunesse & de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, & où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres & les sciences ; & lorsque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le vestibule de leur temple, vous qui en êtes les desservans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie & la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous est né (*a*). Je souhaite

(*a*) Le prince Frédéric-Guillaume, petit neveu du roi.

Digitized by Google

qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; & que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur.

## LETTRE CCCXVIII.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 12 octobre 1770.

SIRE,

NOus avons été heureux pendant quinze jours, d'Alembert & moi, nous avons toujours parlé de V. M. ; c'eſt ce que ſont tous les êtres penſans, & s'il y en a dans Rome, ce n'eſt pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne ſais ſi la ſanté de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie ; il pourrait bien ſe contenter cet hiver du ſoleil de Provence & n'étaler ſon éloquence ſur le héros philoſophe qu'aux deſcendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suiſſes & aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai oſé prendre en dernier lieu V. M. pour mon modèle. Cette expreſſion paraîtra d'abord un peu ridicule ; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous ſavez que les philoſophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle quand il partit pour la Moravie, dont V. M. revient.

Digitized by Google

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

Voici en quoi conſiſte l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aſpirer, c'eſt à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Genevois échappés aux coups de fuſil de leurs compatriotes, lorſque j'ai ſu que V. M. daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me ſuis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, & je ſuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriſſante & plus digne d'être protégée par V. M.; je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deſſein ; c'était-là où je devais achever ma vieilleſſe. Puiſſe votre carrière être auſſi longue qu'elle eſt utile au monde & glorieuſe à votre perſonne !

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunſwick, envoyé par vous à l'armée victorieuſe des Ruſſes, y eſt mort de maladie. C'eſt un héros de moins dans le monde, & c'eſt un double compliment de condoléance à faire à V. M. : il n'a qu'entrevu la vie & la gloire ; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre choſe qu'entrevoir ? je n'ai fait qu'entrevoir un moment Fréderic-le-Grand ; je

Digitized by Google

l'admire, je lui ſuis attaché, je le remercie, je ſuis pénétré de ſes bontés pour le moment qui me reſte; voilà de quoi je ſuis certain pour ces deux inſtans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eſt un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne eſt l'empire du doute, & le doute eſt un état déſagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque choſe à eſpérer après le moment de la vie? Gilimer, dépouillé de ſes Etats, avait-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant Juſtinien? & Caton avait-il raiſon de ſe tuer de peur de voir Céſar? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion? Faut-il que Mouſtapha, dans la molleſſe de ſon harem, feſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature? en ce cas l'ame de Ravaillac ſerait à jamais égale à celle de Henri IV; ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance & d'attachement pour votre perſonne, & du néant de preſque tout le reſte.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXIX.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 30 octobre 1770.

UNe mitte qui végète dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent des mondes divers flottans dans l'eſpace de l'infini, du principe du mouvement & de la vie, du temps & de l'éternité, de l'eſprit & de la matière, des choſes poſſibles & de celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans & plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois diſparaiſſent dans l'immenſe tableau que la nature offre aux yeux des ſpéculateurs. Vous qui réuniſſez tous les genres, vous deſcendez quelquefois de l'empyrée : tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture, & vous offrez ſur vos terres un aſyle aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont Voltaire eſt le légiſlateur, à celle des quakers de Philadelphie, auxquels Locke donna des loix.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre eſpèce ; ce ſont des Polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage & les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un aſyle ſur mes terres.

Il

Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles & qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent & se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource est en quelques bonnes ames qui les recueillent & les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée Russe, de mon neveu de Brunswick : le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser appercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est la conquête du Mexique par Fernand Cortez. L'ouvrage contient douze Chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*. Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que



Digitized by Google

de la matière animée par le mouvement, & que dès que les reſſorts uſés ſe refuſent à leur jeu, la machine ſe détruit & ſes parties ſe diſſolvent. Ce philoſophe dit qu'il eſt bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parce que nous ne parvenons à ſoupçonner ſon exiſtence qu'à force de conjectures, & que tout ce que notre raiſon peut nous fournir de moins inepte ſur ſon ſujet, eſt de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philoſophe eſt très-perſuadé que cette intelligence ne s'embarraſſe pas plus de Mouſtapha que du Roi très-chrétien; & que ce qui arrive aux hommes l'inquiète auſſi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écraſe ſans s'en appercevoir.

Mon philoſophe enviſage le genre animal comme un accident de la nature, comme le ſable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne ſoient faites que pour tranſporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux & l'Intelligence-Suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre ſervice, que nos vices & nos vertus ſont relatifs à la ſociété, & qu'il nous ſuffit des peines & des récompenſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition,

Digitized by Google

j'aurais été tenté de faire griller mon philoſophe pour l'édification du prochain ; mais nous autres huguenots nous ſommes privés de cette douce conſolation : & puis le feu aurait pu gagner juſqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces diſcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement ; & Dieu le Père qui a toujours les conciles dans ſes culottes pour les conſulter au beſoin, comme le docteur Tamponet porte la Somme de S. Thomas, s'en ſervira pour vous juger à la rigueur. Mon raiſonneur, au-lieu de ſe rendre à de ſi fortes ſemonces, repartit qu'il me félicitait de ſi bien connaître le chemin du paradis & de l'enfer, qu'il m'exhortait à dreſſer la carte du pays, & de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, ſur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'eſt le cas de dire, *ſauve qui peut.* Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des loix à votre colonie Génevoiſe, travaillez pour l'honneur du Parnaſſe, éclairez l'univers, envoyez-moi votre



Digitized by Google

réfutation du *Syſtême de la Nature*, & recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord & de ces contrées.

## LETTRE CCCXX.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 21 novembre 1770.

SIRE,

VOtre Majeſté peut être ciron ou mitte en comparaiſon de l'éternel Architecte des mondes, & même des divinités inférieures qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, & dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité ; mais en comparaiſon de nous autres chétifs, vous avez été ſouvent aigle, lion & cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles Polonaiſes perſécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre Pythagore & un Suiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement Po-

Digitized by Google

lonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunſwick était donc auſſi des vôtres; il feſait donc des vers comme vous & le roi de la Chine! V. M. peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'*Eccléſiaſte* attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que Céſar & Cicéron, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de *la Troade*, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille Romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en létargie.

Je ne ſais pas ce que penſe Mouſtapha ſur cette affaire; je penſe qu'il ne penſe pas, & qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie, & la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince Guſtave, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà une bonne recrue pour la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il n'y ait plus



Digitized by Google

d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéressant ; bientôt on sera réduit à aimer Dieu pour lui-même, sans crainte & sans espérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait consulter Ganganelli, on dit qu'il est bon théologien ; si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret ; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématiques, soyez bien persuadé, Sire, que de toutes les vérités probables, la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, & que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre & chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits Velches.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXI.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 4 décembre 1770.

JE vous ſuis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, & comme on ſait que j'aime la poéſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur Arnulphius-Enſerius-Quadrazius. Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, & vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſoléciſmes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes & de leurs victoires. Cepen-



Digitized by Google

dant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Égypte ; & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci ? Ne savez-vous pas que ce Moustapha avec sa pipe est allié des Velches & de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie & d'artillerie pour fortifier les Dardanelles ? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand Turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de serrail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, & que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran ? & qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable.

Je salue l'original de certaine statue, & le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 12 décembre 1770.

LE damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue, il ſe met à rêver, & il veut que je vous envoie ſes rêveries. Pour me débarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de me conformer à ſes volontés. Voici ſes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-Bleue & des Mille & une, &c. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poétique, & le rendra le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudeſques & profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Mouſtapha ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui ſuivent le ſens de la ſentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent ſavoir ce qu'ils ſont, & qui, à meſure qu'ils avancent en con-

Digitized by Google

naiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru ſavoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui ſait à quoi s'en tenir; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Egliſe, & je parierais qu'il s'embarraſſerait beaucoup plus d'Avignon que de la Jéruſalem céleſte. Pour moi, je m'avertis d'être diſcret & de ne pas importuner un homme auquel il faut ſe faire conſcience de dérober un moment. Ses momens ſont ſi bien employés, que je lui en ſouhaite beaucoup, & qu'il puiſſe durer autant que ſa ſtatue. *Vale.*

---

## LETTRE CCCXXIII.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 20 décembre 1770.

EN vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon Dieu, comme ſon ſtyle s'eſt perfectionné depuis ſon éloge de Moukden! Qu'il rend bien juſtice à ce ſaint flibuſtier juif, nommé David, & à nos badauts de Paris! Je ſoupçonne ſa majeſté Kien-Long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, & de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien diſciplinés, des faucons bien dreſſés. J'allais au-

Digitized by Google

trefois à la cour du roi ; je fus émerveillé de ſon armée, mais cent fois plus de ſa perſonne ; & je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de ſoupers plus agréables que ceux où Kien-Long-le-Grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer ; & ſans un Lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de reſter à Pékin.

Il eſt vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident ; & quoiqu'un abbé Terray m'en ait eſcamoté la plus grande partie (ce qui ne me ſerait point arrivé à Pékin), il m'en reſte aſſez pour être plus heureux que je ne mérite ; cependant je regrette toujours Kien-Long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémiſphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends-pères jéſuites ! comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces & d'énergie que les trois-quarts de nos académiciens ! j'ai pris la liberté de lui adreſſer par le coche trois livres nouveaux, avec cette adreſſe : *Au Roi* ; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit ; & on parlera peu du ſultan & du mogol d'aujourd'hui. On a écrit ſur l'adreſſe : *Pour être mis à la poſte, dès que le paquet ſera dans ſes États.* C'eſt un tribut payé à la bibliothèque du Sans-Souci de la Chine ; je ne crois pas ce tribut digne de ſa

Digitized by Google

Majeſté, mais c'eſt la cuiſſe de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa Majeſté eſt voiſine de ma grande ſouveraine Ruſſe. Je ſuis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuſter pour donner congé à Mouſtapha; je ſuis encore dans l'erreur ſur Ali-Bey: elle-même y eſt auſſi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif ſur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en diſe leur impertinente hiſtoire.

Je ſavais très-bien ce que feſaient des ingénieurs ſans génie, & j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela auſſi mal entendu que les croiſades: il me ſemble qu'on pouvait s'entendre, & qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Velches & même les Ibères n'échouent. Leurs entrepriſes, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voiſin du trône de la Chine.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXIV.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 11 janvier 1771.

A L'AUGUSTE PROPHÈTE DE LA NOUVELLE LOI.

GRand Prophète, vous reſſemblez à vos devanciers envoyés du Très-Haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorſqu'on m'apporta votre ſacrée viſion. A meſure que je liſais, ma tête ſe débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame renaiſſait ; dès la ſeconde page je repris mes forces, & par un ſingulier effet de cette médecine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Éternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur Ézéchiel de manger un livre de parchemin ; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, ſi je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le ſeul envoyé de Jéhova, puiſque vous êtes le ſeul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères ; auſſi Jéhova vous a béni en affermiſſant votre trône, en taillant votre plume, & en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'eſt lui dont j'ai prédit : il applanira les hauts,

Digitized by Google

il comblera les bas ; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux & clément, grand & simple, éloquent & poëte : car c'eſt moi qui lui appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je ſuis, & non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre ; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun pape ; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur Fréderic, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint ; mais il eſt mon fils & mon image, & je lui ai dit : Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds & d'avoir donné des loix à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et le grand Fréderic a répondu à Jéhova : Je l'ai chaſſé de mon cœur, ce monſtre de la ſuperſtition, & du cœur de tout ce qui m'environne ; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, & même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples & de Madrid ? Jéhova alors a dit : Tes exemples

Digitized by Google

& tes leçons suffiront ; donnes-en long-temps, mon fils, & je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O Jéhova ! vous êtes bien puissant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raisonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

---

## LETTRE CCCXXV.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 29 janvier 1771.

EN lisant votre lettre, j'ai cru que la correspondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, si je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au-lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces *Questions encyclopédiques* qu'on pourrait appeller à plus juste titre *Instructions encyclopédiques*. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété ! que de connaissances, de profondeur ! & quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément ! Si je me servais du style précieux, je pour-

Digitized by Google

rais dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remerciemens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savais pas que vous joignissiez à tant de talens les connaissances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi ! Vos protégés les Pediculosos en auront été ravis ; la Sorbonne vous aggrégera à son corps ; le Roi très-chrétien (s'il lit) bénira le Ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe ; & l'évêque d'Orléans vous assignera une place auprès d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. A coup-sûr vos reliques feront des miracles, & l'*Infame* célébrera son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité ? Il faut avouer que l'auteur du *Système de la Nature* a trop impudemment cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal : il a rendu la philosophie odieuse par

Digitized by Google

par de certaines conſéquences qu'il tire de ſes principes. Et peut-être à préſent faut-il de la douceur & du ménagement pour réconcilier avec la philoſophie les eſprits que cet auteur avait effarouchés & révoltés.

Il eſt certain qu'à Pétersbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, & que la vérité n'eſt point rejetée du trône de votre ſouveraine, comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe. Il ne ceſſe d'admirer les grands établiſſemens qu'elle a faits, & les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever & d'éclairer ſes ſujets.

Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles : ils ſont peut-être cauſe de l'exil de Choiſeul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiſeul a tenu plus longtemps qu'aucun autre miniſtre de Louis XV. Lorſqu'il était ambaſſadeur à Rome, Benoît XIV le définiſſait un fou qui avait bien de l'eſprit. On dit que les parlemens & la nobleſſe le regrettent & le comparent à Richelieu : en revanche, ſes ennemis diſent que c'était un boute-feu qui aurait embrâſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde. Choiſeul n'a pu me faire ni bien ni mal ; je ne l'ai point connu ; & je me repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix & le renvoi de ſes miniſtres & de ſes maîtreſſes. Je ne me



Digitized by Google

mêle que de mes affaires & du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; &, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos histrions Velches se vouent tous à l'opéra-comique ; & des platitudes mises en musique sont chantées par des voix qui hurlent & détonnent à donner des convulsions aux assistans. Durant les beaux jours du siècle de Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait fortune. Il passe pour bon dans ce siècle de petitesse, où le génie est aussi rare que le bon sens, où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie, dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre ; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice en ruine. Son tombeau sera celui du bon goût & des lettres. Vivez donc, vivez, & rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, & principalement les miens.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXVI.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 15 février 1771.

SIRE,

TAndis que vos bontés me donnent les louanges qui me ſont ſi légitimement dues ſur mon orthodoxie & ſur mon tendre amour pour la religion catholique, apoſtolique & romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne ſoit pas approuvé par les principaux membres de notre ſanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, & que je les rends ridicules avec tout le reſpect poſſible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui eſt au-devant d'une hiſtoire de l'Égliſe très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuſe; ils diſent que ce qui eſt très-bon dans le vainqueur de Rosbach & de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac & une montagne, & que, quand je ſerais ſur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils ſont revêtus. Nous connaiſſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens & vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique, vous vous



Digitized by Google

êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; & ſi on vous en croyait, le pouvoir du Pape & celui du Grand-Turc ſeraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais fachez que nous en feſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, & nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à Jeſus-Chriſt notre Sauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, & recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, & je n'ai pas un mot à repliquer. Si je ſuis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle ſes devanciers, & j'eſpère que leurs aigles ou romaines ou pruſſiennes (c'eſt la même choſe) me couvriront de leurs ailes.

Digitized by Google

Je me mets sous leur protection dans ce monde, en attendant que je sois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monseigneur le prince royal, je ne sais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de respect que d'attachement.

*LE VIEUX MALADE DU MONT-JURA.*

---

## LETTRE CCCXXVII.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce premier mars 1771.

SIRE,

IL n'est pas juste que je vous cite comme un de nos grands auteurs sans vous soumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à V. M. l'Épître contre Mousstapha. Je suis toujours acharné contre Mousstapha & Fréron. L'un étant un infidèle, je suis sûr de faire mon salut en lui disant des injures ; & l'autre étant un sot & un très-mauvais écrivain, il est de plein droit un de mes justiciables.

Il n'y a rien à mon gré de si étonnant, depuis les aventures de Rosbach & de Lissa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entreprise, il aurait compté son voyage des Alpes pour bien peu de chose.



Digitized by Google

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, & ils n'ont pas ſu encore en faire : ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que V. M. & l'empereur & les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne ; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales à choſes égales, les tous ſont égaux ; ainſi vous ſeriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun ; mais je laiſſe-là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à V. M. que j'eſpère faire ma cour après Pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eſt enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables ſont toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'Argens eſt mort : j'en ſuis très-fâché ; c'était un impie très-utile à la bonne cauſe, malgré tout ſon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets

Digitized by Google

toujours à vos pieds & sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Moustapha; je répondrai que je le suis à Fréderic-le-Grand & à Cathérine-la-Surprenante.

Daignez, Sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde.

*Le vieil Hermite des Alpes.*

---

## LETTRE CCCXXVIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 28 mars 1771.

J'Ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plus tôt.

J'avais donc deviné que ce beau Testament n'était pas de vous (*a*). On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de Richelieu, au cardinal Alberoni, au maréchal de Belle Isle, &c. de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce Testament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaissait ni votre style, ni les bienséances que vous savez

(*a*) Il avait paru une platitude intitulée: *Testament de Voltaire.*



Digitized by Google

ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact aſſez fin, s'y eſt trompé ; & je crois qu'il ne ſerait pas mal de le déſabuſer.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé, ſans doute, de recevoir vos vers ; & j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup de nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve aſſez de matières à m'occuper chez moi, je n'enviſage qu'en gros ce qui ſe fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonſpection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier eſt un homme de génie & d'un mérite diſtingué : d'où je conclus qu'il aura pris les meſures les plus juſtes dans la ſituation actuelle des choſes, pour s'arranger de la manière la plus avantageuſe & la plus utile au bien de l'État. Cependant quoi qu'on faſſe en France, les Velches crient, critiquent, ſe plaignent & ſe conſolent par quelque chanſon maligne, ou quelques épigrammes ſatyriques. Lorſque le cardinal Mazarin, durant ſon miniſtère, feſait quelqu'innovation, il deman-

Digitized by Google

dait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

Il en est presque de même par-tout. Peu d'hommes raisonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlow, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se rendre sur sa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie. Je ne sais comment il se l'est procurée ; le contenu en est singulier : peut-être vous amusera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, M. de Voltaire, il n'en est pas question. Mrs. les encyclopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs censures. Je ne sais si la cour de Vienne les craint autant que je les respecte ; mais j'ose croire toutefois qu'elle mesurera ses démarches.

Ce qui paraît souvent en politique le plus vraisemblable, l'est le moins. Nous sommes comme des aveugles, nous allons à tâtons : & nous ne sommes pas aussi adroits que les Quinze-Vingts qui connaissent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en est pas un : c'est un jeu de hasard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte Orlow, nous

Digitized by Google

avons eu l'apparition d'un comte Autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie : elles y ſont décrites avec vérité (*a*). Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte Hoditz, qui ſe trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère Henri. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes ; & ſur-tout l'affabilité & les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéreſſe, autant que je le fais, à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur & gloire, par tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 113, l'Épître au comte Hoditz.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXIX.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 16 mars 1771.

IL y a long-temps que je vous aurais répondu si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri qui revient de Russie. Plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir : il a vu votre souveraine ; il a été à portée d'applaudir à ses qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue & la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou ; & par-tout il a vu les traces des grands établissemens par lesquels le génie bienfesant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous : moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il ne produit que des rêves : vous, grand-prêtre d'Apollon, c'est ce dieu même qui vous remplit, & qui vous inspire ce divin enthousiasme qui nous charme & nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous ;

Digitized by Google

je crains le ſort d'un certain Iſraël qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démiſe.

Je viens à vos *Queſtions encyclopédiques*, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne ſaurait aſſez le reſpecter, même dans ſes faibleſſes. Je n'approuve point l'auteur de la Préface de Fleury abrégé : il s'exprime avec trop de hardieſſe, il avance des propoſitions qui peuvent choquer les ames pieuſes ; & cela n'eſt pas bien (*a*). Ce n'eſt qu'à force de réflexions & de raiſonnemens que l'erreur ſe filtre, & ſe ſépare de la vérité : peu de perſonnes donnent leur temps à un examen auſſi pénible, & qui demande une attention ſuivie. Avec quelque clarté qu'on leur expoſe leurs erreurs, ils penſent qu'on les veut ſéduire, & en abhorrant les vérités qu'on leur expoſe, ils déteſtent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*Infame* en la comblant de politeſſes.

Mais voici une hiſtoire dont le protecteur des capucins pourra régaler ſon ſaint & puant troupeau.

Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtochow défendu par les confédérés :

(*a*) Fréderic II étant l'auteur de cette fameuſe Préface, laquelle ſe trouve dans ſes *Œuvres primitives*, 1790, il eſt ſingulier de le voir ſe critiquer lui-même, à moins qu'il ne plaiſante.

Digitized by Google

on y garde, comme vous savez, une image de la sainte & immaculée Reine du Ciel. Les confédérés, dans leur détresse, s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec lesquelles ils avançaient la nuit pour escalader cette bicoque. La Vierge les apperçoit, appelle son fils, & lui dit : Mon enfant, ressouviens-toi de ton premier métier ; il est temps d'en faire usage pour sauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit Jesus se charge d'une scie, part avec sa mère ; & tandis que les Russes avancent, il leur coupe lestement quelques barreaux de leurs échelles ; puis en riant il retourne par les airs avec sa mère à Czenstochow, & il entre avec elle dans sa niche.

Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions ; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les schismatiques furent obligés de se retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum* ; & depuis ce miracle la garde-robe de notre sainte mère & son cabinet de curiosités augmentent à vue-d'œil par les trésors qui s'y versent, & que le zèle des ames pieuses augmente en abondance.

J'espère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, & qu'ils ne

Digitized by Google

manqueront point de l'ajouter à ceux de la Légende, qui de long-temps n'aura été si bien recrutée.

Le pauvre Isaac est allé trouver son père Abraham en paradis; son frère d'Eguille, qui est dévot, l'avait lesté pour ce voyage; & l'*Infame* s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps: votre corps peut être âgé, mais votre esprit est encore jeune; & cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison, & pour ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en sa sainte & digne garde.

---

## LETTRE CCCXXX.

### *Du Roi.*

Ce 19 mars 1771.

Quels agrémens, quel feu tu possèdes encore!
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine & glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les grâces, les talens:
Mais l'âge a respecté ta voix douce & légère;
Pour le malheur des sots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû; ou pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne

Digitized by Google

l'Europe ; ce ſera un problême que la poſtérité aura peine à réſoudre, que Voltaire, chargé de jours & d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice ſera, ſans doute, flattée de l'Épître que vous lui adreſſez. Il eſt conſtant que ce ſont des vérités ; mais il n'eſt donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort ſurpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne préſumais pas de devenir un auteur grave (*a*). Mon amour-propre vous en fait ſes complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapſodies tant que je les verrai enchaſſées dans les cadres que vous leur ſavez ſi bien faire.

J'en viens à ce Mouſtapha que je n'aime pas plus que de raiſon ; je ne m'oppoſe point à toutes les prétentions que vous pouvez former à ſon ſerrail ; je crois même que, Conſtantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de tranſporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre uſage. Il paraît cependant qu'il ſerait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrâſement général. Sans doute que cette paix ſe fera, que Mouſtapha en payera la

(*a*) Voyez l'Épître à l'Impératrice de Ruſſie dans les Œuvres de Voltaire.

Digitized by Google

façon : & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On ſe dit à l'oreille que la France a ſuſcité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un miniſtre diſgracié, homme de génie, mais d'un eſprit inquiet, qui croyait qu'en diviſant & troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce miniſtre, vous ſaurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des ſept montagnes : un tel trait de généroſité eſt rare chez les ſouverains. Ganganelli en rira ſous cape, & dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Et cela arrive dans ce ſiècle philoſophique, dans ce dix-huitième ſiècle !

Après cela, meſſieurs les philoſophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur ; entaſſez argumens ſur argumens pour détruire l'*Infame* ; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre ſur les ames fortes : chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Égliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais, quel bavardage ! je réponds au jeune Voltaire en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne ; quand il s'égaie, je diſſerte. Sans doute,

Digitized by Google

doute, Bouhours avait raison : mes chers compatriotes & moi, nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues.

Ma faible chandelle s'éteint, & ce soupçon d'imagination dont je n'eus qu'une faible dose, m'abandonne, ma gaieté me quitte, ma vivacité se perd. Conservez long-temps la vôtre ; puissiez-vous, comme le bon homme Saint-Aulaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire ! c'est ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney ; l'aîné est devenu roi, & se hâte d'occuper le trône que la mort de son père lui laisse. Pour le pauvre d'Argens, il a cessé de parler, de penser & d'écrire. C'est mon maréchal-des-logis ; il est allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous rassemblerons tous.

---

## LETTRE CCCXXXI.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 8 avril 1771.

SIRE,

ON a dit que j'étais tombé en jeunesse, mais on n'a pas encore dit que je fusse tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, & on me déclarerait incapable de tester, si j'avais fait le Testament ridicule qu'on



Digitized by Google

m'attribue. Le bon goût de V. M. n'y a pas été trompé; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous le mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je puis assurer V. M. que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, & qui s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents & de mes oreilles; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique & romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise & tout ce qui s'ensuit me répugne si fort, que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir de mourir chez vous: il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore; il pense bien sensément, & paraît très-digne d'être votre neveu (*a*). Jamais il n'y eut tant d'esprit dans

(*a*) C'est Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse actuel. On

Digitized by Google

le Nord, depuis le ſoixante & unième degré juſqu'au cinquante-deux & demi. Il n'y a, ce me ſemble, que les confédérés de Pologne à qui on puiſſe reprocher de ſe ſervir, pour leur malheur, de la ſorte d'eſprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-Bey en a beaucoup, & autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits ſur ſa perſonne. Pour votre amie, l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la ſienne. Pour le Croiſſant de Mouſtapha, je le crois plus obſcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de V. M. avec le plus profond reſpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont V. M. m'honore, du 19 mars. Oui, ſans doute, vous êtes un auteur grave & très-grave, quoique votre imagination ſoit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeſſe donnât la liberté aux dames du ſerrail & des fêtes ſur le Boſphore; je ne prétends point du tout à ſes odaliſques: c'eſt la récompenſe de ſes braves guerriers. Je ſuis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiſelles du harem

---

trouve à la fin du tome XVI de cette collection ſa Correſpondance avec M. de Voltaire; elle ſuffit ſeule pour réfuter les médiſances que M. le comte de Mirabeau a oſé placer dans une lettre à ce Prince, à ſon avénement au trône.



Digitized by Google

de Moustapha. Vous appellez d'Argens votre maréchal-des-logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas aussi longtemps que votre gloire; mais je suis très-sûr que votre feu en quoi consiste la vie, & votre régime en quoi consiste toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

---

## LETTRE CCCXXXII.

### *De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 12 avril 1771.

SIRE,

IL n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, & de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à V. M. la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement, doit regretter Sans-Souci; nous

Digitized by Google

n'avons que des tracaſſeries, beaucoup de diſcorde, peu de gloire, & point d'argent. Cependant le fonds du royaume eſt très-bon, & ſi bon, qu'après les peines qu'on a priſes pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'eſt un malade d'un tempérament excellent, qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins; V. M. prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que V. M. fera cette année; mais Dieu, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient, par-delà Bellegrade, & qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, & je me borne à me mettre aux pieds de V. M. du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme Milton, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie & du diable; moi je parle de mon héros.



Digitized by Google

## LETTRE CCCXXXIII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 29 juin 1777.

CE poëte-empereur, si puissant, qui domine
Sur les Mantchous & sur la Chine,
Est bien plus avisé que moi.
Si le démon des vers le presse & le lutine,
Dès chants que son conseil juge digne d'un roi,
Il restreint sagement la course clandestine
Aux bornes des États qui vivent sous sa loi.
Moi, sans écouter la prudence,
Les esquisses légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel esprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires : une lettre de votre part, & un volume de Questions encyclopédiques. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon ; & quoique l'expression soit triviale, il aurait raison.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de Bernis, pour convenir du sort de ces bons pères jésuites. En qualité d'associé

Digitized by Google

de l'ordre, j'eſſuierais une banqueroute de prières, ſi Rome avait la cruauté de les ſupprimer. On n'entend pas non plus de nouvelles du Turc ; on ne ſait à quoi ſa Hauteſſe s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'eſt pas à grand'choſe. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. Obreſcow, miniſtre de la Ruſſie, détenu contre le droit des gens, dont cette puiſſance barbare n'a aucune connaiſſance. C'eſt un acheminement à la paix qui va ſe conclure pour le plus grand avantage & la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau miniſtre dont le roi très-chrétien a fait choix. On le dit homme d'eſprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il eſt tel, il n'aura ni la faibleſſe ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, & néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ces poſſeſſions temporelles, qui diſtraiſent trop des devoirs ſpirituels, & qui font ſouvent riſquer le ſalut.

Quelque fécond que ce ſiècle ſoit en philoſophes intrépides, actifs & ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la ſuperſtition dont vous vous plaignez en Suiſſe : ſes racines tiennent à tout l'univers ; elle eſt la fille de la timidité, de la faibleſſe & de l'ignorance. Cette trinité domine auſſi impérieu-



Digitized by Google

ſement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'eſprit humain! Le vieux prince d'Anhalt-Deſſaw, que vous avez vu, ne croyait point en Dieu ; mais allant à la chaſſe, il rebrouſſait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raiſon, il l'ignorait. Vous ſavez ce qu'on rapporte de Hobbes : incrédule le jour, il ne couchait jamais ſeul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un frippon ſe propoſe de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme eſt fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans ſon eſprit ; & ce n'eſt que par des travaux immenſes qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon eſprit purifié de la rouille ſuperſtitieuſe, & *déſéborgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-Vingts. Éclairez encore ce qui eſt éclairable : vous ſemez dans des terres ingrates ; mais les ſiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philoſophe de Sans-Souci ſalue l'hermite de Ferney.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXXIV.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 21 auguſte 1771.

SIRE,

VOtre Majeſté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conſeiller d'état. (Ce n'eſt pas pour moi, comme vous le croyez bien, & je ne donne point de conſeil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuiera ma requête. C'eſt pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Oſtervald, qui eſt perſécuté par les prêtres. Il a ſervi long-temps V. M., & je crois qu'il eſt excommunié.

Voilà deux puiſſantes raiſons, à mon gré, pour le faire conſeiller d'état. Cet homme eſt d'un eſprit très-doux, très-conciliant & très-ſage, & en même temps d'une philoſophie intrépide, capable de rendre ſervice à la raiſon & à vous, & également attaché à l'un & à l'autre. Il eſt de votre ſiècle ; & les Neuchâtelois ſont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'eſt pas aſſez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petitpierre pour n'avoir pas cru l'enfer éternel ; ils ont condamné le banderet Oſtervald pour n'avoir point cru

Digitized by Google

d'enfer du tout. Ces marauts-là ne savent pas que s'était l'opinion de Cicéron & de César. Vous qui avez l'éloquence de l'un, & qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille sacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conseiller d'état dans Neuchâtel ?

Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, sur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité ; mais puisque ce banderet Ostervald est menacé par le consistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelqu'agrément dans celui-ci ? Cette idée m'est venue dans la tête, & je la mets à vos pieds. Je pense que ce banderet a très-grande raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puisque Jesus-Christ a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs ; j'en suis au désespoir ; & je supplie V. M. de daigner me consoler.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXXV.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 16 septembre 1772.

UN homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre-humain : il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'état sans l'approbation du synode, serait se compromettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques, on l'a chassé ; j'ai demandé qu'on ne persécutât point un certain Petitpierre, je n'ai pu l'obtenir.

Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont se sert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à savoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté & ses immunités, & je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils

Digitized by Google

ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* est déterminée en fait de politique, & combien les métaphysiciens l'ont embrouillée. Il y a donc nécessairement une liberté ; car comment aurait-on une idée nette d'une chose qui n'existe point ? Or je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action, selon ma volonté. Il est donc sûr que la liberté existe ; non pas sans mêlange de passions innées, non pas pure, mais agissante cependant en quelques occasions sans gêne & sans contrainte.

Il y a une différence, sans doute, de pouvoir nommer un conseiller ( soi-disant ) d'état, ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut, a la liberté ; celui qui ne saurait le breveter, ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce me semble, pour prouver que la liberté existe, & que par conséquent nous ne sommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

C'est ce système de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. Tandis que les Turcs se tiennent, comme des quakers, les bras croisés, en attendant le moment de l'impulsion divine, ils sont battus par les Russes. Et ce léger échec que vient de recevoir

Digitized by Google

un détachement du prince Repnin, ne doit pas enfler l'espérance de Mouſtapha juſqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puiſſe entrer en comparaiſon avec cet amas de victoires que les Ruſſes ont entaſſées les unes ſur les autres.

Tandis que ces gens ſe battent pour les poſſeſſions de ce monde-ci, les Suiſſes ſont très-bien d'ergoter entr'eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination ; & quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on ſe bat avec des paroles pour le paradis & pour l'enfer. Je ne connais point ce pays là : le géographe Delisle n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener, traverſe les eſpaces imaginaires, & jamais perſonne n'en eſt revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes.

Quelqu'un qui vous a vu, m'aſſure que vous jouiſſez d'une très-bonne ſanté. Ménagez ce tréſor le plus long-temps que poſſible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que Vénus nous conſerve le chantre des Grâces ; Minerve, l'émule de Thucydide ; Uranie, l'interprète de Newton ; & Apollon, ſon fils chéri qui, ſurpaſſant Euripide, égala Virgile : ce ſont les vœux que le ſolitaire de Sans-Souci fait & fera ſans fin pour le patriarche de Ferney.

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXXVI.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 18 octobre 1771.

SIRE,

VOus êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable; & le vainqueur de Rosbach, de Lissa, &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres Suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si V. M. a jamais vu une petite brochure intitulée : *Les droits des Hommes & les usurpations des Papes*; ces usurpations sont celles du Saint-Père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à V. M. les sixième & septième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien-là le cas où l'on peut appeller la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire; il n'a que la liberté de dire : *Je suis esclave de la nature*. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres,

Digitized by Google

mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde Catherine II comme la première femme, & Mouſtapha comme un pauvre homme, du moins juſqu'à préſent. Il me ſemble qu'il n'a ſu faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une & l'autre ; mais je me garderai bien de vous dire qui ſont ces rois-là.

L'impératrice de Ruſſie dit que ſes affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle eſt maîtreſſe de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près ; qu'elle eſt reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle faſſe jouer inceſſamment ſur le théâtre de Batchi-Saraï *Iphigénie en Tauride*. Puiſſe-t-elle faire bientôt une paix glorieuſe, & puiſſent ces vilains Turcs ne plus moleſter les chrétiens Grecs & Latins !

Digitized by Google

## LETTRE CCCXXXVII.

### *Du Roi.*

Sans-Souci, ce 18 novembre 1771.

VOus vous moquez de moi, mon bon Voltaire; je ne suis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les violens leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui ressemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième siècle qu'à la génération présente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des Hommes & de l'usurpation des Papes. Vous croyez donc que les Semnones ne sont pas curieux de vos ouvrages, & qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant & peut-être plus de plaisir que sur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut précisément après que les Français eurent pris possession du comtat; je crus que c'était leur manifeste, & que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des sixième & septième

Digitized by Google

ſeptième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le ſtyle de Voiture était encore à la mode, je vous dirais que le père des Muſes eſt l'auteur de cet ouvrage, & que l'approbation eſt ſignée du dieu du Goût. J'ai été fort ſurpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obſcures que celles de l'Évangile, & je me ſuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eſt admirable, & je vous exhorte à le continuer. Si c'était un diſcours académique, aſſujetti à la réviſion de la Sorbonne, je ſerais peut-être d'un autre avis.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne & en Ruſſie: je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; & vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés; les pieds & les bras garrottés, enchaînés & perclus, ces livres m'ont été d'une grande reſſource. En les liſant, j'ai béni mille fois le Ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je



Digitized by Google

m'avisai de barbouiller du papier ; non pour éclairer, non pour instruire le public, & l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuser. Ce ne sont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des Confédérés. Le badinage convient mieux à un convalescent que l'austérité du style majestueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a six chants. Tout est fini ; car une maladie de cinq semaines m'a donné le temps de rimer & de corriger tout à mon aise. C'est vous ennuyer assez que deux chants de lecture que je vous prépare.

Ah ! que l'homme est un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie subjuguées doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un Crazinski, d'un Potoski, d'un Oginski, & de toute cette multitude imbécille dont les noms se terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui possède une liberté mitigée, je m'en suis servi dans cette occasion ; & comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir son talent : c'est de quoi jusqu'ici personne ne vous accuse ; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées ; car combien des siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève,

Digitized by Google

qui joigne à tant de goût tant de connaissances! Je plaide une belle cause, & je parle à un homme si éloquent que, s'il jette un coup-d'œil sur ce sujet, il saisira d'abord tous les argumens que je pourrais lui présenter. Qu'il continue donc encore à étendre sa réputation, à instruire, à éclairer, à consoler, à persifler, à pincer (selon que la matière l'exige) le public, les cagots & les mauvais auteurs. Qu'il jouisse d'une santé inaltérable, & qu'il n'oublie point le solitaire Semnon habitué à Sans-Souci.

---

## LETTRE CCCXXXVIII.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 6 décembre 1771.

SIRE,

JE n'ai jamais si bien compris qu'on peut pleurer & rire dans le même jour. J'étais tout plein & tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait serment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorsque j'ai reçu votre lettre & votre très-philosophique poëme qui dit si plaisamment les choses du monde les plus vraies. Je me suis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi & ma consternation. Que vous peignez



Digitized by Google

bien le diable & les prêtres, & ſur-tout cet évêque, premier auteur de tout le mal!

Je vois bien que quand vous fites ces deux premiers chants, le crime infame des Confédérés n'avait point encore été commis. Vous ferez forcé d'être auſſi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que V. M. a bien voulu m'envoyer. Malheur eſt bon à quelque choſe, puiſque la goutte vous a fait compoſer un ouvrage ſi agréable (*a*) : depuis Scarron, on ne feſait point de vers ſi plaiſans au milieu des ſouffrances. Le roi de la Chine ne ſera jamais ſi drôle que V. M., & je défie Mouſtapha d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites ſouvent des vers à Sans-Souci dans ce goût-là. Plus vous ſerez gai, plus long-temps vous vivrez : c'eſt ce que je ſouhaite paſſionnément pour vous, pour mon héroïne, & pour moi chétif.

Je penſe que l'aſſaſſinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il eſt impoſſible que les Confédérés, devenus en horreur au genre-humain, perſiſtent dans une faction ſi criminelle. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

---

(*a*) Il ſe trouve ci-devant tome VIII, ſous le titre de *la Polognïade, ou la Guerre des Confédérés, Poëme en VI Chants*. C'eſt même dans cette ſeule édition qu'il eſt tel que le Roi l'avait corrigé. Il eſt défiguré dans les autres éditions.

Digitized by Google

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des Malagrida, & pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux; que sera donc l'évêque de Kiovie? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment V. M., si ingénieuse & si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect & le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

---

## LETTRE CCCXXXIX.

### *Du Roi.*

Berlin, ce 12 janvier 1772.

JE conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des Confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissemens nécessaires sur la Henriade.



Digitized by Google

Vous saurez donc que mes Confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris & manqué contre le roi de Pologne s'est passé, à la communion près, de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne, en avait prêté le serment à Pulawski, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenstokow. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre de Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeller ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie & de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence, & j'en ai dit deux mots en passant, au commencement du cinquième chant; de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises & de la scène atroce de Varsovie, ma sœur la reine de Suède ait pris

Digitized by Google

ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille ; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens, dans lesquels les arts & les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en appercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation ; & nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau : ce serait une contradiction que celui qui éclaira si long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots ; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui siège à Ferney : je le prie de m'inspirer, & d'être assuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ses décisions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*



Digitized by Google

## LETTRE CCCXL.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, premier février 1772.

SIRE,

MOn cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troiſième & quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez ſérieuſe; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pû faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que V. M. dit des Confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne & pour V. M. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier & votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère & le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, & que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher Iſaac (*a*) m'a fait part des bontés dont vous la comblez, &

(*a*) Le marquis d'Argens.

Digitized by Google

du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur Julien, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette madame Iſaac; elle ſait du grec & du latin, & écrit dans ſa langue d'une manière qui n'eſt pas ordinaire.

V. M. finit ſa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conſeillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne ſors preſque point de mon lit. Je ſerais tenté de vous dire comme Le Nôtre au pape Alexandre VII : *Saint-Père, donnez-moi des tentations au-lieu de bénédictions.* La ſanté, la ſanté, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on ſoit, & à quelqu'âge qu'on ſoit parvenu.

Je ſupplie V. M. de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produiſe quelque nouveau poëme en ſix chants.

Agréez, Sire, le profond reſpect & l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

Digitized by Google

# LETTRE CCCXLI.

## *Du Roi.*

Potsdam, ce premier mars 1772.

JE suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie, mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces : le cinquième chant de la Confédération, un Discours académique sur une matière assez usée (*a*) pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'académie, & une Épître à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là (*b*). Elle a reçu la lettre que vous lui avez adressée : elle n'a pas voulu me confier la réponse, qui, sans cela, se serait trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède que l'on essuie des contre-temps : la pauvre Babet, veuve du défunt Isaac, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens; ils ont donné l'Extrême-Onction par force à ce bon panégyriste de l'empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, & d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui

(*a*) Discours sur l'utilité des sciences & des arts dans un Etat; il se trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo. 1790.

(*b*) Elle est très-belle & se trouve ci-devant, tome VII, p. 122.

Digitized by Google

ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie ; elle a perdu ses meubles, perte considérable relativement à sa fortune qui est mince ; elle a acquis quantité de connaissances pour complaire à son mari : elle ne peint pas mal, & elle est respectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de son mari, & lui avoir rendu la vie agréable. Un soir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez sa femme, & lui demande : Eh bien, as tu fait cet enfant ? Quelques amis, qui se trouvèrent présens, se prirent à rire de cette étrange question ; mais la marquise les mit à leur aise en leur montrant le portrait d'un petit morveux que son mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'essuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune : vos ouvrages ne se ressentent point de la caducité de leur auteur ; & je crois qu'il ne dépendrait que de vous de composer encore une Henriade.

Je fais des vœux pour votre conservation ; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

Digitized by Google

## LETTRE CCCXLII.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 24 mars 1772.

SIRE,

QUand même Mrs. Formey, Prémonval, Touffaint, Mérian me diraient, c'eſt nous qui avons compoſé le Diſcours ſur l'utilité des ſciences & des arts dans un État, je leur répondrais : Meſſieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous ; voilà comme Trajan aurait écrit.

Je ne ſais pas ſi l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ſes diſcours dans ſon académie, mais je le défie de faire de meilleure proſe : & à l'égard de ſes vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui ſans ſe donner beaucoup de peine. Je défie S. M. Kien-Long, aſſiſtée de tous les mandarins, d'être auſſi gaie, auſſi facile, auſſi agréable, que l'eſt le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que ſon poëme ſur les Confédérés eſt infiniment ſupérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Meſſieurs, que l'abbé de Chaulieu feſait de très-jolis vers après ſes accès de goutte, & moi je vous ap-

Digitized by Google

prends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai : Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards ; & il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, & que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, & je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher Iſaac a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs ; il a été ſur le point de n'être pas enterré en terre ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, & ce qui m'arrivera inceſſamment ; au-lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, & beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui préſenter mes très-humbles reſpects, & l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à-dire depuis trente-ſix ans tout juſte : or un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une

Digitized by Google

bagatelle. Dieu m'a réservé pour être le seul qui reste de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il assiste à vos séances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'assister à ses soupers. Je lui souhaiterais une vie aussi longue que sa gloire, si un pareil vœu pouvait être exaucé.

---

## LETTRE CCCXLIII.

*Du Roi.*

Sans-Souci, ce 22 avril 1772.

IL ne s'est point rencontré de poëte assez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être remboursé par quelqu'épigramme. Personne ne s'est avisé d'importuner de ses balivernes Fontenelle, ou Bossuet, ou Gassendi ; mais vous qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes possédaient ; elle rend vos vertus plus aimables ; aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémeres du sacré vallon, parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnasse, en protégeant le poëme de Moukden & celui des Confédérés ; &, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neu-

Digitized by Google

vième tome des *Queſtions encyclopédiques* (*a*). Je vous en fais mes remerciemens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande ſatisfaction : il eſt fait pour répandre des connaiſſances parmi les aimables ignorans, & leur donner du goût pour s'inſtruire.

J'ai été agréablement ſurpris par l'article des *Beaux-Arts* que vous m'adreſſez. Je ne mérite cette diſtinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainſi que pour tout ce qui caractériſe le génie, ſeule ſource de vraie gloire pour l'eſprit humain.

Les Lettres de Memmius à Cicéron ſont des chef-d'œuvres où les queſtions les plus difficiles ſont miſes à la portée des gens du monde. C'eſt l'extrait de tout ce que les anciens & les modernes ont penſé de mieux ſur ce ſujet. Je ſuis prêt à ſigner ce ſymbole de foi philoſophique. Tout homme ſans prévention, & qui a bien examiné cette matière, ne ſaurait penſer autrement. Vous avez eu ſur-tout l'art d'avancer ces vérités hardies ſans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* eſt encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre Jeſus & Pilate. Il eſt ébauché : cela eſt très-plaiſant. Je ne finirais point ſi je voulais entrer dans le détail de tout ce

(*a*) Dans les *Œuvres de Voltaire*, édition de Beaumarchais, les Queſtions ſur l'Encyclopédie ſont incorporées dans le Dictionnaire philoſophique.

Digitized by Google

que contient ce volume précieux. Ç'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, & ſi la poſtérité en avait été fruſtrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit être rangée parmi vos chef-d'œuvres dramatiques. L'intérêt toujours renaiſſant de la pièce & l'élégance continue de la verſification l'élèvent à cent piques au-deſſus de celle de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choſes. Ils ſont raſſaſiés des chef-d'œuvres de l'art; & la frivolité les porte à préſent à protéger l'opéra-comique, le vaux-hall & les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fuſſiez né dans leur patrie : ce ne ſera que la poſtérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-ſix ans que je vous ai rendu juſtice. Je ne varie point dans mes ſentimens : je penſe à ſoixante ans de même qu'à vingt-quatre ſur votre ſujet; & je fais des vœux à cet Être qui anime tout, qu'il daigne conſerver auſſi long-temps que poſſible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne ſont pas des complimens, mais des ſentimens très-vrais que vos ouvrages gravent ſans ceſſe plus profondément dans mon eſprit.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE CCCXLIX.

*Du Roi.*

Sans-Souci, ce 14 auguſte 1772.

JE vous remercie des félicitations que vous me faites ſur des bruits qui ſe ſont répandus dans le public. Il faudra voir ſi les événemens les confirment, & quel deſtin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien ſupérieurs à ceux qui m'ont amuſé lorſque j'avais la goutte : ce ſont les *Syſtêmes* & les *Cabales*. Ces morceaux ſont auſſi frais & d'un coloris auſſi chaud que ſi vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, & ils vont ſe répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant Anglais que Hollandais, Eſpagnols & Italiens ; mais aucun Français n'a mis le pied chez nous : & je ſais poſitivement que le marquis de Saint-Aulaire n'eſt point ici. S'il vient, il ſera bien reçu, ſur-tout s'il n'eſt point expatrié pour quelque mauvaiſe affaire ; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de ſa nation.

Je pars cette nuit pour la Siléſie : à mon retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de por-



Digitized by Google

celaine que les connaiſſeurs approuvent, & qui ſe fait à Berlin.

Je ſouhaite que votre gaieté & votre bonne humeur vous conſervent encore long-temps pour l'honneur du Parnaſſe & pour la ſatisfaction de tous ceux qui vous liſent. *Vale.*

---

## LETTRE CCCL.

*Du Roi.*

Potsdam, ce 16 ſeptembre 1772.

J'Ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur & le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, & qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilège que celui de l'immortalité : bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis & vous admire.

Pour ne pas reſter tout-à-fait en arrière, je vous envoie le ſixième chant des Confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce ſujet. Tout cela ne vaut pas une des ſtrophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ

Digitized by Google

ne produit pas des roſes ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce ſixième chant m'a occupé plus que les affaires, & qu'on me fait trop d'honneur en Suiſſe de me croire plus abſorbé dans la politique que je ne le ſuis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils ſuivront dans peu, au riſque des aventures qui les attendent en voyage.

Perſonne du nom de Saint-Aulaire n'eſt arrivé juſqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix prête à ſe conclure en Orient, & la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt dû uniquement à la modération de l'impératrice de Ruſſie qui a ſu mettre elle-même des bornes à ſes conquêtes, en impoſer à ſes ennemis ſecrets, & rétablir l'ordre & la tranquillité où juſqu'à préſent ne régnait que trouble & confuſion. C'eſt à votre muſe à la célébrer dignement : je ne fais que balbutier en ébauchant ſon éloge ; & ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps ; quand on eſt sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre



Digitized by Google

mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe, pour que j'en jouisse ; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

---

## LETTRE CCCLI.

### *De M. de Voltaire.*

Ce 16 octobre 1772.

SIRE,

LA médaille est belle, bien frappée, la légende noble & simple ; mais sur-tout la carte que la Prusse jadis Polonaise présente à son maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort V. M. de ce bijou du nord ; il n'y en a pas à présent de pareil dans le midi.

La paix a bien raison de dire aux Palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape ;
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, long-temps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel & beau
Que ces voisins partagent le gâteau.

C'est assurément le vrai gâteau des rois, & la fève a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'est-elle pas un peu trompée ? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II & Moustapha, & que les hostilités ont recommencé depuis deux

Digitized by Google

mois. On prétend que, parmi ces Français si babillards, il s'en trouve qui ne disent mot, & qui n'en agissent pas moins sous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au Saint-Père, ont un grand crédit dans le serrail de Constantinople. Si la chose est vraie, c'est une scène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Prusse & en Suède : le roi votre neveu paraît digne de son oncle.

Je remercie V. M. de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, & que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la prussienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'est assurément une chose unique que le même homme se soit moqué si légérement des Palatins pendant six chants entiers, & en ait eu un nouveau royaume pour sa peine. Le roi David fesait des vers contre ses ennemis, mais ses vers n'étaient pas si plaisans que les vôtres : jamais on n'a fait poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puissance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, & la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé ! & que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !



Digitized by Google

Dieu merci, je prédis & je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choses ; mais je n'avais pas pouſſé mes prédictions auſſi loin que vous avez porté votre très-ſolide gloire : votre deſtin a toujours été d'étonner la terre. Je ne ſais pas quand vous vous arrêterez ; mais je ſais que l'aigle de Pruſſe va bien loin.

Je ſupplie cet aigle de daigner jeter ſur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, ſi votre médaille eſt reſſemblante, que la vie eſt dans vos yeux & ſur votre viſage, & que vous avez, comme de raiſon, la ſanté d'un héros.

Je ſuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

*VOTRE VIEUX IDOLATRE.*

---

## LETTRE CCCLII.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce premier novembre 1772.

VOus ſaurez que, ne me feſant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me reſſemblent. Je ſuis vieux, caſſé, goutteux, ſuranné, mais toujours gai & de bonne humeur.

Digitized by Google

D'ailleurs les médailles atteſtent plutôt les époques, qu'elles ne ſont fidelles aux reſſemblances.

Je n'ai pas ſeulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, & une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur (*a*).

Je trouve, il eſt vrai, le poëte de la Confédération impertinent d'avoir oſé ſe jouer de quelques Français paſſés en Pologne. Il dit pour ſon excuſe qu'il ſait reſpecter ce qui eſt reſpectable, mais qu'il croit qu'il lui eſt permis de badiner de ces excrémens de nations, des Français réformés par la paix, & qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'aſſociation confédérale.

Je crois qu'il y a des Français qui gardent le ſilence, & qui ont un grand crédit au ſerrail; mais mes nouvelles de Conſtantinople m'apprennent que le congrès de paix ſe renoue & reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raiſon.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce ſiècle. *Semper idem :* c'eſt votre

(*a*) On ſe ſouvient que Voltaire avait pris en affection les capucins qui le venaient ſouvent viſiter à Ferney. (*L'Editeur.*)



Digitized by Google

deviſe. Il n'eſt pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel ! Apollon vous a cédé le ſceptre du Parnaſſe : il a abdiqué en votre faveur. Vos vers ſe reſſentent de votre printemps ; & votre raiſon, de votre automne. Heureux qui peut ainſi réunir l'imagination & la raiſon. Cela eſt bien ſupérieur à l'acquiſition de quelques provinces dont on n'apperçoit pas l'exiſtence ſur le globe, & qui, des ſphères céleſtes, paraîtraient à peine comparables à un grain de ſable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons ſi fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuſer, c'eſt que, lorſqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'eſprit. J'ai connu un jéſuite qui m'aſſurait gravement qu'il s'expoſerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un ſinge. Je n'en ferais pas autant ; mais quand on peut réunir & joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ſes poſſeſſions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillaſſent avec plaiſir. Notez toutefois que cette affaire-ci (*a*) s'eſt paſſée ſans effuſion de ſang, & que les encyclopédiſtes ne pourront déclamer contre les *brigands mercenaires*, & employer tant d'autres belles phraſes dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre,

(*a*) Le partage de la Pologne.

Digitized by Google

à l'aide d'une plume, a tout fait ; & l'Europe ſera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'hiſtoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans ſans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être ſuſpendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raiſon dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'eſt l'autre ; & une étincelle cauſe ſouvent un embrâlement général.

Voilà bien du raiſonnement : je vous donne de la marchandiſe de mon pays. Vous autres Français vous poſſédez l'imagination ; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur ; & nous autres, la lenteur, avec ce gros bon ſens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, & qu'elle permette à ma peſante raiſon d'admirer le phénix de la France, le ſeigneur de Ferney, & de faire des vœux pour ce même Voltaire que j'ai poſſédé autrefois, & que je regrette tous les jours, parce que ſa perte eſt irréparable.

Digitized by Google

## LETTRE CCCLIII.

*De M. de Voltaire.*

Ce 13 novembre 1772.

SIRE,

HIer il arriva dans mon hermitage une caiſſe royale, & ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une taſſe, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-Long, l'empereur de la Chine; le plateau eſt de la plus grande beauté. Je ſavais bien que Frédéric-le-Grand était meilleur poëte que le bon Kien-Long, mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-ſupérieure à celle de Kiengtſin, de Dreſde & de Sêve; il faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ſes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils diſaient: Comment ſe peut-il faire qu'un grand homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte & la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis: Il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier; les rois laiſſent tout faire au ca-

Digitized by Google

price des artiſtes, Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue ; il n'exigea point que le maréchal de la Feuillade fît graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel ;* & lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas Frédéric-le-Grand qui a imaginé cette deviſe, & qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un Arion porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poéſie, ſauva Arion de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui ! c'eſt-là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations & des ſénats en deux jours, & qu'on ſe moque ſur-tout très-plaiſamment des confédérés & de leur Notre-Dame (*a*).

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite ; des opéra-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainſi que des financiers plus ſages que Colbert, & des généraux dont les Turenne n'approchent pas.

---

(*a*) Dans le Poëme de la Pologniade, ou la Guerre des Confédérés, ci-devant tome VIII.

Digitized by Google

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre Mouſtapha & mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin feſant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer ; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers & de la muſique.

Je me mets aux pieds de V. M. avec tout le reſpect & l'admiration qu'elle inſpire.

*LE VIEUX MALADE DE FERNEY.*

---

## LETTRE CCCLIV.

*De M. de Voltaire.*

Ferney, ce 18 novembre 1772.

SIRE, vous convenez que la belle Italie,
Dans l'Europe autrefois rappella le génie ;
Le Français eut un temps de gloire & de ſplendeur,
Et l'Anglais profond raiſonneur,
A creuſé la philoſophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une ſombre étude, une heureuſe lenteur ;
Mais à ſon eſprit inventeur,
Vous devez deux préſens qui vous ont fait honneur,
Les canons & l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,

Digitized by Google

Sur les bords du Permeſſe & dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien ſervie.

J'ajouterai que c'eſt à Thorn que Copernic trouva le vrai ſyſtême du monde, que l'aſtronome Hévélius était de Dantzick, & que par conſéquent Thorn & Dantzick doivent vous appartenir. V M. aura la généroſité de nous envoyer du bled par la Viſtule, quand, à force d'écrire ſur l'économie, nous n'aurons au-lieu de pain que des opéra-comiques, ce qui nous eſt arrivé ces dernières années.

C'eſt parce que les Turcs ont de très-bons bleds & point de beaux-arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux aſſociés. Cela ne ſerait peut-être pas ſi difficile, & il ſerait aſſez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout Suiſſe que je ſuis, je ne déſire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'eſt vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, & je le crois, parce qu'il y a là du génie, & que le traité s'eſt fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire eſt mal avec mon impératrice. Je ſouhaite que ce ne ſoit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puiſque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut ſe ſéparer de l'objet d'une grande paſſion.

Ce que V. M. daigne me dire à la fin de

Digitized by Google

ſa lettre, m'a fait preſque verſer des larmes; je ſuis tel que j'étais, quand vous permettiez que je paſſaſſe à ſouper des heures délicieuſes à écouter le modèle des héros & de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; conſolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, & qui aſſurément vous eſt fidèle.

*Le vieux malade.*

---

## LETTRE CCCLV.

### *Du Roi.*

Potsdam, ce 4 décembre 1772.

AYant reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, & lui ai demandé ce que ſignifiait cet Arion, cette lyre & ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était deſtinée; qu'il n'était pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de laurier deſtinée au Taſſe pour le couronner au Capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avait été chantée; que ſi Arion avait par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaiſſait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolu-

Digitized by Google

tion subite dans la façon de penser; que la mer, sur laquelle nageait Arion, était allégorique, & signifiait le temps, duquel Arion triomphe; que le dauphin était l'emblême des amateurs de lettres qui soutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès-verbal tel qu'il a été dressé en présence de deux témoins, gens graves, & qui l'attesteront par serment, si cela est nécessaire. Ces gens ont travaillé au grand dessert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Russie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine est trop fragile, & qu'il faudrait employer le marbre & le bronze pour transmettre aux âges futurs l'estime de notre siècle pour ceux qui en font l'honneur.

Nous attendons dans peu la conclusion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulsés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet; & la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philosophes (car vous vous souviendrez des propos que l'on tint à Versailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue); je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le Poëme d'Helvétius sur le bonheur:

Digitized by Google

je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaisons qui manquent, & quelques vers qui m'ont semblé trop approcher de la prose. Je ne suis pas juge compétent; je ne fais que hasarder mon sentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine, & ceux d'un certain grand homme qui illustre la Suisse par sa présence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphysicien & grand politique, comme l'était le cardinal de Richelieu, sans être grand poëte. La nature a distribué différemment ses dons; & il n'y a qu'à Ferney, où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même personne.

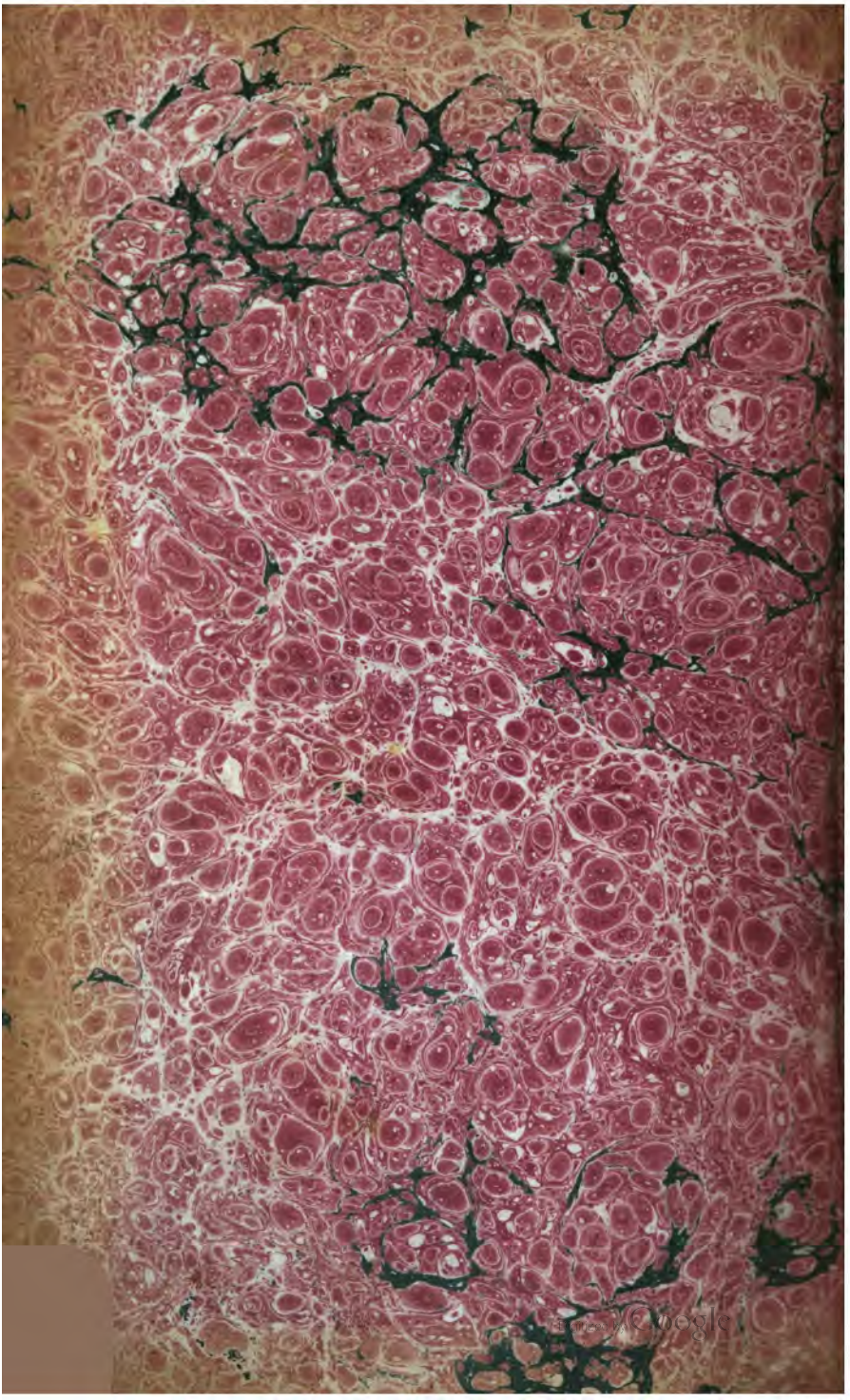
Jouissez long-temps des biens que la nature, prodigue envers vous seul, a daigné vous donner, & continuez d'occuper ce trône du Parnasse, qui sans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce sont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philosophe de Sans-Souci.

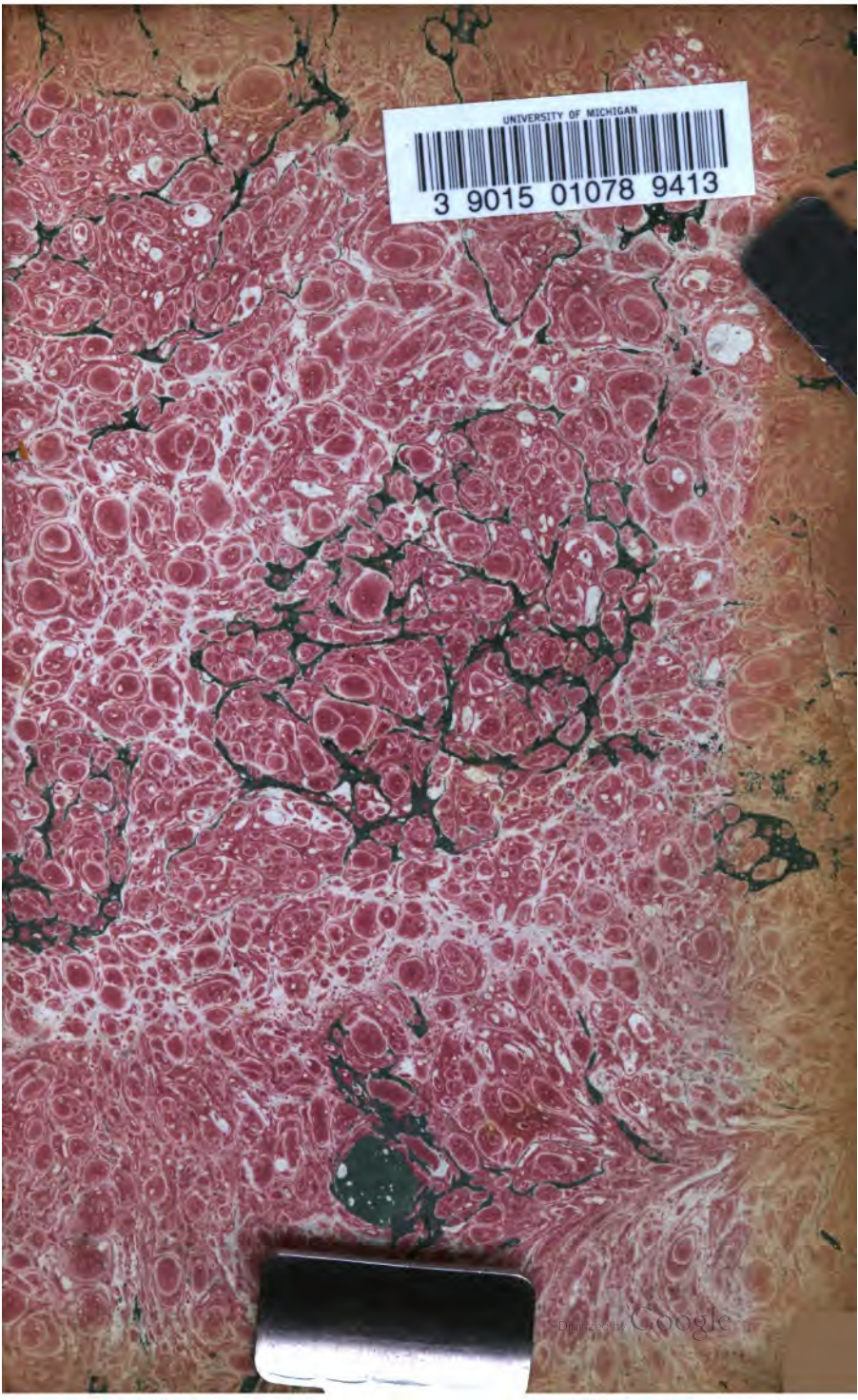
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01078 9413
Digitized by Google

Digitized by Google